DERNIÈRE ÉDITION

Le Monde

15, rue Falguière, 75501 Paris Cedex 15

QUARANTE-SEPTIÈME ANNÉE — N° 14097 — 5 F — VENDREDI 25 MAI 1990 — FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY — DIRECTEUR : ANDRÉ FONTAINE

Les difficultés de M. Mikhaïl Gorbatchev

La réforme économique soviétique serait soumise à référendum

Le gouvernement soviétique a annoncé, mercredi 23 mai, son intention de soumettre à référendum son projet de réforme économique. Débattue depuis plusieurs mois, cette réforme devrait se traduire par de fortes hausses des prix à la consommation. Elles devraient être compensées par diverses mesures sociales.



Lire nos informations page 18

Un projet risqué

DE la part d'un régime et d'un parti qui n'avaient jamais consulté personne avant de se lancer dans les pires aventures, la décision annoncée mercredi par le Kremlin de soumettre à un référendum ses projets de réforme économique marque à tout le moins, et quel qu'en soit le résultat, un nouveau progrès de la démocratisation. Mais c'est aussi une entreprise extrêmement risquée, et sans doute l'indice de nouveaux atermoiements dans la voie des réformes indispensables.

L'entreprise est risquée parce que, en toute logique, le résultat de cette consultation devrait être négatif. Selon un récent sondage publié par les « Nouvelles de Moscou », la confiance accordée par la population aux autorités est tombée de 53 % en janvier dernier à 43 % en avril, tandis que le nombre des Soviétiques qui se disent satisfaits du Parti communiste a été divisé par deux en un an, chutant à 16 %. Comment cette même population, que M. Gorbatchev jugeait lui-même tout récemment « conservatrice » à l'égard du système de marché, accepterait-elle une réduction, très officiellement programmée, d'un niveau de vie déjà très bas ?

IL existe d'ailleurs un précédent : en 1987, une majorité de Polonais avait dit non à un référendum analogue entrepris par un Parti communiste alors encore seul au pouvoir, ce qui avait accéléré la convocation d'une table ronde avec l'opposition. Est-ce là ce qu'envisage M. Gorbatchev ?

Constatons que le président soviétique a changé une nouvelle fois de tactique. Il avait laissé entendre, en mars dernier, qu'il utiliserait ses futurs pouvoirs présidentiels pour « accélérer », en légiférant par décrets, une réforme économique trop mollement soutenue à ses yeux par le gouvernement de M. Ryjkov.

Aujourd'hui, ce même gouvernement revient à l'avant-scène, de même que les syndicats officiels soviétiques, lesquels, bien que toujours proches du PC, s'opposent à de nombreux aspects de la réforme et exigeaient un référendum. Dans la mesure où ce dernier exigera de longs mois de préparation, leur succès témoigne à tout le moins d'un retard dans la « radicalisation » annoncée, si elle n'annonce pas son enterrement « légal ».

EN réalité, M. Gorbatchev paie ici le prix de retards antérieurs. Il y a un an encore, et en tout cas jusqu'en 1988, il pouvait pour ainsi dire tout demander à sa population, y compris une consécration « à la Iliescu » de son rôle à la tête d'un Etat renforcé. Aujourd'hui, son image pâtit de la détérioration de la situation, mais aussi du fait qu'il ne tient aucun de ses nombreux mandats d'une élection populaire directe.

Un référendum pourrait lui permettre de rattraper une partie de ce handicap, encore que le risque soit faible pour lui. Selon M. Maslioukov, responsable du plan et grand ordonnateur du nouveau programme, c'est le gouvernement, pas le président, qui démissionnera en cas d'échec...

Moscou juge insuffisantes les concessions de Vilnius

Le premier ministre soviétique, M. Ryjkov, a jugé insuffisantes, jeudi 24 mai, les concessions de Vilnius, déclarant que les Lituaniens « n'ont pas fait le moindre pas en avant et ne sont pas revenus sur leur position ». Ceux-ci ont offert de suspendre les décisions découlant de la déclaration d'indépendance du 11 mars dernier, mais sans revenir sur la déclaration elle-même.

Les contacts entre Moscou et les Républiques baltes butent tout naturellement sur une question de principe : le Parlement lituanien refuse de suspendre sa proclamation d'indépendance du 11 mars, suspension dont Moscou fait désormais une condition préalable absolue.

Réunis mercredi 23 mai en session extraordinaire, les députés lituaniens ont adopté dans la soirée à une forte majorité – 74 voix pour, quinze contre et dix abstentions – une lettre offrant à M. Mikhaïl Gorbatchev de suspendre les effets de la déclaration d'indépendance du 11 mars, mais pas la déclaration elle-même.

Le texte, lu mercredi soir à la télévision, propose en effet de « *suspendre pendant la durée des négociations officielles entre les deux Etats* (l'URSS et la Lituanie) *les actes légaux et les décisions qui découlent de l'application des actes adoptés par le Parlement de la république de Lituanie le 11 mars 1990, et qui touchent les intérêts définis par les deux parties comme objets de négociation* ».

Le premier ministre soviétique, M. Nikolaï Ryjkov, a bien évidemment rejeté dès jeudi matin comme insuffisante la proposition des députés lituaniens. « *Je pense qu'ils n'ont pas fait le moindre pas en avant et qu'ils ne sont pas revenus sur leur position* », a déclaré M. Ryjkov à l'agence de presse Interfax, diffusée par Radio-Moscou.

M. Ryjkov n'a fait là que confirmer un durcissement notable du Kremlin dans la question balte.

S. K.

Lire la suite page 4

Renforts français au Gabon

Un porte-parole du Quai d'Orsay a révélé, jeudi 24 mai, que des renforts militaires français ont été envoyés au Gabon dès le déclenchement des troubles, mercredi, à la suite de la mort suspecte d'un opposant. Ce décès a entraîné des violences dans la capitale, Libreville, ainsi que dans la deuxième ville du pays, Port-Gentil, où le consul général, M. Jean Duffau, a été retenu en otage pendant plus d'une demi-journée par des opposants au régime du président Omar Bongo avant d'être relâché jeudi en début de journée.

Le ministère des affaires étrangères s'est contenté d'annoncer qu'« *un dispositif a été mis en place pour la protection de nos ressortissants...* ». Le SIRPA (service d'information et de relations publiques des armées françaises) a néanmoins précisé que le 2e REP (régiment étranger de parachutistes) basé à Calvi avait été mis « *en alerte* ». Jeudi en fin de matinée, cette unité d'élite n'avait pas encore quitté la Corse.

Six cents soldats français sont régulièrement stationnés au Gabon en vertu d'un accord de défense et d'assistance militaire technique signé le 17 août 1960.

Lire nos informations page 20

Fin de campagne sanglante en Colombie

Dans un climat d'extraordinaire violence les électeurs désignent, le 27 mai, le successeur du président Barco

BOGOTA

de notre envoyé spécial

Qui sera le prochain ? Cette question a hanté les Colombiens ces dernières semaines. Chaque fois qu'ils ont vu à la télévision les principaux candidats à l'élection présidentielle du 27 mai, ils se sont demandés si le lendemain ceux-ci seraient toujours en vie. Luis Carlos Galan, le libéral ; Bernardo Jaramillo, le communiste ; Carlos Pizarro, l'ancien chef guérillero : autant d'hommes qui incarnaient, comme on dit, un « *espoir de changement* », qui étaient candidats déclarés à la charge suprême, et qui ont été assassinés. A cette inquiétude s'en est ajouté une autre plus palpable : la peur jusqu'au dernier moment de la voiture piégée, cette technique terroriste qui a fait plusieurs dizaines de morts depuis le début du mois.

La mafia de la drogue n'a pas dit qu'elle voulait saboter l'élection. Elle n'a pas déclaré qu'après Virgilio Barco, l'actuel président, le favori du scrutin du 27 mai, Cesar Gaviria, était son principal adversaire et qu'elle ferait tout pour l'éliminer. Elle n'a pas annoncé son *intention de « déstabiliser les institutions »*, selon la formule des autorités. Mais les attentats de ces dernières semaines portent sa marque. Les services secrets ont détecté la présence de quatorze voitures piégées qui attendaient à Bogota le moment d'exploser. Jusqu'à la dernière minute, l'un des concurrents en lice risque d'être victime d'un sicaire, d'un tueur à gages. « *Si Gaviria arrive vivant le jour du scrutin, ce sera un succès* », dit le rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Semana*, Dario Restrepo.

A quatre jours de l'élection, il était toujours vivant. Il a fait campagne en voiture blindée, en évitant les meetings en plein air. Il a dû rayer Medellin, la deuxième ville du pays, de son agenda. Le *chef de son comité électoral local*, le sénateur Federico Estrada, vient d'y être assassiné. Aucun des responsables départementaux du Parti libéral, dont il est candidat, n'a garanti sa sécurité s'il discourait sur la place publique.

CHARLES VANHECKE

Lire la suite page 3

Au vrai kitsch anglais

On ne connaissait pas le peintre du XVIIIe Joseph Wright of Derby. Et peut-être aurait-il mieux valu continuer à l'ignorer

Dans les merceries et les bazars un peu vieillots, à l'enseigne de la *Dentelle du Puy* ou des *Ciseaux d'argent*, sont accrochés aux murs des canevas de tapisserie qui représentent en vert amande et bleu azur une chaumière au bord d'un lac, avec bergère et moutons au premier plan. D'autres figurent un volcan lançant des filaments écarlates sur fond de nuit, avec incendies et fuyards au premier plan.

Ces motifs, on les supposait anonymes, décalqués des calendriers postaux et des boîtes de chocolat. Faux. Ils ont un inventeur. Un peintre a consacré sa vie à ce noble labeur et l'on comprend que les Musées Nationaux aient eu à coeur de lui rendre l'hommage que mérite son dévouement à la cause de l'art en chambre. Il se nomme Joseph Wright, qui se fit appeler Wright of Derby par fidélité à la ville où il naquit en 1734 et mourut en 1797. Ainsi que le signale finement le catalogue « *c'est à peine si le nom de ce peintre (...) évoque quelque chose auprès d'un (...) vaste public* ». L'injustice est scandaleuse assurément. Depuis des décennies, des milliers de logis doivent à Wright leur plus bel ornement et on ne le savait pas. Il fallait remédier à ce malheur. Il le fallait d'autant plus que Wright, non content d'être un paysagiste exquis, le maître des cottages fleuris, des ruines pomponnées et des éruptions enguirlandées d'or et de pourpre, fut un homme sans histoires.

PHILIPPE DAGEN

Lire la suite page 8

M 0147 - 525 0 - 5,00 F



A L'ÉTRANGER : Algérie, 4,50 DA ; Maroc, 6 DH ; Tunisie, 650 m. ; Allemagne, 2,20 DM ; Autriche, 22 SCH ; Belgique, 33 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Antilles-Réunion, 8 F ; Côte-d'Ivoire, 425 F CFA ; Danemark, 12 KRD ; Espagne, 175 PTA ; G.-B., 70 p. ; Grèce, 180 DR ; Irlande, 90 p. ; Italie, 2 000 L ; Luxembourg, 33 FL ; Norvège, 13 KRN ; Pays-Bas, 2,50 FL ; Portugal, 160 ESC ; Sénégal, 375 F CFA ; Suède, 14 KRS ; Suisse, 1,70 FS ; USA (NY), 1,75 $; USA (others), 2 $.

هكذا من الأصل

ÉTRANGER

La poursuite de l'agitation palestinienne et l'irritation américaine à l'égard d'Israël

Malgré trois jours de couvre-feu et une diminution sensible des affrontements entre manifestants et militaires, la tension restait vive dans les territoires occupés, où un jeune Palestinien a été tué, *jeudi 24 mai, près de Ramallah* (Cisjordanie), *d'une balle dans la poitrine.*

***En Jordanie, de nouveaux heurts entre policiers* et manifestants pro-palestiniens ont éclaté mercredi, faisant un mort dans le camp de réfugiés de Hittine, près de la ville de Zarka, où, selon *l'agence jordanienne Petra,* des manifestants ont *tiré sur les forces de l'ordre, pris d'assaut des* bâtiments et allumé des incendies. Cependant, les *députés membres des Frères musulmans* (le quart de l'Assemblée) ont appelé à « *l'arrêt définitif de* toutes les manifestations » tandis que le Conseil national palestinien (qui joue le rôle de Parlement en exil) mettait en garde contre toute « atteinte à *la sécurité nationale* » de la Jordanie.**

Au Caire, *où il était réuni en présence de repré*sentants de l'OLP, le conseil de *l'Internationale* socialiste – y compris la délégation travailliste israélienne conduite par M. Shimon Pérès – a adopté à l'unanimité une résolution reconnaissant *au peuple palestinien « le droit* à l'autodétermination, avec, *comme corollaire, toute forme constitutionnelle de son choix, sans exclure un Etat ou tout autre arrangement possible* ». Le texte réaffirme, en outre, la nécessité pour les Palestiniens d'« accepter le droit à l'existence dans la sécurité » d'Israël, à qui il demande de mettre un terme à « la destruction des maisons, les expulsions, les *emprisonnements massifs*, la violence et la brutalité » dans les territoires occupés.

A Paris, M. *Roland* Dumas a insisté mercredi sur la « gravité » des évènements de ces derniers jours en Cisjordanie et à Gaza, soulignant également que la *mort* de travailleurs « se rendant paisiblement *sur leur lieu de travail est un malheur* pour l'humanité, quelles que soient l'origine et la *religion de ceux-ci* ».

***Le ministre, qui intervenait* devant l'Assemblée *nationale, a indiqué que la France condamnerait à* nouveau, lors de la réunion du Conseil de sécurité de l'ONU, vendredi à Genève – en présence de M. Yasser Arafat, – la tuerie de Rishon-le-Zion et la *répression dans les territoires occupés.* Il a d'autre part *expliqué que la mission de M. Bernard* Kouchner dans les territoires occupés serait une « mission d'apaisement, d'aide, de compassion à des populations qui souffrent. Rien de plus mais *rien de moins* ».**

Washington est prêt à envisager l'envoi d'observateurs de l'ONU dans les territoires occupés

WASHINGTON

de notre correspondant

Cette fois, l'administration Bush semble déterminée à ne pas se contenter de mots pour exprimer son irritation croissante devant la politique de répression menée par Israël dans les territoires occupés et devant l'absence de perspectives de paix. Le secrétaire d'État James Baker a indiqué, mercredi 23 mai, que les Etats-Unis « *seraient disposés à discuter de l'envoi d'une équipe d'observateurs de l'ONU* (dans les territoires occupés) *si cette question est abordée à la session du Conseil de sécurité* ». Il s'agit de la session qui se tiendra à Genève vendredi 25 mai avec la participation de M. Yasser Arafat, aux termes d'un compromis suggéré par Washington aux représentants de l'OLP (*le Monde* du 24 mai).

En dépit de sa formulation anodine, cette « *disposition à discuter* » de l'envoi d'observateurs de l'ONU constitue un revirement majeur de l'attitude américaine, Washington ayant toujours considéré qu'une telle initiative – demandée de longue date par les Palestiniens, – aurait constitué une ingérence dans les affaires intérieures de son allié israélien.

Le déplaisir croissant suscité à Washington par l'attitude des dirigeants israéliens est perceptible depuis des semaines, et tout particulièrement depuis que le refus de M. Shamir de s'engager de bonne foi dans sa propre initiative de paix est apparu au grand jour. L'entêtement du même Itzhak Shamir à appliquer la méthode forte dans les territoires occupés n'a fait que renforcer ce mécontentement : alors que les défenseurs habituels d'Israël se sont étonnés, par le biais d'articles de presse, que l'on puisse tenir l'État juif responsable de l'acte d'une personne psychiquement dérangée (l'assassinat de huit ouvriers palestiniens), l'administration a insisté sur un autre aspect des choses : l'absence de « *retenue* » de l'armée israélienne, dont les opérations de répression contre les manifestations consécutives au drame de Rishon-le-Zion ont fait beaucoup plus de victimes que l'assassinat lui-même.

Le mécontentement de Washington s'était jusque-là exprimé exclusivement par des mots, en particulier à travers la déclaration de M. Bush, qui ne faisait que reprendre de manière plus solennelle les commentaires émis depuis deux jours par les porte-parole de l'administration. Envisager l'envoi d'observateurs, susceptibles de modérer le comportement de l'armée israélienne, est d'une tout autre importance – à condition, bien entendu, que Washington persiste dans ses intentions lorsqu'il s'agira de voter au Conseil de sécurité. Les Israéliens ne s'y sont pas trompés, qui ont aussitôt exprimé leur refus et leur vif déplaisir. Porte-parole de M. Shamir, M. Avi Pazner a ainsi souligné que l'envoi d'observateurs représenterait une atteinte à la souveraineté israélienne.

S'il se confirme dans les faits, le revirement américain apparaîtra comme d'autant plus significatif qu'il est perçu comme l'une des composantes de la sorte d'accord à l'amiable réalisé mardi entre diplomates américains et représentants de l'OLP, aux termes duquel M. Arafat n'insisterait pas pour se rendre à New-York (les États-Unis lui ayant fait comprendre que ce n'était pas dans son intérêt et que, d'ailleurs, ils ne lui accorderaient pas de visa), tandis que l'administration acceptait sans réticence que le Conseil de sécurité entende le dirigeant palestinien à Genève. Les Palestiniens ont manifesté leur intention de réclamer l'envoi de troupes de l'ONU dans les territoires : à défaut de troupes, une résolution prévoyant le détachement d'observateurs serait déjà un succès considérable.

Cela dit, Washington ne semble absolument pas prêt à utiliser son principal moyen de pression sur Israël : l'aide financière. A une journaliste américaine qui lui demandait « *combien de temps les Etats Unis allaient continuer à financer la répression militaire d'un peuple désarmé* », le secrétaire d'État a répondu que l'aide des Etats-Unis à son allié israélien n'était « *pas conditionnelle* ».

M. Bush a téléphoné mardi au président égyptien Hosni Moubarak pour l'informer de ses décisions – alors qu'il ne semble pas qu'il soit entré en communication avec M. Shamir (avec lequel M. Bush entretient des « relations téléphoniques » beaucoup plus distendues, en partie parce que le premier ministre israélien, contrairement au président américain, ne passe pas pour un grand amateur de ce mode de conversation). Comme on demandait à M. Baker si, à cette occasion, M. Bush avait manifesté l'intention d'accueillir aux Etats-Unis un contingent plus élevé de juifs soviétiques (comme le lui demandent les pays arabes), il a répondu par la négative. M. Baker a cependant souligné que le nombre des juifs d'URSS admis aux Etats-Unis avait crû très rapidement ces dernières années : de 14 000 en 1988 à 50 000 en 1989 et sans doute 70 000 cette année.

JAN KRAUZE

Gaza sous haute tension

GAZA

de notre envoyé spécial

Même au bout de trois jours de couvre-feu, il faut encore manifester des signes de résistance, dire qu'on ne baisse pas les bras, que la bataille n'est pas finie. Il en va de l'honneur et du moral. Alors, à l'angle d'une porte entrebâillée, aux fenêtres des immeubles, sur les terrasses des maisons, les jeunes de Gaza, au passage de l'armée, sifflent, font le « V » de la victoire ou lancent les dernières pierres. Le convoi passé, ne restent que des artères désertes, des allées vides, battues par le vent, des ruelles noyées de poussière : depuis dimanche 20 mai, les quelque 750 000 résidents du territoire sont confinés à domicile, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dans les camps, villes et villages.

A Gaza même, le couvre-feu, c'est d'abord un silence pesant sur une cité sous haute tension, quadrillée par des soldats le doigt sur la détente, regards braqués sur les toits. La nervosité monte d'un cran à chaque intersection : c'est de là, souvent, que volent les pierres et les cocktails Molotov. Pas une maison, pas un taudis qui n'arbore un ou plusieurs drapeaux noirs, en signe de deuil après l'attentat de Rishon le Zion, commis dimanche par un jeune Israélien. Dans le centre-ville, il n'y avait guère, mercredi, de carrefour qui ne portait les marques des affrontements des derniers jours : rues jonchées de projectiles en tout genre, traces de barrages de pneus enflammés, restes de barricades. Le spectacle est familier à Gaza où, après deux ans et demi de soulèvement, le paysage urbain a pris des allures de champ de bataille toujours en attente de la prochaine explosion.

« Plus dur qu'après la mort d'Abou Djihad »

Les gens du territoire ont leurs références, leurs points de repère – une manière d'écrire l'histoire et la légende. « *Cette fois, ce fut plus dur qu'après Abou Djihad* », nous dit un journaliste gazan au téléphone ; cela veut dire que les affrontements ont été plus violents ou plus étendus que lors des émeutes ayant suivi l'annonce de l'assassinat à Tunis du numéro deux de l'OLP, « *un fils de Gaza* », en avril 1988. En trois jours, dix-neuf résidents du territoire ont été tués : sept dans l'attentat de Rishon le Zion, douze autres dans les batailles avec l'armée. Les blessés se comptent par centaines. Mercredi, la tension est remontée à l'annonce de la mort d'un garçon de huit ans, touché d'une balle en pleine tête, dans un village du sud du territoire. Au nord, l'atmosphère était un peu moins lourde, le couvre-feu un peu moins strict : des groupes de femmes et d'enfants circulaient çà et là. Les hopitaux faisaient état d'une nette diminution des blessés, même si les ambulances étaient encore nombreuses à sillonner la ville.

Un bref aperçu, lors d'une visite organisée par l'armée, laissait l'impression d'une situation précaire. C'est aussi la leçon que la presse israélienne tire de ces journées de tourmente : à la moindre occasion, écrit *Haaretz*, « *la population palestinienne a montré qu'elle était toujours disposée à affronter l'armée* (...), *le gouvernement n'arrive plus à maintenir l'ordre dans les territoires que par la force* ». L'armée aussi a tiré les leçons de deux années et demie d'Intifada. Plus question de se laisser surprendre comme en décembre 1987 et d'attendre des semaines avant de déployer les gros moyens. L'état-major a eu immédiatement recours à un dispositif lourd : couvre-feux et envoi massif de renforts. Les responsables israéliens affirment que cette méthode des couvre-feu étendus et systématiques leur permet de limiter les affrontements avec la population et donc le nombre de victimes.

Faire le gros dos

C'est ce qu'a expliqué M. Moshe Arens en répliquant sèchement au président Bush qui exhortait Israël à la modération dans la répression des émeutes. « *Les forces israéliennes ont fait preuve du maximum de retenue dans une situation extrêmement difficile* (...) *face à une violence encouragée par les dirigeants de l'OLP qui cherchent cyniquement à exploiter la tragédie de Rishon le Zion* (...), *acte d'un seul individu qui semble avoir agi sur un coup de folie* », a dit le ministre des affaires étrangères. Sous l'avalanche des critiques, le numéro deux de l'opposition travailliste, M. Itzhak Rabin, ancien ministre de la défense, ne tenait pas un autre langage : « *le monde entier mène contre Israël une campagne des plus dures*, a-t-il dit. *On oublie volontiers et vite les actes de folie des autres : quand un soldat égyptien tue sept touristes israéliens dans le Sinaï (en 1985), il ne vient à l'idée de personne de dire qu'il représente l'ensemble du peuple égyptien ; à Israël on ne pardonne rien et on présente le tueur* (de Rishon le Zion) *comme l'incarnation du pays* ».

A vingt-quatre heures de la réunion du Conseil de sécurité de l'ONU, à Genève, Israël fait le gros dos, sur la défensive. « *Une réaction mesurée de la communauté internationale contribuerait au retour au calme* », a dit M. Arens. L'annonce de la venue jeudi matin à Gaza, pour une mission d'information, du secrétaire d'Etat à l'action humanitaire, M. Bernard Kouchner, n'était pas mieux accueillie, dans les milieux officiels, que la disposition de Washington à discuter de l'envoi d'observateurs de l'ONU dans les territoires occupés.

ALAIN FRACHON

ASIE

JAPON : la visite à Tokyo du président Roh Tae-woo

L'empereur devrait présenter des excuses pour la colonisation de la Corée

Tentative de suicide par éventration d'un Coréen en face de l'ambassade du Japon à Séoul, attentats à Nagoya et à Osaka *revendiqués par des organisations d'extristes de droite et de gauche*, saccage à Hiroshima du monument aux victimes coréennes du bombardement atomique : c'est dans une atmosphère de tension qu'a commencé, jeudi 24 mai, la visite officielle du président sud-coréen Roh Tae-woo au Japon.

TOKYO

de notre correspondant

La restitution à la Corée du Sud des vêtements d'apparat ayant servi lors du mariage en 1920 du prince Yi Un, dernier descendant de la dynastie coréenne, et de la princesse impériale Masako, union qui devait symboliser l' « *harmonie entre les deux pays* » mais qui scellait la mainmise nipponne sur la péninsule, ne semble guère suffire à faire disparaître les séquelles d'un passé qui envenime toujours les relations entre Séoul et Tokyo.

Les demandes pressantes de la Corée du Sud pour que l'empereur Akihito exprime des excuses pour les violences commises au cours de la colonisation (1910-1945) ont provoqué ces dernières semaines une tourmente diplomatique et ravivé, dans les deux pays, de vieux antagonismes qui mêlent des questions d'orgueil national sourcilleux à un passé douloureux. Une escalade émotionnelle particulièrement sensible à Séoul et non exempte de manipulation par des autorités qui entendent ainsi obtenir davantage de concessions des Japonais.

Séoul exigeait que l'empereur soit plus explicite que son père lorsqu'il reçut en 1984 le président de l'époque, M. Chun Doo-hwan : Hirohito avait simplement exprimé son regret pour un « *malheureux passé* ». Formule considérée comme un euphémisme par les Coréens. Au cours d'interviews accordés à la presse nipponne, M. Roh a notamment déclaré : « *Sans une appréciation commune de l'Histoire, nos deux pays ne peuvent devenir de véritables partenaires.* »

Les Japonais se retranchaient derrière leur Constitution, selon laquelle l'empereur n'a pas d'autorité politique, pour éluder les exigences coréennes. *In extremis*, un compromis semble avoir été trouvé : l'empereur exprimera ses regrets de manière plus forte que ne le fit Hirohito et l'intervention de M. Roh devant le Parlement – il est le premier chef d'Etat coréen à avoir ce privilège – sera précédée d'excuses en bonne et due forme présentées par le président de la Chambre basse au nom du peuple japonais, car le Parti libéral-démocrate (PLD) au pouvoir s'est opposé à l'adoption d'une motion solennelle de la Diète.

Les Japonais n'ont pas à « se prosterner »

Si l'affaire a pris de part et d'autre un tour si émotionnel, c'est qu'une bonne partie de l'opinion nipponne ne voit pas la nécessité de présenter une nouvelle fois des excuses à la Corée, estimant que la question a été réglée avec le traité de normalisation de 1965 et les regrets d'Hirohito. L'opinion prêtée au secrétaire général du PLD, M. Ozawa, selon laquelle le Japon n'a pas à « *se prosterner* » à nouveau, et qui mit le feu aux poudres en Corée, n'est pas loin d'être partagée par beaucoup. Pour des raisons tenant à la nature même du régime militariste, les Japonais sont réticents à prendre conscience de l'ambiguïté de leur perception du passé : contrairement aux Allemands, ils ont eu plutôt tendance à l'occulter.

Derrière ces réactions émotionnelles, il y a des enjeux politiques. M. Roh, confronté à une situation intérieure délicate, a besoin d'un succès diplomatique pour rehausser son image et détourner le mécontentement vers l'extérieur. Or s'il est un sentiment qui unit les Coréens, c'est bien la rancoeur et une animosite viscérale à l'égard du Japon.

Soucieux de participer davantage à la définition d'un nouvel ordre international, les Japonais ont besoin de stabiliser leurs relations avec les pays de la région et, à un moment où tend à se constituer en Europe un nouveau bloc économique autour de la CEE, de renforcer la coopération avec un partenaire indispensable comme la Corée du Sud, l'un des pôles des nouvelles économies industrielles d'Asie.

Tokyo a multiplié les gestes de bonne volonté : augmentation de l'aide aux victimes coréennes des bombardements atomiques, coopération pour favoriser le retour des ressortissants coréens abandonnés à Sakhaline après son évacuation en 1945, droit de résidence accordée aux Coréens de la troisième génération vivant sur l'archipel.

Les Japonais devraient en outre prendre des mesures pour remédier au déséquilibre des échanges commerciaux avec la Corée, sujet de friction entre les deux pays. Séoul entend en outre obtenir des transferts de technologie afin de réorienter son industrie vers des productions à plus forte valeur ajoutée. On attend la signature de deux accords, l'un de coopération nucléaire et l'autre en vue de la création d'un centre de recherches sur les nouveaux matériaux.

PHILIPPE PONS

La négociation sur le Cambodge

Un émissaire chinois doit se rendre à Hanoï

Pékin et Hanoï ont renoué le dialogue mais rien, pour l'instant, ne laisse prévoir des progrès rapides dans les relations entre les deux capitales en dépit des « progrès » annoncés de part et d'autre. C'est, néanmoins, dans ce nouveau contexte qu'il faut, en ce qui concerne le Cambodge, placer l'évocation de l'intervention d'un cessez-le-feu et les prochains rendez-vous diplomatiques.

Les représentants des cinq membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU se réunissent, une nouvelle fois, à New-York, les 25 et 26 mai. Puis, le prince Sihanouk rencontrera les 4 et 5 juin à Tokyo M. Hun Sen, premier ministre de Phnom-Penh. Enfin et surtout, selon des sources diplomatiques à Hanoï, un émissaire chinois se rendra au Vietnam en juin, pour la première fois depuis 1978.

Faute de s'entendre rapidement sur un règlement, le prince Sihanouk, les Khmers rouges et le gouvernement de Phnom-Penh auraient accepté un projet de cessez-le-feu avancé par les Thaïlandais. C'est ce qu'a affirmé, lundi 21 mai, le *Bangkok Post* sans autre précision sur la teneur de ce texte qui ne ferait aucune allusion aux deux points sur lesquels bute la négociation : la nature d'une intervention de l'ONU et la répartition des pouvoirs pendant la transition avant des élections générales.

Tout en ayant renoué le dialogue, la Chine et le Vietnam continueraient de diverger nettement sur la place réservée aux Khmers rouges pendant cette phase de transition. Les deux capitales ont affirmé que des « *progrès* » avaient été accomplis lors du passage à Pékin, début mai, de M. Dinh Nho Liêm, premier vice-ministre vietnamien des affaires étrangères. De source officieuse vietnamienne, on estimait cependant, la semaine dernière encore, que ces « *progrès* » demeuraient « *superficiels* » et M. Trân Bach Dang, conseiller politique du secrétaire général du PC vietnamien, nous a déclaré, pour sa part à Ho-Chi-Minh-Ville, que la question de la normalisation des relations sino-vietnamiennes était « *trop délicate* » pour pouvoir évoluer « *rapidement* ».

La proclamation d'un cessez-le-feu sans contrôle international ne donnerait sans doute aucun résultat positif, ce que le prince Sihanouk s'est empressé de souligner tout en annonçant qu'il ne s'y opposerait pas. Il faudra donc sans doute attendre au moins les résultats de la visite à Hanoï, en juin, de M. Xu Duanxin, directeur des affaires asiatiques au ministère chinois des affaires étrangères, pour se faire une idée de l'état des relations sino-vietnamiennes, clé de toute solution au conflit cambodgien. Rentrant d'une tournée en Europe, le ministre vietnamien des affaires étrangères, n'en aurait pas moins estimé, lors d'une escale à Bangkok, selon son homologue thaïlandais, qu'« *on aperçoit une lumière au bout du tunnel du problème du Cambodge* ».

J.-C. POMONTI

□ **COREE DU NORD : M. Kim Il-sung réélu chef de l'Etat.** – Le président Kim Il-sung a été réélu mercredi 23 mai à la tête de l'Etat nord-coréen pour quatre ans par le Parlement. Il était le seul candidat.

□ **CHINE : un dissident à nouveau arrêté.** – La police a arrêté un dissident en vue, M. Liu Qing, afin de tenter d'empêcher toute manifestation d'opposition à la veille du premier anniversaire de l'écrasement du Printemps de Pékin, a-t-on appris mercredi 23 mai dans la capitale chinoise. – (*Reuter.*)

□ **INDE : une centaine de morts au Cachemire et au Pendjab.** – Au moins quatre-vingts personnes ont trouvé la mort et plus de trois cents ont été blessées lundi 21 mai à Srinagar lors des émeutes qui ont suivi l'assassinat d'un haut dignitaire musulman, ont indiqué mercredi des sources médicales. D'autre part, quatorze personnes, dont deux policiers, ont été tuées au Pendjab lors d'incidents liés à la campagne séparatiste des Sikhs. – (*AFP.*)

DIPLOMATIE

Au cours de sa brève visite à Moscou

M. Mitterrand évoquera avec M. Gorbatchev « l'architecture » de la future Europe

M. François Mitterrand doit effectuer vendredi 25 mai une visite de quelques heures à Moscou pour s'y entretenir avec le président soviétique.

De l'eau a coulé sous les ponts depuis la dernière rencontre entre M. Mitterrand et M. Gorbatchev, en décembre à Kiev. Entre-temps la situation du président soviétique, chez lui comme sur la scène internationale, s'est sensiblement détériorée *(le Monde* du 23 mai). L'attitude du président français par rapport à l'unification de l'Allemagne – au centre des préoccupations des deux hommes – s'est, elle, considérablement clarifiée. M. Mitterrand, alors en délicatesse avec Bonn, foncièrement méfiant quoi qu'il en dise envers la perspective de l'unité allemande, avait affiché à Kiev une connivence avec le numéro un soviétique qu'il tenait pour encore plus méfiant que lui. Du moins cette rencontre fut-elle perçue comme telle, en Allemagne notamment.

Le processus de l'unification s'est depuis engagé au plan concret, de façon irréversible. M. Gorbatchev lui a donné son feu vert au début de l'année en reconnaissant aux Allemands le droit à l'autodétermination et les élections en RDA en mars ont levé les derniers motifs d'expectative des voisins, en particulier de la diplomatie française. Le couple franco-allemand a digéré cette nouvelle donnée, il s'est remis à fonctionner et c'est cette fois en partenaire *« solidaire »* de Bonn, comme le soulignait récemment son porte-parole, que M. Mitterrand se rend vendredi à Moscou.

Un mot d'ordre très précieux

Le président français ne saurait faire acte d'originalité sur la question allemande et les problèmes de désarmement qui lui sont directement liés : les Occidentaux font désormais bloc face à l'Union soviétique, pour demander au sein de la conférence « 2 + 4 » le rétablissement sans conditions de la pleine souveraineté allemande et pour prôner l'appartenance de la future Allemagne unie à l'OTAN (sans avancée vers l'est du dispositif militaire occidental). MM. Chevardnadze et Gorbatchev se le sont déjà entendu dire la semaine dernière par le secrétaire d'Etat américain, M. James Baker.

M. Mitterrand peut être en revanche un interlocuteur privilégié des dirigeants soviétiques pour tout ce qui touche à ce que l'on appelle l' « architecture » de la future Europe, dont le projet est encore flou parce que ne sont définitivement fixés ni le devenir des alliances militaires, ni les relations des pays d'Europe centrale et de l'URSS avec la partie occidentale du continent. Le président de la République a veillé à rappeler à chaque occasion que tout projet devait tenir compte des intérêts de l'URSS en matière de sécurité. C'est lui qui a lancé au tout début de l'année l'idée d'une « confédération » européenne où l'URSS aurait sa place dès lors qu'elle serait une vraie démocratie. Un tel mot d'ordre, fût-il encore à peu près vide de contenu, est actuellement très précieux pour M. Gorbatchev. Il est de ceux qui permettent de présenter en termes positifs ce qui, d'un autre point de vue, ne serait que la dislocation de l'empire soviétique.

La « question balte »

De même, c'est M. Mitterrand qui le premier a répondu positivement à la proposition soviétique de réunir à la fin de l'année un sommet de la CSCE et offert de l'accueillir à Paris. Le président de la République cherchera sans doute à évaluer les chances qu'a ce sommet de se tenir comme prévu avant la fin de l'année, ce qui l'amènera à sonder les intentions des Soviétiques dans les négociations sur le désarmement conventionnel. Pour beaucoup de membres de la CSCE un tel sommet n'est concevable en effet qu'une fois conclu un premier accord de désarmement à Vienne où les Soviétiques traînent les pieds depuis plusieurs mois dans les négociations.

D'autre part la question des pays baltes *« ne pourra pas ne pas être évoquée »*. MM. Kohl et Mitterrand avaient pris de concert le 29 avril l'initiative de s'adresser aux dirigeants lituaniens pour les inviter à la patience et au dialogue. Depuis, le premier ministre lituanien, Mme Prunskiene, a été reçue par M. Mitterrand et par M. Gorbatchev.

Les sujets de conversation ne manquent donc pas pour cette visite qui sera brève et exclusivement de travail. Après un déjeuner avec M. Gorbatchev, le président de la République aura avec lui un entretien en tête à tête, élargi ensuite aux ministres des affaires étrangères. Ils donneront dans l'après-midi une conférence de presse conjointe et le président français regagnera Paris après le dîner.

CLAIRE TRÉAN

L'OTAN souhaite conclure « dès cette année » un accord de désarmement conventionnel

Le ministre français des affaires étrangères, M. Roland Dumas, et son homologue ouest-allemand, M. Dietrich Genscher, ont discuté, mercredi 23 mai à Paris, de l'avancement des conversations « 2 + 4 » sur l'unification allemande et de la préparation du sommet de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE), prévu à la fin de l'année dans la capitale française.

M. Genscher, qui doit se rendre à Washington vendredi 25 mai, venait d'avoir à Genève avec son homologue soviétique, M. Chevardnadze, près de cinq heures d'entretiens qualifiés de part et d'autre de *« fructueux, constructifs et empreints de confiance »*. *« Nous avons réalisé des progrès sur toute une série de questions »*, a dit notamment M. Genscher.

M. Chevardnadze a indiqué pour sa part, à propos des pourparlers de Vienne sur le désarmement conventionnel (FCE), qu'il ne revenait pas à l'URSS de faire des concessions, mais qu'il était nécessaire d'*« accélérer les négociations »*. Le ministre soviétique a répondu par la négative à un journaliste qui lui demandait si l'URSS avait posé comme préalable à un accord à Vienne la réduction des forces de la Bundeswehr. On apprenait par ailleurs à Bonn, dans les milieux diplomatiques, que la seconde réunion ministérielle de la conférence « 2 + 4 », prévue à Berlin-Est vers les 9 et 10 juin, sera probablement repoussée à la fin de ce mois.

Révision stratégique

A Washington, le secrétaire d'Etat américain, M. Baker, a rappelé qu'un accord FCE était une *« condition préalable »* à la participation des Etats-Unis à un sommet de la CSCE. C'est également dans le sens de la conclusion *« dès cette année »* d'un accord de désarmement conventionnel en Europe que se sont prononcés les quinze membres du comité des plans de défense (CPD) de l'OTAN (les ministres de la défense de tous les pays membres, sauf la France), réunis mercredi à Bruxelles. Le communiqué final appelle l'URSS à *« collaborer dans un esprit constructif avec toutes les autres parties afin d'y parvenir »*. M. Dick Cheney, secrétaire américain à la défense, a affirmé à l'issue de la réunion que *« la balle est dans le camp »* des Soviétiques, lesquels, a-t-il ajouté, *« montrent une certaine réticence à avancer aussi vite qu'auparavant »*.

Les quinze soulignent également dans leur communiqué qu'un traité FCE, conjugué à d'autres mesures pour renforcer la confiance, rendrait *« virtuellement impossible »* une attaque-surprise et que les alliés ont décidé dans cette perspective de réviser leurs stratégie militaire. *« En guise de premier pas »*, ils renoncent à l'objectif, fixé en 1977 et qui *« ne se justifie plus »*, d'une augmentation annuelle de 3 % en termes réels de leurs dépenses militaires et décident de *« diminuer sensiblement »* leurs programmes d'entraînement. M. Cheney a précisé pour sa part qu'une modification du système de renfort était envisagé : au lieu des dix divisions américaines prêtes à être déployées en Europe en moins de dix jours, les Etats-Unis compteraient davantage sur les forces de réserve, dont la mobilisation exigerait plusieurs mois.

Après la réunion du groupe des plans nucléaires des 9 et 10 mai, qui avait mis un terme au programme de modernisation des missiles nucléaires à courte portée, cette réunion du CPD est la deuxième étape de la préparation du sommet atlantique des 5 et 6 juillet à Londres. Les ministres des affaires étrangères de l'OTAN se réuniront, les 7 et 8 juin, en Ecosse pour la troisième et dernière étape. – *(AFP, Reuter.)*

□ **La Cour de Luxembourg reconnaît au Parlement européen le pouvoir de déposer un recours en annulation.** – Le Parlement européen s'est vu reconnaître, mardi 22 mai, le pouvoir d'introduire une action en annulation d'un règlement communautaire lorsque ses droits sont lésés. Pour la première fois – et contre toute attente – la Cour de justice de Luxembourg a jugé recevable, mardi 22 mai, un recours en annulation déposé par l'assemblée européenne. Celle-ci contestait la base juridique retenue par la Commission européenne pour l'adoption d'un règlement, dit « règlement post-Tchernobyl », en estimant que les parlementaires ne devaient pas seulement être consultés sur ce texte, comme cela avait été le cas, mais associés étroitement à son adoption par le biais de la procédure de coopération.

AMÉRIQUES

Fin de campagne sanglante en Colombie

Suite de la première page

César Gaviria a du renoncer à visiter Barranquilla, la principale ville du nord, parce que des tueurs l'y attendaient. Il a tenu son meeting de clotûre dans un stade couvert de la capitale, le dimanche 20 mai, revêtu d'un gilet pare-balles. Ses principaux concurrents peuvent se croire logés à la même enseigne, mais ils n'ont pas, comme lui, une centaine d'agents pour les protéger. Le candidat du Parti conservateur, Rodrigo Lloreda, est pratiquement le seul à avoir battu l'estrade non sans critiquer les précautions prises par ses rivaux.

« Avez-vous peur pour vote vie? », a demandé un journaliste étranger à César Gaviria, lors d'une conférence de presse mardi dernier. *« Ce sont les risques du métier »*, a-t-il répondu. La même réponse pourrait être faite par les autres candidats. Chacun explique que la Colombie est affrontée à la plus cruelle offensive jamais déclenchée par une organisation criminelle, sans recevoir beaucoup de manifestations concrètes de solidarité internationale. Et chacun ajoute que rien – ni les guerres civiles, ni les insurrections armées – n'a jamais empêché le pays de tenir des élections, de faire fonctionner, tant bien que mal, ce qu'il appelait sa *« démocratie »*.

La même démonstration doit être faite dimanche. Elle devrait être d'autant plus éclatante que la gauche améliorera, sans doute nettement, son score d'il y a quatre ans. La Colombie a longtemps été dominée par un bipartisme libéral-conservateur qui écartait du pouvoir, et même du jeu politique, les classes les plus défavorisées. Le système s'est ouvert en 1986 avec l'entrée en lice d'une coalition formée par d'anciens guérilleros communistes, l'Union patriotique, qui obtint de maigres résultats. Cette fois, c'est un autre mouvement de guérilleros convertis à la lutte politique, le M-19, qui présente son candidat, Antonio Navarro, remplaçant au pied levé Carlos Pizarro, le leader assassiné le 26 avril dernier.

Il a suffi de trois semaines pour que Navarro s'impose comme un des quatre grands de la campagne, en même temps que Alvaro Gomez Hurtado, dissident du Parti conservateur, qui s'est improvisé au dernier moment leader d'un mouvement de *« salut national »*. Il peut très bien créer la surprise le 27 mai. Autant dire que la vie politique en Colombie est en train de se démocratiser. C'est cette démocratisation, longtemps retardée, qui nuance bien des jugements sur l'offensive terroriste des derniers mois. Pablo Escobar et le Cartel de Medellin sont-ils seuls responsables des assassinats et des voitures piégées ? Réponse d'un candidat peu suspect à ce sujet, le conservateur Rodrigo Lloreda : *« Non, les coups viennent de plusieurs côtés. Il y a d'autres forces intéressées par la déstabilisation du pays »*. Des *« forces »* qu'on situe généralement dans l'armée et l'oligarchie et qui ont participé, de concert avec les narcotrafiquants, à l'élimination systématique des militants de l'Union patriotique depuis quatre ans.

Le cartel de Medellin maître du jeu

Le Cartel de Medellin apparaît malgré tout comme le maître du jeu sanglant de ces derniers mois. Son chef, Pablo Escobar, continue de narguer les autorités. A plusieurs reprises, celles-ci ont annoncé que sa capture était imminente. Or, depuis un mois, elles ont perdu sa trace. Il se cache à Medellin et dans ses environs, là où il s'est constitué depuis dix ans un puissant réseau de complicité.

Son organisation a subi des coups sévères : la police et l'armée ont désorganisé son système financier et réduit ses communications. Obligé de changer de cachette tous les jours ou presque, il a dû renoncer à la radio pour être en contact avec ses comparses et se sert désormais d'agents de liaison. Malgré ces limitations il reste redoutable : ses sicaires tuent en moyenne deux policiers par jour à Medellin, le plus souvent des agents de la circulation. Il prétend répliquer de cette façon aux tortures et exécutions sommaires pratiquées par ses poursuivants – accusations non dénuées de fondement, semble-t-il. Cette boucherie quotidienne a un effet démoralisant sur la corporation. Beaucoup de policiers du département d'Antioquia ont demandé leur transfert ou présenté leur démission. Dans les états-majors de la répression, le découragement est manifeste : on a l'impression que Pablo Escobar sera insaisissable tant qu'il restera sans son fief. Or, l'objectif était de le capturer avant la relève gouvernementale, en août.

L'un des thèmes de la campagne électorale a donc été l'inefficacité des forces gouvernementales. Cesar Gaviria met en cause le manque de coordination entre les services intéressés. De tous les candidats il est celui qui s'est prononcé le plus nettement contre toute idée de négociation ou de dialogue avec les narcotrafiquants. Son rival conservateur est partisan, au contraire, d'accepter l'offre de reddition faite au gouvernement par le Cartel, à condition, bien sûr, que les *« narcos »* soient vraiment disposés à se rendre, ce que plus personne ne croit. L'extradition des trafiquants arrêtés a cessé d'être au coeur de la guerre qui oppose le Cartel aux autorités. Pablo Escobar sait que, s'il est pris, il n'ira pas en prison, mais il sera exécuté immédiatement, comme l'a été l'autre parrain du Cartel, Rodriguez Gacha, en décembre dernier. Le dos au mur, il fait payer d'avance et très cher la mort qui lui est promise et qui, de toutes façons, n'est pas assurée.

CHARLES VANHECKE

هكذا من الأصل

AFRIQUE

COTE-D'IVOIRE

Le gouvernement renonce aux réductions de salaires

Le gouvernement ivoirien, en dévoilant, mercredi 23 mai, son *« programme de stabilisation et de relance de l'économie »*, a renoncé officiellement aux réductions de salaires qui avaient provoqué grèves et manifestations.

Il a annoncé que ce programme sera *« axé sur une amélioration du rendement fiscal et non sur un accroissement de la fiscalité »*... *« Mais cette décision requiert une application stricte du programme en raison de la faiblesse des moyens financiers de l'Etat »*, indique le communiqué officiel, qui lance un *« appel solennel à toutes les couches socio-professionnelles »* pour qu'elles fassent *« preuve de patience »*.

Le projet gouvernemental de réduction des revenus (baisse de 8 % à 40 % des traitements des fonctionnaires et prélèvement social de 10 % sur les autres salaires) avait provoqué en mars et en avril des grèves et des manifestations jusqu'à ce que le gouvernement annonce qu'il suspendait toute décision.

L'Assemblée nationale aura la primeur de l'annonce des mesures précises qui devraient *« prendre effet au 1er juin »*. Le gouvernement a également annoncé qu'il a conclu les négocations avec le Fonds monétaire international et la Banque mondiale le 10 mai. La France a accordé à la Côte-d'Ivoire un prêt de 35 milliards de francs CFA le 15 mai. – *(AFP.)*

□ **LIBÉRIA : prise du port de Buchanan par la rébellion.** – Le gouvernement libérien a officiellement confirmé, mercredi 23 mai, la prise du port minéralier de Buchanan par les forces du Front national patriotique du Libéria (NPFL) de M. Charles Taylor. Buchanan est situé à 144 kilomètres au sud-est de Monrovia et à moins de 100 km de l'aéroport international Robertsfield. Les combattants du NPFL avaient déclenché une série d'attaques contre le port à la fin de la semaine dernière. Aucune indication n'a été fournie sur le bilan des victimes des combats, que des habitants ayant fui la région ont dit être très violents. – *(AFP.)*

□ **TCHAD : les convoyeurs libyens de dix camions saisis vont être libérés.** – Le Tchad a décidé de libérer les dix convoyeurs libyens des camions saisis aux *« confins tchado-soudanais »* par l'armée tchadienne, a annoncé, mercredi 23 mai, à Paris l'ambassade du Tchad. Une vive polémique a opposé les deux pays sur cette affaire depuis une dizaine de jours. Tripoli affirmait qu'il s'agissait de camions civils et accusait le Tchad de *« piraterie »*. N'Djamena soutenait, pour sa part, qu'il s'agissait d'un convoi militaire libyen transportant du ravitaillement, du carburant et des munitions destinés aux éléments de la *« légion islamique »* stationnés dans la province soudanaise du Darfour. – *(AFP.)*

EUROPE

POLOGNE

La grève des cheminots accroît le malaise politique

M. Lech Walesa a invité mercredi 23 mai les cheminots polonais en grève à reprendre le travail, en qualifiant la situation du pays d' *« inquiétante »*. Entamé il y a quatre jours, ce mouvement de grève s'est étendu mercredi au centre de la Pologne et a pratiquement coupé les liaisons ferroviaires avec la Baltique.

Des négociations se sont ouvertes dans la journée entre le syndicat Solidarité des chemins de fer et le ministre du travail, M. Jacek Kuron. Les cheminots demandent des hausses de salaires, le *« changement des cadres »* et une *« réforme en profondeur »* du fonctionnement des chemins de fer.

« Vous avez raison, mais les moyens que vous employez pour atteindre votre but ne sont pas les bons, ils sont trop radicaux », a déclaré Lech Walesa dans un télégramme envoyé aux grévistes du port de Slupsk, où la grève a commencé. Le chef du syndicat Solidarité ajoute craindre que dans de telles conditions *« notre fragile économie et notre jeune démocratie ne survivent pas à cette épreuve »*.

M. Adam Michnik, directeur de *Gazeta*, le quotidien de Solidarité, a estimé que l'action des cheminots semblait motivée par des raisons politiques, à l'approche des premières élections municipales libres depuis la seconde guerre mondiale, dimanche 27 mai. Selon M. Michnik, *« des temps difficiles et dangereux pour la démocratie polonaise »* sont à venir. – *(AFP, Reuter.)*

TCHÉCOSLOVAQUIE

Suicide de l'ancien dirigeant communiste Antonin Kapek

Antonin Kapek, ancien membre du présidium (bureau politique) du PC tchécoslovaque (PCT) et chef du parti à Prague de décembre 1969 à avril 1988, a été retrouvé pendu mercredi 23 mai dans la maison de campagne de sa fille, à Svinna, en Bohême centrale, a annoncé l'agence CTK.

M. Kapek est le deuxième dirigeant de l'ancien régime communiste à se donner la mort depuis la « révolution de velours » de novembre dernier. Viliam Salgovic, ancien président du conseil national slovaque et vice-ministre de l'intérieur en 1968, s'était pendu le 5 février. Antonin Kapek, directeur des usines CKD de Prague de 1958 à 1968, était membre suppléant du présidium du PCT depuis 1962, sous Antonin Novotny.

Il occupait le même poste pendant le « printemps de Prague », avant de devenir membre titulaire de la direction communiste du pays et chef de la puissante organisation du parti à Prague en décembre 1969, en pleine période de la « normalisation » menée par Gustav Husak.

Parti à la retraite en avril 1988, il avait déjà tenté de se suicider le 4 janvier dernier en se tirant une balle dans la tête. Il avait été blessé et hospitalisé pendant plusieurs semaines. – *(AFP.)*

YOUGOSLAVIE

Les ministres de souche albanaise du Kosovo reviennent sur leur intention de démissionner

Le gouvernement de la province autonome du Kosovo, peuplée à près de 90 % d'Albanais de souche, a retiré mercredi soir 23 mai la démission collective qu'il avait présentée le même jour devant le parlement local. Cette décision met fin, semble-t-il, à deux mois de crise politique, marquée par les profondes divisions au sein du parlement entre députés de souche albanaise, majoritaires, et députés serbes. Le premier ministre, M. Jusuf Zejnullahu, avait la première fois annoncé il y a deux mois son intention de démissionner, suivi par six autres ministres albanais, puis mercredi par l'ensemble du cabinet, à l'exception des ministres serbes.

Les députés albanais ont, au cours d'une session houleuse de deux jours, accusé la Serbie, sa République de tutelle, d'être responsable de la tension dans cette province et du blocage de ses institutions. Sous l'influence de l'opposition, les actuels dirigeants du Kosovo rejettent de plus en plus ouvertement les directives de la Serbie. Un nouveau projet de constitution de la Serbie, publié récemment, qui vise à réduire l'autonomie de la province, régie par un *« statut »* et non plus une constitution, a été critiqué par le parlement et même par le chef du Parti communiste local, M. Rahman Morina, qui pour la première fois a pris ses distances vis-à-vis de Belgrade. – *(AFP.)*

Moscou juge insuffisantes les concessions de Vilnius

Suite de la première page

M. Gorbatchev a en effet réitéré mardi aux deux présidents d'Estonie et de Lettonie, au cours d'un entretien qualifié d' *« assez désagréable »* par les Estoniens, son exigence de voir les trois Républiques baltes annuler leurs déclarations d'indépendance. Une telle demande, a souligné M. Arnold Ruutel, le président estonien, *« n'est pas réaliste dans les circonstances actuelles »*. La même exigence avait été formulée très clairement par M. Gorbatchev la semaine dernière devant le premier ministre lituanien, Mme Kazimiera Prunskiene.

Or cette condition posée par la direction soviétique pour entamer des négociations avec les Baltes est nouvelle. Dans l'ultimatum qu'il avait adressé le 13 avril aux dirigeants lituaniens en les menaçant de blocus économique s'ils n'abrogeaient pas dans les deux jours plusieurs de leurs décisions législatives, M. Gorbatchev ne parlait pas alors d'annulation de la proclamation d'indépendance. Il demandait simplement l'abrogation des textes mettant *« en opposition la Lituanie et l'URSS »*, dont il fournissait trois exemples dans sa lettre aux dirigeants de Lituanie : la loi du 5 avril sur l'institution d'une *« carte d'identité des citoyens de la République de Lituanie »* ; la décision du Parlement de Vilnius de mettre fin à la conscription des jeunes Lituaniens dans l'armée soviétique : enfin, le troisième exemple portait sur *« les tentatives illégales des autorités républicaines de se saisir des biens du Parti communiste de l'URSS en territoire lituanien »*.

C'est exactement la suspension de ces actes législatifs que propose la formule adoptée mercredi soir par les députés lituaniens, qui semblent avoir surmonté leurs divisions, alors que leur république commence à être littéralement étranglée par le blocus économique. Le durcissement de Moscou apparaît donc comme « contre-productif », non seulement à l'égard des Lituaniens, mais aussi à l'égard de l'ensemble des Baltes qui font de plus en plus front commun.

S. K.

□ **URSS : M. Anatoli Sobtchak élu maire de Léningrad.** – Le député progressiste Anatoli Sobtchak, un des principaux orateurs réformistes du parlement soviétique, a été élu mercredi 23 mai maire de Léningrad à une écrasante majorité, a annoncé l'agence *Tass*. – *(AFP.)*

EN BREF

□ **GRANDE-BRETAGNE : cinq arrestations à Londres dans le cadre d'un complot contre M. Salman Rushdie.** – Cinq hommes d'origine arabe ont été arrêtés mardi 22 mai à Londres et à Scarborough (Nord-Est) à la suite des menaces de mort contre l'écrivain britannique Salman Rushdie, auteur des *Versets sataniques*, annonce le quotidien *Daily Mail*. Scotland Yard a confirmé qu'un *« certain nombre de personnes »* ayant des *« liens avec le Proche-Orient »* avaient été arrêtées en application de la législation antiterroriste. Elles sont interrogées dans un commissariat de Londres. Parmi elles, figureraient un directeur de société de trente-huit ans, le rédacteur en chef d'une revue proche-orientale et deux étudiants. Salman Rushdie vit caché depuis la condamnation à mort prononcée par l'iman Khomeiny en février 1989 pour son livre considéré comme blasphématoire par les musulmans. Plusieurs Iraniens ont été expulsés de Grande-Bretagne *« pour raisons de sécurité »* ces derniers mois. – *(AFP.)*

□ **GRÈCE : nouveaux attentats à Athènes.** – Deux personnes ont été légèrement blessées par l'explosion de trois engins à retardement de fabrication artisanale, dans la nuit du mercredi 23 au jeudi 24 mai, à Kolonaki, un quartier résidentiel du centre d'Athènes où sont installées de nombreuses ambassades occidentales. Quatre voitures particulières ont été complètement détruites et huit sérieusement endommagées, selon un bilan communiqué par la police. Il y a quelques jours, une vingtaine d'engins incendiaires avaient failli mettre le feu au bois d'Ekali, au nord de la capitale. Ces attentats avaient été revendiqués par l'organisation terroriste du 17 novembre. – *(AFP.)*

□ **HONGRIE : M. Jozsef Antall a été investi à la tête du gouvernement.** – Le président du Forum démocratique hongrois (MDF), M. Jozsef Antall, a été confirmé, mercredi 23 mai au parlement, dans ses fonctions de chef du gouvernement. Il a obtenu les voix de 218 des 352 députés présents à l'Assemblée. Après son investiture, M. Antall a présenté son cabinet, formé d'une coalition comprenant le MDF, le Parti des petits propriétaires et les chrétiens-démocrates (*le Monde* du 18 mai). – *(AFP.)*

□ **RDA : suppression des chaires de marxisme-léninisme.** – Les instituts et chaires de marxisme-léninisme dans les universités et écoles supérieures de RDA ont été dissous mercredi 23 mai par décision du gouvernement est-allemand. Les professeurs démis de leurs fonctions partiront en pré-retraite ou seront employés à d'autres tâches. Le ministre de l'éducation et des sciences, Hans-Joachim Meyer, a déclaré que les écoles confessionnelles allaient être autorisées par une nouvelle législation scolaire qui doit être présentée le mois prochain à la Chambre du peuple. – *(AFP.)*

□ **Le COCOM lève la plupart des restrictions aux exportations pour l'Allemagne de l'Est.** – Les pays occidentaux ont décidé de lever la plupart des restrictions imposées aux exportations de produits de technologie sensible vers la RDA, a annoncé mercredi 23 mai un porte-parole du gouvernement de Berlin-Est. *« Lors des négociations*, a-t-il déclaré, *il a été décidé qu'aucune restriction ne serait plus appliquée à l'avenir sur les matériels informatiques, à l'exception d'exportations spéciales telles que l'armement, le matériel militaire et la technologie d'intérêt stratégique. »* Selon Berlin-Est, l'assouplissement rapide des restrictions imposées par le Comité de coordination sur les contrôles des exportations multilatérales, qui restreint le transfert de haute technologie aux pays de l'Est, est essentiel au développement économique de la RDA. – *(Reuter.)*

YOUGOSLAVIE

...res de souche albanaise du Kosovo ...ent sur leur intention de démissionner

...jou juge insuffisantes ...oncessions de Vilnius



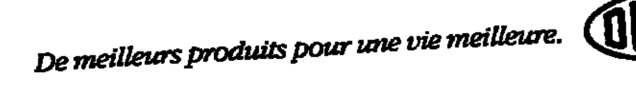
Plus besoin d'être un poisson pour boire de l'eau de mer !

Quand on sait que 70 % de la surface du globe sont recouverts d'eau, on ne peut s'empêcher de penser à une tragique ironie : 400 millions d'hommes vivent en bordure de mer et manquent d'eau potable. En association avec les spécialistes et les autorités, les chercheurs de Du Pont de Nemours ont réussi à transformer l'eau de mer en eau potable. La solution : le filtre PERMASEP*, une fibre creuse et ultra-fine pour le dessalement des eaux de mer ou saumâtres. Chaque jour, ce sont ainsi deux milliards de litres d'eau potable qui sont produits dans plus de quarante pays !

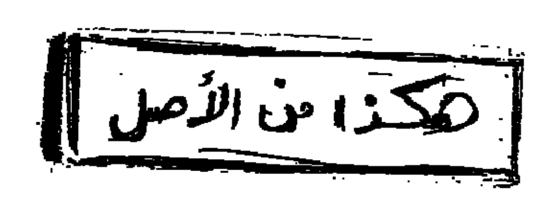
Du Pont de Nemours fournit à des millions d'êtres humains ce qu'ils désirent le plus : un verre d'eau fraîche.

Du Pont et la vie.
PERMASEP fait partie des centaines de nouveaux produits développés par Du Pont de Nemours qui participent à la sauvegarde de l'homme à travers le monde. Une étroite collaboration avec des spécialistes d'horizons aussi variés que l'agriculture, la médecine et l'énergie, permet aux hommes de Du Pont de Nemours de mettre la technologie au service de la vie. Pour toute information concernant Du Pont de Nemours, contacter : Du Pont de Nemours (France) S.A., 137, rue de l'Université, 75334 Paris Cedex 07 - Tél. : (1) 45.50.63.81.

* Marque déposée de Du Pont de Nemours.







هكذا من الأصل

POLITIQUE

La condamnation de M. Le Pen par le tribunal de Nanterre et le débat sur l'immigration

Ce « détail » qui n'a pas de prix

La première chambre civile du tribunal de Nanterre, présidée par M. Germain Le Foyer de Costil, a rendu, mercredi 23 mai, un jugement condamnant M. Jean-Marie Le Pen à verser le franc symbolique de dommages et intérêts à six associations de déportés, à l'Association des fils et filles de déportés juifs de France, à l'Union des Tziganes et voyageurs de France, au Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples (MRAP) et à la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (LICRA). Cette sanction de principe est destinée à réparer le préjudice créé par M. Le Pen lorsque, le 13 septembre 1987, lors de l'émission « Le grand jury RTL-*Le Monde* » il avait déclaré à propos des thèses contestant la réalité des chambres à gaz : *« Je n'ai pas spécialement étudié la question, mais je crois que c'est un point de détail de l'histoire de la deuxième guerre mondiale. »*

La condamnation est à la mesure du mot. C'est un détail financier dont la valeur n'est pas insignifiante pour les juges, qui déclarent : *« Le tribunal estime, eu égard à la nature purement morale du préjudice subi qu'une évaluation, autre que symbolique, nuirait à la portée de sa décision qui tend à ce que le dommage soit solennellement réparé en dehors de toute appréciation monétaire. »*

Le propos *« coupablement choquant »* tenu par M. Le Pen est analysé dans le jugement comme étant *« de nature à remettre en cause, à banaliser, ou, pour le moins, rendre moins spécifiquement dramatique les persécutions et les souffrances infligées aux déportés et plus particulièrement aux juifs et aux Tziganes par les nazis ».* Pour les juges il s'agit donc d'une *« faute »* dont M. Le Pen *« ne peut valablement prétendre s'exonérer en invoquant la liberté d'expression, laquelle a pour limites, lei franchies, certaines valeurs essentielles et le respect des droits d'autrui ».* Aussi le tribunal ajoute : *« Cette faute qui porte atteinte au souvenir fidèle, au respect et à la compassion dus aux survivants et à leurs familles, a causé aux associations demanderesses un préjudice dont elles sont fondées à obtenir réparation ».*

Pour une part, M. Le Pen a déjà payé d'avance car, dix jours après avoir prononcé le mot qui lui est désormais attaché, le juge des référés du tribunal de Nanterre déclarant qu'il s'agissait *« d'un trouble manifestement illicite »* condamnait le président du Front national à verser aux associations une provision de 1 franc à valoir sur la réparation du préjudice subi qui serait ensuite accordée par les juges du fond. Cette décision a été confirmée, le 28 janvier 1988, par la Cour d'appel de Versailles qui a jugé l'emploi du mot *« détail »* comme *« un consentement à l'horrible »* et le 11 octobre 1989 la cour de cassation a rejeté le pourvoi formé par M. Le Pen.

Les juges de Nanterre estiment donc que *« le préjudice a été réparé pour une large part »*, notamment par la lecture de l'ordonnance de référé exigée par le juge au début d'une émission du « Grand Jury RTL-*Le Monde* ». Mais les magistrats insistent sur le caractère public de la condamnation en écrivant : *« Il importe essentiellement que soit assurée une large publicité de la présente décision »*. Aussi, le tribunal a-t-il ordonné *« avec exécution provisoire »* – c'est-à-dire sans qu'il soit possible de suspendre l'exécution à une procédure d'appel – que cinq quotidiens nationaux, cinq quotidiens régionaux et six hebdomadaires publient, aux frais de M. Le Pen, un texte précisant qu'il a été condamné *« pour avoir (...) dit notamment que les chambres à gaz étaient un point de détail de la deuxième guerre mondiale »*.

A l'issue de l'audience M. Patrick Quentin, conseil de la LICRA, soupirait : *« Si ce jugement pouvait seulement contribuer au réveil des Français qui a commencé avec Carpentras... »*.

MAURICE PEYROT

Les réactions

□ **M. Jean-Marie Le Pen : une opération du « pouvoir socialo-communiste ».** – Le président du parti d'extrême droite affirme que *« tous les moyens sont bons pour bâillonner le Front national ».* M. Le Pen estime que cette décision de justice est révélatrice de *« l'offensive générale lancée contre le FN ».* Pour lui, il s'agit d'une opération du *« pouvoir socialo-communiste aux ordres des lobbies et avec l'appui de la bande des quatre ».* Il *« appelle tous les Français à s'unir pour faire échec à la dérive totalitaire du pouvoir et pour soutenir le FN ».*

□ **M. Bruno Megret (FN).** – Le délégué général du Front national, a estimé, mercredi 23 mai à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), que la condamnation de M. Jean-Marie Le Pen est *« extrêmement grave pour les libertés publiques »* et *« prouve que la liberté d'expression n'est pas totale et se trouve en danger ».* Le numéro deux du parti d'extrême droite a affirmé que cette condamnation équivalait à un *« rétablissement du délit d'opinion »* et entrait dans le cadre de *« l'orchestration d'un anathème médiatique à l'encontre du Front national après la profanation de Carpentras ».*

□ **Le MRAP se félicite.** – Le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples *« se félicite de cette condamnation »* en estimant que *« par cette décision qui insiste sur la nécessité d'une réparation solennelle, le tribunal donne la pleine mesure de la gravité de la faute commise par Jean-Marie Le Pen ».*

□ **M. Jean Kahn : « une énorme satisfaction ».** – Le président du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF) a déclaré : *« C'est une énorme satisfaction. il va de soi que chaque fois que des déclarations de caractère et de connotation antisémites ou de négation de la Shoah sont condamnées, nous en tirons une véritable satisfaction ».* *« Cependant,* a ajouté M. Kahn, *il s'agit là d'une condamnation par un tribunal civil, qui a été demandée par un certain nombre d'organisations de défense des droits de l'homme, et nous attendons avec impatience les suites réservées aux deux poursuites pour lesquelles il a fallu qu'il y ait une levée d'immunité parlementaire de M. Le Pen par le Parlement européen. »*

□ **L'Humanité : « Au ban du pays ».** – L'organe central du Parti communiste consacre sa « Une » et son éditorial à cette condamnation. Magali Jauffret écrit : *« Cette sanction, même si elle est purement symbolique, a quelque chose de sain. Elle signifie la gravité des propos tenus. Elle se réapproprie les fameux mots de Sartre affirmant que* « l'antisémitisme n'est pas une opinion, mais un délit ». *Elle rappelle que la société est en état de légitime défense lorsque la douleur incurable de son peuple, la mémoire collective de l'Holocauste sont flétris, bafoués, niés. Elle place Le Pen et ses amis – anciens SS, jeunes nazillons – au ban du pays. »*

□ **Le ministère de l'intérieur interdit trois publications néo-nazies.** – Trois revues allemandes néo-nazies, traduites en français. – *Politique raciale, L'honneur s'appelle fidélité, Le Reichsführer Heinrich Himmler,* – ont été interdites à la circulation, à la distribution et à la mise en vente en France, par un arrêté en date du 23 mai pris par le ministre de l'intérieur, M. Pierre Joxe. L'arrêté stipule que la mise en circulation de ces trois publications *« est de nature à causer des dangers pour l'ordre public en raison de l'apologie du nazisme, du racisme et de l'antisémitisme à laquelle elles se livrent ».*

L'opposition rechigne à participer à la table ronde de Matignon

M. Michel Rocard est revenu, mercredi 23 avril à TF 1, sur la question de l'immigration et de la table ronde proposée à l'opposition, en affirmant qu'il *« ne cherche pas à réunir artificiellement »* mais que *« la politique d'intégration sera d'autant plus forte et passera d'autant mieux qu'elle aura une convergence plus large »*. Le premier ministre a également défendu ses positions en exprimant *« l'espoir que les orientations soient claires, l'espoir que personne ne dira plus qu'il n'y a pas de politique quand on la verra écrite »*. M. Rocard a ajouté que la politique d'intégration menée par le gouvernement est déjà *« parfaitement limpide »*.

Très critique à l'égard du premier ministre à l'issue du débat sur l'immigration mardi à l'Assemblée, l'opposition avait profité de la séance de questions d'actualité de mercredi pour le mettre une nouvelle fois en demeure, à l'Assemblée nationale, de *« définir sa politique d'immigration ».* M. Charles Millon (UDF, Ain), président du groupe UDF, a dit sa consternation à propos du débat de la veille : *« Au début, vous avez tenu un discours sur la méthode pour tenter d'établir un consensus artificiel. Au terme du débat, sans doute sous la pression de quelques idéologues déçus par l'abandon du droit de vote, vous avez claqué la porte à toute concertation, sans proposer aucune mesure ». « Vous connaissez les propositions de l'opposition. Faites connaître « ici et maintenant » les mesures que vous comptez prendre dans les meilleurs délais »*, a demandé M. Millon.

« Il y a dans notre pays, a répondu M. Rocard, *un gouvernement qui gouverne et une opposition qui s'y oppose. Aussi bien le premier n'attend-il pas un ralliement ni un soutien de la seconde à toute sa politique. En revanche, sur un sujet important, il devrait y avoir des points d'accord. » « Le débat d'hier a permis de tirer un trait sur les reproches réciproques liés au passé »*, a ajouté le premier ministre, qui s'est ensuite retranché derrière les propositions concrètes et écrites qui devraient être adressées aux députés dès jeudi.

« Vous y trouverez, a ajouté le premier ministre, *le détail des mesures nouvelles annoncées : un certain nombre proposées par M. Marchand, comme le réexamen de certaines conventions bilatérales, d'autres par M. Giscard d'Estaing, comme la présentation d'un rapport annuel de chiffres, ou par M. Séguin comme la modification des conditions d'attribution de la dotation globale de fonctionnement aux communes en situation difficile. » « Le gouvernement continuera à agir quelle que soit l'issue de la prochaine table ronde. Mais aller à Matignon ne doit être pour personne aller à Canossa »*, a conclu M. Rocard devant les députés.

Seuls le CNI, les radicaux et le CDS

Seuls le CNI, les radicaux et le CDS ont déjà fait connaître leur intention de se rendre à Matignon. Au terme de sa réunion de mercredi soir, le bureau politique du RPR a décidé d'attendre la lettre de M. Rocard avant de se déterminer. Les dirigeants du RPR sont également convenus de ne donner leur réponse définitive qu'au cours de la concertation qui aura lieu lors de la réunion du comité de coordination de l'opposition, mardi 29 mai, soit quelques heures avant la réunion de la table ronde.

Au cours de cette réunion du bureau politique et bien qu'il n'y ait pas eu de vote, les participants, dans leur majorité, se sont montrés plutôt hostiles à la table ronde du premier ministre. Ils considèrent en effet que M. Rocard n'a pas répondu à leurs questions lors du débat à l'Assemblée nationale, qu'il s'est même montré *« désinvolte »* dans sa dernière intervention à la tribune et qu'il a révélé que les plus intransigeants du PS avaient toujours barre sur lui. D'autres ont souligné qu'il serait contradictoire pour le RPR de s'accorder avec le gouvernement et, dans le même temps, de vouloir le combattre tout en s'attaquant à M. Le Pen. Mais M. Pasqua a déclaré sur A 2 mercredi que *« s'il y avait la moindre chance d'aboutir à la définition d'une politique commune, cette chance devrait être saisie ».*

A l'UDF, la majorité des députés est hostile à une participation. Le Parti républicain invite l'ensemble de l'opposition à boycotter la rencontre, afin de *« refuser un faux dialogue ». « Nous proposerons une attitude offensive à nos partenaires par la mise en valeur du projet présenté aux états généraux de l'opposition »*, a affirmé le PR, qui s'est dit *« consterné »* par le discours de M. Rocard, mardi à l'Assemblée. De même, M. Hervé de Charette, délégué général des clubs Perspectives et réalités, proche de M. Valéry Giscard d'Estaing, ne *« voit pas l'utilité »* de se rendre à Matignon le 29 mai et propose au contraire de *« s'abstenir »*.

L'association France Plus, pour sa part, *« appelle les partis politiques d'opposition à se rendre »* à Matignon. De leur côté, les dirigeants socialistes ont repris, lors de la réunion du bureau exécutif du PS, mercredi soir, le débat qui avait eu lieu la veille, au sein du groupe socialiste de l'Assemblée, sur le recul du PS à propos du droit de vote des immigrés aux élections locales (*le Monde* du 24 mai). Les rocardiens Gérard Fuchs et Michel Sapin, notamment, se sont étonnés de la position exprimée alors par M. Laurent Fabius selon laquelle, en votant le texte sur le retrait provisoire de cette proposition, il n'avait pas entendu cautionner quelque renoncement que ce soit. M. Fabius a rappelé que, dès les premières réunions du bureau exécutif sur cette question, il avait mis en garde contre le fait qu'un recul sur ce point serait interprété comme un abandon. M. Jean Le Garrec, proche de M. Pierre Mauroy, a estimé que les socialistes ne peuvent pas *« s'interdire »* d'évoquer le droit de vote des immigrés (M. Rocard avait souhaité mardi que cette question ne soit plus soulevée).

Dans l'éditorial de l'hebdomadaire socialiste *Vendredi*, le premier secrétaire, M. Pierre Mauroy, affirme que les socialistes n'ont pas *« renoncé à cet objectif »* mais l'ont seulement mis *« entre parenthèses ».*

L'organisation de l'opposition

M. Chirac juge « intéressantes » les propositions de M. Giscard d'Estaing sur la Confédération

En faisant sienne, vendredi 18 mai devant les états généraux de l'opposition sur la décentralisation, l'idée d'une confédération RPR-UDF-CNI, M. Jacques Chirac avait relancé la course à l'union. M. Valéry Giscard d'Estaing a pris le relais en adressant au président du RPR ses projets d'organisation de cette confédération qu'il suggère d'appeler « l'Alliance ».

Dans une lettre datée du 21 mai, le président de l'UDF *« se réjouit »* du feu vert de M. Chirac et il ajoute : *« je suis convaincu qu'une telle démarche peut être partagée aussi bien par ceux qui espèrent la naissance d'un mouvement unifié que par ceux qui préfèrent la perspective de deux formations étroitement unies. Aboutissement pour les uns, la confédération peut être une étape positive pour les autres. »*

M. Giscard d'Estaing prend soin de préciser que les propositions qu'il formule sur les statuts de la confédération *(lire encadré)* ne constituent qu' *« un projet »*. Il émet le souhait que les secrétaires généraux du RPR et de l'UDF comparent les propositions des uns et des autres *« pour que le comité de coordination de l'opposition se saisisse d'un texte et que nos instances puissent l'adopter dans les plus courts délais ».* Interrogé sur FR3, mercredi 23 mai, M. Chirac, qui a qualifié d' *« intéressantes »* ces propositions, s'est déclaré d'accord avec ce schéma.

Réuni, mercredi soir, le bureau politique du RPR les a, à son tour, examinées. M. Alain Juppé a indiqué qu'elles correspondent à la notion de confédération prônée par le RPR, y compris M. Charles Pasqua. Le secrétaire général du RPR a ajouté : *« Le fondement de la confédération résidera dans un accord préalable concernant la procédure de désignation d'un candidat commun de l'opposition à l'élection présidentielle. Car si nous n'avons pas entre nous de divergences sur les grandes lignes d'une politique, le meilleur moyen de la défendre est de la faire incarner par un seul candidat pour l'élection suprême. »* Interrogé sur la composition du collège électoral en vue des élections « primaires », M. Juppé a estimé que *« par la discussion, on pourra toujours trouver une solution ».*

En revanche le projet d'Alliance, tel que le définit M. Giscard d'Estaing n'a guère convaincu les représentants de la *Force unie* qui se sont réunis à l'Assemblée nationale. M. Pierre-André Wiltzer, cofondateur de ce mouvement avec MM. Michel Noir et François Léotard, y voit une façon d' *« habiller d'un autre nom le maintien de la situation actuelle »* et *« le risque majeur d'aller vers une nouvelle déception ». « Après l'intergroupe de l'opposition, après la désignation de porte-parole communs qui n'ont rien changé, je crains que ce nouveau projet apparaisse comme un nouvel espoir sans suite »*, a-t-il ajouté avant de préciser que ses amis rendraient public, avant la réunion nationale d'élus qu'ils organisent le 9 juin à Paris, *« le projet de statuts d'une véritable formation commune de l'opposition ».*

De son côté, M. Yvon Briant, président du CNI, a indiqué qu'il refuse le projet de M. Giscard d'Estaing qui, selon lui, *« marginalise à nouveau l'aile droite de l'opposition »* et qui *« apparaît dicté par des intérêts politiciens ».* M. Briant a, en outre, qualifié de *« strapontin »* la possibilité offerte au CNI d'être *« associé »* à la confédération et il affirme que *« le RPR et l'UDF ne peuvent constituer une majorité sans appui à droite ».*

Le projet de l'Alliance

Dans sa lettre du 21 mai, M. Giscard d'Estaing propose les statuts suivants :

« Article premier. – Il est créé, entre le RPR et l'UDF, une confédération dénommée l'Alliance ;

» Art. 2. – Cette confédération a pour objet de rapprocher les points de vue des mouvements fondateurs afin de proposer aux Français une plate-forme politique et des candidatures communes aux élections ;

» Art. 3. – Des formations associées peuvent être admises à faire partie de la confédération. Cette admission est conditionnée à l'accord des deux mouvements fondateurs. Le bureau de la confédération définit la représentation des formations associées au sein de ses instances ;

» Art. 4.– La confédération est dirigée par un bureau commun, assisté d'un conseil ;

» Art. 5. – Le bureau est composé de vingt membres : dix pour le RPR, dix pour l'UDF, désignés par les mouvements et qui devront comprendre nécessairement les présidents des groupes parlementaires nationaux et un représentant des groupes parlementaires européens ;

» Art. 6. – Les décisions du bureau de la confédération sont prises à la majorité des trois quarts ;

» Art.7. – Le conseil de la confédération réunit tous les parlementaires nationaux ou européens se réclamant de la confédération, les présidents de conseils généraux et régionaux, les maires des villes de plus de trente mille habitants et un collège de militants réparti entre les formations membres de la confédération. »

Le communiqué du conseil des ministres

Le conseil des ministres du 23 mai, outre les dispositions sur l'Université et la sécurité routière (*le Monde* du 24 mai), a adopté les mesures suivantes :

Au terme des délibérations du conseil, le service de presse de l'Elysée a diffusé le communiqué suivant :

• Produits défectueux

Un projet de loi transpose en droit français la directive européenne n° 85-374 du 25 juillet 1985 relative au rapprochement des dispositions législatives, réglementaires et administratives des Etats membres en matière de responsabilité du fait des produits défectueux. Ce faisant, il simplifie et uniformise le régime de responsabilité applicable à la réparation de dommages causés par un produit qui n'offre pas la sécurité à laquelle on peut légitimement s'attendre. Le régime unique de responsabilité sans faute instauré par le projet de loi permet d'obtenir du producteur pendant dix ans réparation du dommage subi. (...)

Le projet de loi simplifie les procédures que les victimes doivent engager pour obtenir la réparation de leur préjudice. Il facilite l'identification du responsable et ne fait obligation aux victimes que d'établir le dommage, le défaut et le lien de causalité entre le défaut et le dommage. (...)

• Pêches maritimes et cultures marines

Un projet de loi modifie et complète certaines des dispositions de la législation en vigueur afin de les adapter à l'évolution des objectifs et des moyens de la politique communautaire des pêches. Il a notamment pour objet de compléter les dispositions concernant les animaux ou végétaux marins.

Il habilite le ministre chargé des pêches maritimes à prendre les mesures nécessaires à la prévention et au traitement de leurs maladies.

Pour faciliter l'adaptation aux ressources disponibles des capacités de capture de la flotte, le gouvernement pourra limiter la mise en exploitation des navires de pêche.

Le projet de loi étend le champ d'application des mesures relatives à la mise en marché des produits de la pêche. Il précise les obligations des producteurs et des gestionnaires de halles à marée en matière d'informations statistiques.

Il aggrave les peines applicables aux capitaines des navires, notamment en cas de dissimulation ou de falsification de l'identité des navires.

• Motos de mer

Un projet de loi prévoit qu'en raison des graves accidents provoqués par les « scooters » et « motos de mer », ces engins pourront être immobilisés s'ils ne sont pas conformes aux règles de sécurité auxquelles ils sont soumis ou si le conducteur ne possédait pas les qualifications nécessaires pour les piloter. La méconnaissance de cette mesure sera passible de peines correctionnelles.

...bat sur l'immigration

...rechigne à participer
...ronde de Matignon

...tes – les propositions
...sur la Confédération

MÉDECINE

Des travaux menés à l'Institut Pasteur sur des chimpanzés

Un nouveau virus, proche de celui du sida relance le débat sur l'origine de l'épidémie

Une équipe dirigée par le professeur Simon Wain-Hobson (laboratoire de biologie et immunologie moléculaires des rétrovirus, Institut Pasteur de Paris) est parvenue à cloner et à séquencer un virus (1), isolé en 1988 au Gabon sur un chimpanzé, extrêmement proche du virus du sida. Ces travaux, publiés dans le prochain numéro de l'hebdomadaire scientifique britannique *Nature*, relancent le débat sur l'origine de l'épidémie de sida.

D'où vient le virus du sida ? Depuis des années, les chercheurs le pistent aux quatre coins du monde sans parvenir à déterminer son origine. Dès le début de l'épidémie, l'attention de la communauté scientifique s'est portée sur l'Afrique : puisqu'elle semblait être la région du globe la plus touchée et qu'en outre certaines espèces de singes africains pouvaient, elles aussi, avoir été contaminées naturellement par des virus (lentivirus) proche du virus du sida, il était logique d'envisager l'hypothèse selon laquelle le virus était originaire d'Afrique.

Un scénario plausible

Manquaient tout de même des preuves tangibles. En particulier, aucun des virus SIV (simian immunodeficiency virus) isolés sur quatre espèces de singes (les macaques, les mangabeys, les singes verts et les mandrills) n'étaient voisins du HIV-1, le principal virus du sida. Et ce, même si les virus de macaques et de mangabeys peuvent être considérés comme un modèle génétique correct, non pas du HIV-1, mais du HIV-2, le « deuxième » virus du sida.

En 1988, une équipe de chercheurs (parmi lesquels Eric Delaporte et Martine Peeters), travaillant au centre international de recherches médicales de Franceville (Gabon), annonça qu'elle avait identifié sur deux chimpanzés un lentivirus très proche du HIV-1. Mieux encore, ces chercheurs étaient parvenus sur l'un des singes à isoler ce virus (*le Monde* du 3 mai 1988). Fait particulièrement intéresssant, le sérum de cet animal réagissait immunologiquement avec toutes les protéines du HIV-1, y compris avec les protéines d'enveloppe réputées pourtant pour être les protéines les plus variables.

Par la suite, ce virus, baptisé SIVcpz (il sera peut-être prochainement rebaptisé CIV) fut envoyé à l'Institut Pasteur dans le laboratoire du professeur Wain-Hobson afin d'y être cloné et séquencé. Les résultats de ces travaux, tels qu'ils apparaissent dans le prochain numéro de *Nature* (2), montrent que l'organisation génétique globale du SIVcpz est la même que celle du HIV-1. Il ne s'agit pas pour autant de deux virus identiques : l'analyse phylogénétique révèle en effet que la séquence du SIVcpz est plus éloignée du HIV-1 que celle de n'importe quelle souche de HIV-1. Il s'agirait donc d'un sous-type distinct mais très proche du HIV-1.

Quelles conclusions tirer d'une pareille étude ? Tout d'abord le fait que ce virus ne semble pas être très répandu dans cette région d'Afrique. Sur quatre-vingt-trois chimpanzés testés, seulement deux étaient séropositifs. Il est extrêmement difficile de porter une appréciation concernant sa pathogénicité. Les deux chimpanzés infectés étaient jeunes et apparemment en bonne santé, mais il est impossible, à partir de ces deux seuls cas, d'affirmer que ce virus n'est pas pathogène et qu'il est incapable d'induire l'apparition d'un sida. On peut en effet penser qu'il sera très difficile aux primatologues de trouver des singes malades, atteints d'ARC ou de sida, dans la mesure ou un singe malade, dans la jungle, devient une proie facile pour les prédateurs.

Ces similarités importantes entre le HIV-1 et le SIVcpz ne vont pas manquer de relancer le débat sur l'origine du sida . Dans l'état actuel des connaissances, il est impossible d'affirmer que le SIVcpz est le précurseur du HIV-1, et qu'un jour il a pu se produire une transmission du singe à l'homme. Mais il est dorénavant plausible d'imaginer qu'un tel scénario a pu se produire il y a bien longtemps, et qu'à la suite de multiples mutations et de changements de comportements, le virus du sida s'est répandu chez l'homme.

FRANCK NOUCHI

(1) Clonage : reproduction d'individus génétiquement semblables ; séquençage : enchaînement à la suite les uns des autres des éléments de base d'une protéine ou d'un acide nucléique.

(2) daté du 24 mai.

ENVIRONNEMENT

□ **Création d'une échelle de gravité des *accidents nucléaires*.** – L'Agence internationale de l'énergie atomique de Vienne (Autriche) vient d'élaborer une échelle internationale d'événements nucléaires devant permettre facilement au public et aux médias de juger de la gravité d'un accident. Cette échelle, qui compte huit niveaux allant de zéro à sept pour des catastrophes majeures comme celle de Tchernobyl, est à rapprocher de celle – comportant six niveaux seulement – mise en place depuis quelque temps déjà par le Service central de sûreté français des installations nucléaires. Cette échelle de gravité internationale fera l'objet d'une série de tests jusqu'à la fin de 1991. Ce n'est qu'au terme de cette période qu'une version définitive de cette échelle sera mise en place.

□ **Pollution : intoxications mortelles dans l'Oural.** – D'après une délégation soviétique de Perm, dans l'Oural, en visite en Lorraine le 23 mai, plusieurs personnes sont mortes et de nombreuses autres sont restées paralysées à la suite de la pollution d'une rivière arrosant la ville d'Oufa (1,1 million d'habitants), en République de Bachkirie. Les cas d'intoxication, qui se sont produits en avril dernier, sont dus au déversement accidentel de produits chimiques par une usine de pesticides, qui n'avait averti la population que trois jours après l'accident. Quelque 600 000 habitants ont ensuite été privés d'eau pendant un mois. – *(AFP.)*

L'enquête sur la profanation de Carpentras

Sept personnes interpellées dans la région albigeoise mises hors de cause

L'opération policière déclenchée, mercredi 23 mai, à Albi (Tarn) et dans plusieurs communes environnantes, au cours de l'enquête sur la profanation du cimetière juif de Carpentras, n'a donné aucun résultat. Au cours de cette opération, sept personnes avaient été interpellées (*le Monde* du 24 mai) par les policiers des SRPJ de Toulouse et de Montpellier. Elles ont toutes été remises en liberté, dès mercredi après-midi

MARSEILLE

de notre correspondant régional

Plusieurs des jeunes gens interpellés puis mis hors de cause avaient participé dans la nuit du 11 au 12 novembre 1988, à la profanation du vieux cimetière catholique de Lombers, un village situé à une quinzaine de kilomètres d'Albi. Sept jeunes dont deux filles, âgés de dix-sept à vingt-six ans, amateurs de musique « trash » (« ordure » en anglais), une variante de hard-rock à caractère satanique, avaient monté une expédition dans le but, semble-t-il, de voler des crânes et des ossements humains. Sans la moindre discrétion, ils avaient commencé à creuser une tombe abandonnée mais avaient finalement renoncé en raison ... de l'aridité de la terre. Ils étaient repartis après avoir renversé trois croix et quelques stèles. Facilement identifiés, ils avaient été arrêtés, dès le lendemain.

Le profil de ces marginaux, friands de symboles macabres et de films d'épouvante, paraît, en fait, très éloigné de celui des déterreurs de cadavres de Carpentras. L'opportunité de leur interpellation aurait été liée à des témoignages relatifs à la présence, à Carpentras, deux ou trois jours avant la profanation, d'une camionnette ayant à son bord quatre marginaux arborant des insignes nazis. Cette camionnette, abandonnée à Perpignan, était immatriculée dans la Haute-Garonne (31) et aurait été louée, à Toulouse, par un jeune homme originaire du Tarn dont la trace n'a pu être retrouvée. D'où le rapprochement effectué par les policiers avec les hurluberlus de Lombers. Des inspecteurs du SRPJ de Montpellier ont brièvement entendu, le même jour, une élève infirmière de Carcassonne (Aude) également impliquée dans une affaire ancienne de profanation de cimetière commise dans le département.

Ces opérations décidées, semble-t-il, par la direction centrale de la police judiciaire devraient être suivies d'autres interpellations systématiques concernant des personnes dont les noms sont apparus dans des dossiers, plus ou moins récents, de profanations de cimetières en France et plus particulièrement dans le Sud-Est. Un travail de fourmi rendu nécessaire par l'absence d'indices dans l'affaire de Carpentras.

GUY PORTE

□ **Remise en liberté des trois skinheads inculpés après la profanation de Saint-Herblain.** – Les trois skinheads écroués le 18 mai après la profanation du cimetière catholique de Saint-Herblain, en Loire-Atlantique (*le Monde* du 19 mai) ont été remis en liberté mercredi 23 mai sur décision du juge d'instruction, M. Gilles Dubigeon. Le parquet de Nantes a fait appel de cette décision qu'il juge « *inopportune* ». Bruno Lefèvre, vingt-deux ans, Alexandre Ladhari, vingt ans, et Fabian Chevrier, vingt-deux ans, avaient été inculpés de dégradation de monuments d'utilité publique, violation de sépultures, dégradation d'objets mobiliers et provocation à la haine raciale, après la profanation de 90 tombes, barbouillées de slogans pouvant faire croire à un « *contre-Carpentras* ».

DÉFENSE

M. Chirac favorable à des unités multinationales sous commandement européen

« L'heure est venue de réfléchir à une organisation différente de nos forces armées à l'image de l'Europe qui se construit », a déclaré, mercredi 23 mai, M. Jacques Chirac aux auditeurs de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN), qu'il a reçus à la mairie de Paris. *« Parmi les idées qui méritent d'être exploitées figure notamment celle qui consisterait à regrouper certaines des grandes unités de nos pays en corps d'armée sous commandement européen. Pourquoi ne pas réfléchir également*, a-t-il ajouté, *à la création d'un conseil de défense européen qui regrouperait les chefs d'Etat ou de gouvernement des pays concernées, ainsi qu'à la mise à la disposition de la dissuasion commune de l'Europe d'un certain nombre d'armes nucléaires préstratégiques françaises et britanniques ? »*

« Il est temps de mettre à l'étude la rénovation des systèmes de commandement de l'Alliance et du partage des responsabilités entre commandements américain et européen », a encore expliqué M. Chirac, pour qui *« les Etats-Unis et la France sont les seuls pays à pouvoir prétendre se partager la responsabilité éminente de l'Alliance rééquilibrée de demain et tracer la bonne direction »*.

Après s'être demandé *« comment exploiter au mieux les cartes que le général de Gaulle a léguées à la France »*, le président du RPR, invoquant l'obligation de préserver l'outil de défense, a déclaré : *« Nous devons à tout le moins débattre de la nécessité, à mes yeux impérieuse, d'un missile sol-sol S4 mobile pour remplacer les silos fixes du plateau d'Albion, à côté d'un système air-sol à longue portée, dont j'espère que nous le construirons avec la Grande-Bretagne. De même, il me paraît dangereux d'abandonner à ce stade le programme de missile prestratégique Hadès, chose que personne à l'étranger ne nous demande de faire. J'entends dire que le Hadès serait politiquement et militairement dépassé dans l'Europe nouvelle. Mais qui peut prévoir la configuration stratégique de l'Europe dans dix ans ? Quitte à ne pas le déployer immédiatement, nous devrions conserver cette arme « en réserve » de l'Europe. »*

FAMILLE

Un rapport sur « la filiation sociale et la filiation biologique »

Le Haut Conseil de la population suggère de limiter les recours en désaveu de paternité

Depuis la mise au point de tests génétiques permettant de déterminer la validité d'une filiation, les tribunaux français sont saisis de nombreuses demandes de désaveu en paternité. Résultat : trop d'enfants se retrouvent soudainement spoliés de leur identité sans qu'aucune autre soit établie. Tel est le constat établi par le Haut Conseil de la population et de la famille dans un rapport sur « la filiation sociale et la filiation biologique » fait à la demande du président de la République.

Depuis quelques années, les nouvelles méthodes de procréation, les dons d'ovules et de sperme, ainsi que la fiabilité des tests génétiques bouleversent les questions de filiation. Il était logique que l'on confie au Haut Conseil, un organisme créé pour éclairer le président de la République et le gouvernement sur les problèmes démographiques et leurs conséquences ainsi que sur les questions relatives à la famille, une étude sur ce sujet.

Dans son rapport, le Haut Conseil, qui comprend dix-huit personnalités d'origine et de formations diverses (conseillers d'Etat, médecins, psychanalistes, juristes...) suggère un certain nombre de réformes législatives pour juguler la tendance consistant à accorder davantage de place au lien biologique qu'au lien social. *« Peut-on sérieusement soutenir que l'amour ne va qu'aux enfants que l'on a soi-même procréés ? »*, demandent les auteurs de ce rapport. L'indispensable souci de favoriser une stabilité du lien de filiation ne passe pas forcément par la valorisation du lien biologique : *« Le risque est de créer des liens vides de sens en empêchant de consacrer juridiquement une relation affective entre l'enfant et le concubin de sa mère par exemple. »* Le Haut-Conseil se prononce pour un encadrement législatif de l'utilisation des tests génétiques en subordonnant leur délivrance à une autorisation judiciaire. Actuellement, déjà, les médecins et les laboratoires n'utilisent les tests biologiques que sur la demande d'un juge, mais rien ne les y oblige : *« Rien ne garantit donc qu'il en aille toujours de même face à la pression qui risque de se faire jour en faveur de l'utilisation accrue d'un procédé aussi précis d'identification. »*

De même les auteurs du rapport demandent d'interdire les recours à des désaveux en paternité quand il y a eu insémination artificielle avec donneur et donc accord préalable du père légal. Le Haut Conseil s'inquiète en effet de l'interprétation très large que les tribunaux font de la loi de 1972 sur les possibilités de contester la filiation. Depuis 1976 plusieurs d'entre eux ont considéré comme recevables des désaveux en paternité à la suite d'insémination artificielle avec donneur.

Les conséquences pour l'enfant sont dramatiques. Non seulement celui-ci se trouve dessaisi de son identité, mais il est dans l'incapacité de connaître son père biologique puisqu'en France on respecte l'anonymat des donneurs de sperme et d'ovules. *« Il paraît essentiel d'encadrer les possibilités de récusation afin qu'elles ne deviennent pas en fait un simple moyen de régler des conflits familiaux qui n'ont rien de biologique »*, écrivent les membres du Haut Conseil.

Dans cette même logique de préserver l'intérêt de l'enfant, le rapport émet de profondes réserves sur une politique de prévention de certaines maladies qui reposerait sur une étude du patrimoine génétique : *« Les conséquences d'une systématisation pourraient être dramatiques dans la mesure où l'on estime à au moins 5 % le nombre d'enfants adultérins »*, et qui ignorent leur situation. Enfin, il lui paraît souhaitable de limiter les recours aux techniques de procréation artificielle *« aux seuls couples stables »* et d'exclure les cas d'insémination *post mortem*.

Le Haut Conseil de la population et de la famille estime indispensable d'élargir cette réflexion sur la filiation au niveau européen dans le cadre par exemple du comité européen d'éthique. Beaucoup de pays sont attachés à l'anonymat mais en République fédérale d'allemagne, par exemple, en cas de désaveu de l'enfant par son père social, la paternité revient automatiquement au père biologique. La Suède, quant à elle, va plus loin en accordant à l'enfant né par insémination avec donneur le droit de connaître son géniteur.

CHRISTIANE CHOMBEAU

ÉDUCATION

Les syndicats critiquent le plan gouvernemental pour les universités

Le plan pluriannuel d'aménagement et de développement universitaire adopté mercredi 23 mai au conseil des ministres (*le Monde* du 24 mai) a été qualifié de *« projet d'envergure »* par le président de la République. M. Mitterrand a ajouté : *« Il faut s'engager à fond dans cette lutte pour fournir à la jeunesse l'université dont elle a besoin. Ce plan est intéressant, onéreux et sans précédent, mais le besoin est aussi sans précédent. Il répond à l'axe même de l'entreprise à laquelle le gouvernement est attaché : priorité à l'éducation, la formation, la recherche. »*

La publication de ce plan, qui prévoit de dégager 16 milliards de francs suplémentaires au fil des cinq prochaines années sur le budges de l'Etat, a suscité des réactions diverses. Le Parti républicain se félicite que *« le gouvernement semble enfin prendre conscience de la gravité de la situation de l'université française »*, mais regrette qu'aucun transfert de compétences aux collectivités locales ne soit prévu alors que ces dernières sont sollicitées financièrement. Cette dernière perspective est critiquée par le Syndicat national de l'enseignement supérieur (SNESup, FEN), car elle va *« aggraver le transfert des charges sur les populations »*. Le SNESup estime que les mesures gouvernementales, si elles traduisent *« une prise en compte partielle »* de ses revendications, restent *« insuffisantes »*. Le SGEN-CFDT formule la même critique en reprochant au gouvernement de sous-estimer *« systématiquement »* la progression des effectifs d'étudiants. *« Comme d'habitude*, conclut-il, *chaque rentrée sera meilleure que la suivante et moins bonne que la précédente. »* Enfin, l'UNEF-ID (proche du PS) se réjouit que, *« pour la première fois depuis vingt ans, le gouvernement s'engage dans une politique de prévision »*, mais regrette *« l'absence d'un volet social »*.

POLICE

A la direction de la DST

M. Jacques Fournet remplace M. Bernard Gérard

M. Jacques Fournet, directeur des Renseignements généraux (RG), a été nommé à la tête de la Direction de la surveillance du territoire (DST) par le conseil des ministres, mercredi 23 mai. Il succède à M. Bernard Gérard, qui devient préfet de la région Languedoc-Roussillon, préfet de l'Hérault.

C'est la première fois qu'un patron des Renseignements généraux prend la tête du contre-espionnage français. Faut-il y voir le signe d'un apaisement de la sévère concurrence qui opposait, naguère, les RG et la DST, au sein du ministère de l'intérieur ? Ou bien une reconnaissance des qualités de l'ancien préfet de la Nièvre, département où M. Fournet, socialiste de conviction, apprit à connaître M. François Mitterrand ?

Dès son arrivée à la direction centrale des RG, en août 1988, M. Fournet demande un audit sur le fonctionnement du service. Il en ressort convaincu de l'inefficacité du travail de certaines sections, trop axé sur le recueil d'informations générales que l'on peut lire dans la presse du jour. M. Fournet entreprend alors de rénover les RG. Son plan de modernisation met l'accent sur des activités plus « opérationnelles », en matière de police judiciaire notamment ; la qualification des personnels et l'informatisation des équipements sont, parallèlement, développées. Il reviendra au successeur de M. Fournet (dont le nom n'est pas connu) de mener à bien un plan de modernisation qui n'est encore qu'à mi-parcours.

Nommé par le gouvernement de M. Jacques Chirac, en avril 1986, à un poste qui dépend étroitement du ministre de l'intérieur, M. Bernard Gérard sera maintenu au sommet de la DST par le gouvernement socialiste. Traversant sans dommage la période d'alternance politique, il est aujourd'hui désigné préfet de la région Languedoc-Roussillon. En quatre ans, M. Gérard a réussi à faire progresser le contre-espionnage français sur certains dossiers du Proche et du Moyen-orient, où la DST était jusqu'alors peu performante. Il a joué un rôle important dans la libération des otages du *Silco*, dont Jacqueline Valente, ainsi que dans le démantèlement du réseau chiite pro-iranien responsable des attentats meurtriers commis à Paris en 1986 et dirigé par Fouad Ali Saleh (récemment condamné à vingt ans de prison par le tribunal correctionnel de Paris). En novembre 1989, M. Gérard a, par ailleurs, indiqué au juge d'instruction chargé de l'affaire du Carrefour du développement que le « vrai-faux » passeport remis à M. Yves Chalier – grâce auquel l'ex-chef de cabinet de M. Christian Nucci avait pu échapper à la justice française – lui avait été remis par la DST sur ordre de M. Charles Pasqua.

ERICH INCIYAN

[Né le 7 février 1946 à Chamalières (Puy-de-Dôme), M. Jacques Fournet, ancien élève de l'école nationale des impôts et de l'ENA, a commencé sa carrière comme inspecteur des impôts avant d'être affecté au secrétariat d'Etat aux DOM-TOM comme administrateur civil (1976-1979). Secrétaire général adjoint puis secrétaire général de la Polynésie française (1979-1982), il gagnera le cabinet du secrétaire d'état aux DOM-TOM, *tour à tour* conseiller technique et directeur de cabinet (1983-1985). Parallèlement à ses activités professionnelles, M. Fournet a été premier adjoint (PS) au maire de Courcouronnes (Essonne). Il avait été nommé préfet de la Nièvre le 31 juillet 1985, et directeur central des RG le 27 juillet 1988].

[M. Bernard Gérard, né le 12 juillet 1932 à Niort (Deux-Sèvres), diplômé de l'école de la France d'outre-mer, a été sous-préfet de Bafia et de Mora (Cameroun), sous-préfet de Mirande (Gers) et de Draguignan (Var). Nommé en 1977 chef de mission auprès du préfet de la région Aquitaine, il devient en 1980 sous-préfet de Bayonne (Pyrénées-Atlantiques), où il s'intéresse à la lutte anti-terroriste. Préfet du Jura en 1982, puis de l'Ain en 1984, il est nommé en 1985 haut-commissaire en Polynésie française où il doit affronter la campagne du mouvement Greenpeace contre les essais nucléaires français. Il arrive à la tête de la DST le 9 avril 1986.]

SCIENCES

□ **Supraconducteurs : nouvelle percée de l'université de Houston.** – Le professeur Paul Chu de l'université de Houston (Texas), aurait accompli avec son équipe une importante percée dans le domaine des supraconducteurs à haute température. Le chercheur affirme dans le dernier numéro de *Nature*, daté du 24 mai, qu'il a réussi à fabriquer un barreau composé d'oxydes d'yttrium, de baryum et de cuivre d'environ cinq centimètres de long doté de ces propriétés. Ce résultat ouvre la voie à la possibilité de produire des câbles et des fils électriques dans de tels matériaux.

هكذا من الأصل

CULTURE

Un printemps hongrois à Paris

Tandis que Marivaux triomphe à Budapest le Théâtre Katona triomphe à l'Odéon

BUDAPEST

de notre envoyé spécial

La brume enveloppe la capitale hongroise en ce milieu de mai. On ne sait pas si on la doit à la chaleur d'un printemps continental ou à la pollution, l'héritage le plus partagé du commmunisme à l'Est. De cette brume poisseuse émerge pourtant, de plus en plus nettement, l'image de la Hongrie nouvelle avec ce paradoxe, particulièrement sensible dans la communauté culturelle : l'espoir d'un monde nouveau mais aussi la crainte qu'il engendre.

Habitués depuis longtemps à vivre en combattants les mauvais jours, en diplomates les bons, artistes et intellectuels hongrois ont su de longue date trouver à l'extérieur du pays les soutiens qu'ils n'obtenaient pas du pouvoir communiste. La France, surtout depuis trois ans, a été l'un de leurs plus sûrs partenaires grâce à l'Institut culturel de Budapest.



LÉO ERKEN

Statue de Lénine avec affiches du MDF (Forum démocratique hongrois) à Kecskemet

Ce mouvement s'est appuyé sur quelques personnalités locales, francophones et francophiles -deux qualités relativement rares dans un pays où l'on n'a jamais accepté la signature du traité de Trianon, qui amputa, en 1920, le pays des deux tiers de son territoire. Une jeune femme, Anna Lakos, chargée à l'Institut hongrois du théâtre des échanges avec la France, a multiplié les initiatives avec l'Institut français. Au point qu'après trois saisons théâtrales françaises à Budapest, il existe désormais un public estimé à 2500 spectateurs prêt à se précipiter pour la venue de telle ou telle troupe de l'Hexagone.

C'est ainsi qu'il y a dix jours, le rideau du Théâtre national de Budapest – l'équivalent de notre Comédie-Française – se levait sur une représentation du *Triomphe de l'amour*, de Marivaux, dans la mise en scène du directeur du Centre dramatique national des Treize Vents de Montpellier, Jacques Nichet.

Ce long périple a été rendu possible par l'association du Théâtre des Treize Vents avec un producteur privé le Jardin des délices, le réseau des instituts culturels français, l'Association française d'action artistique et, comme en Hongrie, l'Institut du théâtre local.

En Hongrie, où le public a pu voir récemment *Elvire Jouvet 40*, mis en scène par Brigitte Jacques, *les Trompettes de la mort*, de Tilly, et le *George Dandin* de Roger Planchon, sans compter les élèves du Conservatoire national d'art dramatique venus avec *les Bonnes*, de Jean Genet, dans la mise en scène de Sophie Loucachevski.

Cette connivence franco-hongroise est le résultat d'un patient travail bilatéral qui s'est développé à l'Institut français. *« Nous proposons, comme dans toutes les villes où nous sommes installés, un enseignement du français adapté à la demande locale*, explique le directeur adjoint, Jean-Luc Cronel. *Plus de 1300 Hongrois suivent cet enseignement. Nous investissons aussi beaucoup dans la mise sur pied d'une médiathèque informatisée qui trouvera son plein rendement dans les nouveaux locaux de l'Institut en construction au bord du Danube. Cette médiathèque est alimentée chaque année par 1 000 volumes supplémentaires, seul moyen d'amener un public nouveau. D'autant que la Hongrie n'aura pas les moyens, avant très longtemps, de doter son réseau public et universitaire d'ouvrages français neufs.*

» Notre troisième champ d'action est le film et l'audiovisuel. Chaque semaine, nous organisons une projection d'un film d'art et d'essai dans un cinéma de Budapest et nous mettons chaque jour à la disposition des visiteurs une salle de projection vidéo où nous retransmettons en direct les émissions de la SEPT ou projetons des cassettes de fictions et de documentaires. Enfin, nous avons décidé de mener une action culturelle centrée sur la création contemporaine. »

Le quatuor des « Trois pages »

Le théâtre hongrois a pourtant connu depuis plus de vingt ans un essor remarquable, essentiellement sous l'impulsion de quatre metteurs en scène qui, après avoir publié en 1968 un manifeste dit des « Trois pages » – c'était sa longueur –, furent éloignés de Budapest par le pouvoir communiste mais purent exercer leur art loin de la capitale.

Gabor Zsambeki, Gabor Szekeli, Janos Acs et Tamas Ascher, réfugiés à Kaposvar et à Szolnok, deux villes de province, plaidèrent donc pour un théâtre hongrois débarrassé de sa tradition bourgeoise, naturaliste et folklorique, basé sur le culte de l'acteur-vedette et pour l'introduction dans le répertoire d'auteurs occidentaux comme Ionesco, Beckett, Mrozeck et Pinter, autant de bêtes noires de la culture officielle.

C'est à Kaposvar que fut créé *En attendant Godot* et, surtout, *Marat Sade*, de Peter Weiss, dans une mise en scène de Janos Acs, qui fit scandale à l'époque. Jacqueline Atellian, productrice de la société Cèdre Productions, et Jean-Denis Robert, réalisateur, qui parcourent ces jours-ci les routes escarpées du théâtre hongrois pour la SEPT, rapportent ce témoignage de Kaposvar : *« Acs avait transposé la pièce de Peter Weiss dans la Hongrie de 1956. Le public et la critique s'en sont immédiatement rendus compte mais les journalistes ont feint de l'ignorer pour ne pas susciter les foudres de la censure. La troupe a pu ainsi rejoindre clandestinement en bus le festival du théâtre de Belgrade, en 1982, où elle a reçu un prix et l'éloge de la critique internationale. Les autorités hongroises se sont alors rendu compte que la pièce avait été transposée et dirigée contre elles et ont attaqué la critique hongroise pour son aveuglement. Mais il régnait dans le pays une vraie et précieuse complicité des professionnels contre le gouvernement, complicité d'hommes courageux. »*

Au point que Szekely et Zsambeki furent invités à retrouver la capitale et à travailler au Théâtre national en 1978. Le pouvoir ne pouvait pas faire moins : par autocars entiers, les amateurs de Budapest avaient pris l'habitude d'aller en province assister à toutes les créations importantes.

Mais la troupe du Théâtre national s'accommodait mal du travail scénique des enfants terribles du théâtre hongrois qui, eux, n'avaient guère de goût pour sa mission première : la conservation du patrimoine dramatique national. Si bien qu'on mit à leur disposition, en 1982, le studio du Théâtre national qui allait devenir le Théâtre Joseph Katona.

Le public français a pu découvrir la troupe du Katona il y a deux ans, au Théâtre de l'Europe, à l'Odéon, dans la mise en scène des *Trois Sœurs* de Tamas Ascher qui est revenu cette semaine à Paris pour la création européenne de *Platonov*, de Tchekhov encore, et la présentation d'*Ubu roi*, d'Alfred Jarry, dans la mise en scène du directeur du Katona, Gabor Zsambeki (1).

La venue du Katona à Paris est le prélude d'un printemps théâtral hongrois préparé d'une main ferme à Budapest par Anna Lakos et à Paris par la Société des auteurs et la Comédie-Française. A partir du 11 juin, le public parisien pourra découvrir, à l'occasion d'un semaine du théâtre et du cinéma hongrois, six auteurs contemporains qui n'ont jamais été joués ici. De nombreux sociétaires du Français prêteront leurs voix à quelques-uns des plus grands poètes hongrois.

« Au début des années 70, dit Anna Lakos, *après l'arrêt brutal des réformes économiques lancées en 1968, est venu le temps de la désillusion. Quelques intellectuels ont commencé de dénoncer le mirage apparent du bien-être au travers de nombreuses pièces de théâtre où l'on reconnait l'influence dominante d'auteurs polonais comme Witkiewicz ou Wyspianski. »* Ce sont ces auteurs « nouveaux » qui seront lus à Paris-Schwajda, Hubay, Spiro, Nadas, Bekes – et celui qui les a tous influencés, Milan Füst, mort en 1967 (2).

OLIVIER SCHMITT

(1) *Platonov*, dernière le 24 mai à 20 heures, suivi de *Ubu Roi*, dans la mise en scène de Gabor Zsambeki, les 28 et 29 *mai à 20 h 30*. Théâtre de l'Europe à l'Odéon. Tél. : 43-25-70-32. Spectacles en hongrois sur-titrés – malheureusement avec beaucoup d'imprécision – en français.

(2) Semaine du théâtre et du cinéma *hongrois d'aujourd'hui. Du 11 au 16 juin* 1990 à la Bibliothèque nationale, auditorium de la Galerie Colbert. Lectures à *18 h 30 (samedi à 16 heures)* et projections à 21 heures. Tél. : 40-15-00-15.

La folle jeunesse de « Platonov »

Tout l'art de Tchekhov est en *Platonov*, folle jeunesse d'une plume virtuose qui s'en va au plus profond des êtres, presque mine de rien, extirper les émotions les plus intimes, les plus contradictoires, les plus intenses. La pièce s'ordonne – ou se désordonne – autour d'une des figures du théâtre les plus recherchées par les acteurs de trente à quarante ans, Michel Vassilievitch Platonov, maître d'une école de province dont on pressent d'emblée qu'il a raté son rendez-vous avec une vie d'exception.

Intelligent, beau, jeune encore, il séduit malgré son goût formidable pour l'alcool : il aime les femmes et elles le lui rendent bien, ou plutôt mal, trop, succombant à ses charmes quoi qu'il fasse pour les camoufler. Il y a Sacha, sa femme, épousée un jour d'indélicatesse, pour laquelle il n'a que de l'amitié ; Anna, la veuve du général, encore plus aguichante avec l'âge qui vient, dont l'étrange liberté l'encombre ; Maria, si jeune, empêtrée dans son idéal, qui conjugue amour au présent de l'adolescence ; Sofia enfin, celle qui a aimé passionément Platonov, celle qu'il aurait voulu aimer si la vie avait été autrement.

Autour de ce manège amoureux dont les chevaux s'emballent à tout moment, le jour comme la nuit, quelques hommes s'affairent et courent la chimère... Hommes et femmes, jeunes et vieux, tous pressentent, savent, supportent ou ne supportent pas de ne pouvoir prendre le train qui traverse le soir venu leur village. La vie est ailleurs mais leur vie est là, dans cette Russie profonde dans laquelle Tchekhov fait s'affronter imbécilité et courage, passion et dépression.

Tamas Ascher mène ce combat de main de maître. Comme tous ceux qui se sont attaqués avant lui à la pièce, il taille dans les scènes et les répliques et imprime à l'œuvre un rythme très rapide. Il s'approche au plus près du ressort dramatique du théâtre tchékhovien, infligeant au début d'un éclat de rire la gifle d'une larme, camouflant sous le mot le plus innocent la réflexion la plus lucide qui soit.

En dépit d'une esthétique un peu surannée – cela est dû essentiellement à la faiblesse des moyens financiers que les troupes de l'Est peuvent investir dans les décors et les costumes – le spectateur, enthousiaste, constate, deux ans après l'avoir découvert à l'occasion de la présentation des *Trois sœurs*, que le Katona est un rassemblement de comédiens d'exception. Dans le rôle-titre, pour ne citer que lui, Peter Blasko est d'une telle générosité qu'il éclaire d'une lueur d'espoir ce drame sombre, cette comédie inhumaine.

O. S.

▶ *Platonov*, dernière le 24 mai à 20 heures, suivi de *Ubu Roi*, dans la mise en scène de Gabor Zsambeki, les 28 et 29 mai à 20 h 30. Théâtre de l'Europe à l'Odéon. Tél. : 43-25-70-32. Spectacles en hongrois sur-titrés – de manière approximative – en français.

Le Cargo de Grenoble remis à flot

La maison de la culture et le centre dramatique sont désormais réunis sous la même autorité

GRENOBLE

de notre correspondant

Le nouveau directeur de la maison de la culture de Grenoble et du Centre dramatique national des Alpes (CDNA), Roger Caracache, vient d'appeler à ses côtés le metteur en scène belge Michel Dezoteux, fondateur du Théâtre Varia à Bruxelles. Il s'installera à Grenoble, avec cinq comédiens qui travaillent habituellement avec lui, pour prendre en charge les activités de création du CDNA.

Il présentera au mois d'octobre prochain *le Songe d'une nuit d'été*, de Wiliam Shakespeare, puis une pièce de Heiner Müller, *Zement*. Ainsi se mettent en place les nouvelles structures de direction et de création d'un ensemble associant la maison de la culture et le CDNA auquel collaboreront le plus étroitement possible Jean-Claude Galotta, ex-directeur de la maison de la culture, et son centre chorégraphique national.

Cette réorganisation, menée par Bernard Faivre d'Arcier, directeur du théâtre au ministère de la culture, permettra de constituer un puissant outil de travail pour les metteurs en scène invités pendant un ou deux ans à diriger les activités artistiques du centre dramatique.

Roger Caracache, quarante-quatre ans, a fondé en 1974 le Chapiteau des grains de sel. Il fut, de 1976 à 1984, chargé d'étude au Centre Georges-Pompidou, puis travailla à Radio-France comme responsable du développement et de la commercialisation des productions culturelles.

Il fut nommé il y a un an directeur-délégué de la maison de la culture de Grenoble aux côtés de Jean-Claude Galotta. Il s'est efforcé depuis lors de réconcilier les Grenoblois avec une institution dont l'activité culturelle menée depuis 1986 les surprenait ou les rebutait.

Sans faire de concessions excessives au public de la maison, son directeur-délégué est parvenu à faire revenir dans ses murs une large partie des personnes qui l'avaient fréquentée depuis 1968. Consciente du vieillissement du bâtiment, conçu par André Wogenski, la ville de Grenoble vient d'accepter le principe d'une « rénovation en profondeur », et notamment la modernisation de ses installations techniques pour un montant de 38 millions de francs.

Une « station-service » de la production

Roger Caracache se définit comme un « programmateur-producteur » dont le principal souci sera de proposer aux créateurs les outils et les moyens – désormais mis en commun – des deux institutions qu'il dirige.

« Bien sûr, avec de tels moyens, un producteur pourrait faire courir le risque à la maison de la culture de devenir une sorte de « station-service » de la production où, de temps en temps, on viendrait s'arrêter pour demander un complément d'argent. Cela est contraire à mes principes. Je veux que le Cargo retrouve les grands moments de théâtre qu'il a connus. Je souhaite que la prochaine équipe artistique puisse s'intégrer pleinement à la cité grenobloise. La création théâtrale doit inscrire son action dans la régularité et la durée, comme Jean-Claude Galotta l'a fait dans le domaine de la danse. »

Désormais dirigés par une personnalité qui n'est pas issue du milieu de la création -entre 1980 et 1990, le metteur en scène Georges Lavaudant, puis Jean-Claude Galotta dirigèrent la maison de la culture, le premier étant également à la tête du CDNA – la maison de la culture et le centre dramatique devront manifester le plus brillamment possible (c'est le vœu de Roger Caracache) leur souci artistique. La « maison » deviendra un espace pluridisciplinaire où cohabiteront théâtre, danse, musique, cinéma et expositions.

CLAUDE FRANCILLON

Au vrai kitsch anglais

Suite de la première page

La vie de Joseph Wright est exemplaire. Il est le troisième enfant d'un procureur qui en eut cinq. Bonne famille, bourgeoise et nombreuse. En 1751, il entre en apprentissage chez Thomas Hudson, portraitiste de son état et maître de Reynolds. Il apprend donc à peindre des portraits, en cinq ou six ans, et revient à Derby exercer sa fonction.

Il confectionne également des scènes de genre, quelques-unes inspirées par les recherches scientifiques de son temps. On dirait du Jordaens revu par un peintre sur émaux et porcelaines. La notoriété gagnée, Wright se marie, un peu tard, en 1773, et mène son épouse en Italie, où il voit Rome et ce cher Vésuve qui lui fit tant d'usage par la suite.

A son retour, en 1775, il met ses souvenirs de voyage en tableaux, pastichant bravement Claude Lorrain. Quand il a épuisé sa réserve de sujets, il s'en va visiter le district des Lacs et en tire quelques toiles parfaitement accordées à la sensibilité du romantisme anglais alors en pleine formation. Auparavant, il avait eu quelques faiblesses pour un néoclassicisme très tempéré, quelque chose comme du Vien timide et prématurément terni.

Ainsi a-t-il réussi à ne jamais s'opposer à son époque et à s'éviter les désagréments qu'un caractère marqué, une originalité trop vigoureuse lui auraient valus. Il a toujours fait ce qu'il fallait : épouser les engouements du moment *en les débarrassant de tout excès*, flatter les modèles sans trop exagérer, arranger la nature pour qu'elle ressemble à un jardin ou à un décor d'opéra.

Le paroxysme du chromo

Ses contrastes de tons ont l'élégance convenable, un jaune opalin avec un gris distingué, un vert bronze avec l'orange d'un soleil couchant. Le dessin n'est pas plus gênant, car anodin, correct et plat. Il n'y a pas davantage dans son œuvre de ces fautes de goût ni de ces immoralités qui blessent le public. La convention, toujours la convention, Wright n'en démord pas. S'il a une obsession, une passion un peu forte, c'est celle de la banalité. Dans ses tableaux, les jeunes filles sont toutes rêveuses, les poètes inspirés, les révérends dignes et les époux fidèles.

Qu'il peigne le lac de Nemi ou celui d'Ullswater, l'eau est aussi lisse, le miroir aussi argenté, le ciel aussi limpide. C'est là la grandeur de Wright : d'atteindre au paroxysme du chromo. Patiemment, consciencieusement, il a réuni le catalogue des lieux communs dans lequel le dix-neuvième siècle s'est servi. Son avant-gardisme à lui, c'est d'inventer le pompiérisme avec cent ans d'avance. Son réalisme en clair-obscur poli et vernis, c'est du Ribot, du Meissonnier ou du Bonnat avant l'heure.

Ses ladies sucrées, rose aux joues, mèches blond cendré, air mélancolique, préfigurent le pire Flandrin et le meilleur Bouguereau. Ses allégories anticipent sur le pré-raphaëlisme, peinture de faïence, dure, luisante et mélodramatique. Quant à *La veuve d'un chef indien veillant sur les armes de son mari défunt*, pauvre femme emplumée comme une perruche, elle attend d'être consolée par les vaillants gaillards peints par Cormon et Jamin dans les années 1890.

Grâce à Wright, la mauvaise peinture à venir, tisane de romantisme miévre et d'académisme, a son archétype, son dieu tutélaire, sa figure éponyme. S'il n'était si pénible à prononcer, on proposerait l'adjectif « wrightien » pour désigner ce qu'il y a de plus niais dans l'art européen moderne. A moins que l'on ne se contente de kitsch, les deux étant synonymes. Et dire que cet homme fut le contemporain de Boucher et Fragonard, de Tiepolo et de Guardi. Dire qu'il a séjourné à Venise et traversé la France et qu'il n'a rien vu ni rien compris. Un tel aveuglement fait rêver.

Une seule question pour finir. Avant Wright of Derby, deux peintres du dix-huitième siècle anglais ont eu les honneurs du Grand Palais, Gainsborough et Reynolds. Fort bien. Il est heureux et nécessaire que tous les arts, l'anglais comme l'allemand et l'italien, soient montrés à Paris. Mais alors pourquoi, par quel curieux hasard, le seul peintre véritablement puissant et original du dix-huitième britannique n'a-t-il pas droit lui aussi à sa rétrospective ? Pourquoi Wright et pas Hogarth ?

Hogarth serait-il trop violent, trop étrange, trop ironique ? Les musées d'aujourd'hui préféreraient-ils encore, par penchant naturel, la peinture rangée à la peinture de caractère ?

PHILIPPE DAGEN

▶ Galeries nationales du Grand Palais, jusqu'au 23 juillet.

□ **Suspension de la grève à l'Orchestre national de Lyon.** – A la suite d'une réunion qui s'est tenue mercredi 23 mai au soir, les musiciens de l'Orchestre national de Lyon ont voté la suspension du préavis de grève déposé pour le 31 mai et le 1er juin. Les concerts prévus ces jours-là, avec Isaac Stern, auront donc lieu sous la direction d'Emmanuel Krivine, le directeur musical de l'orchestre, avec lequel les musiciens sont en conflit. Cette décision intervient après la rencontre entre l'orchestre et M. Michel Noir, député, maire de Lyon (*le Monde* du 23 mai). – *(Corresp.)*

aris

La folle jeunesse de « Platonov »

Le Monde

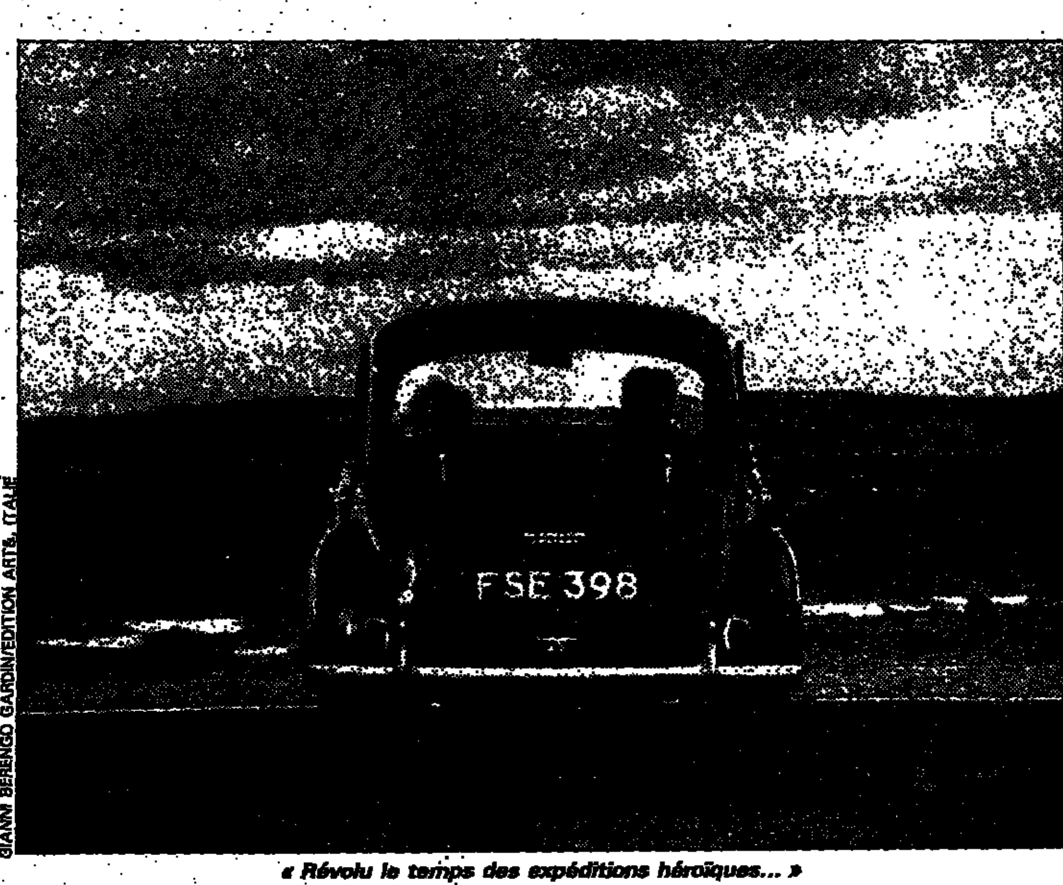
LIVRES • IDEES

Voyager selon Conrad

Saint-Malo accueille un festival de la littérature de voyage. A cette occasion, nous publions un inédit de Joseph Conrad, qui aurait volontiers fait sien un proverbe arabe : « Voyager, c'est vaincre »

Organisé par la mairie de Saint-Malo et l'écrivain Michel Le Bris, un festival de la littérature de voyage, intitulé « Etonnants voyageurs », a lieu du 25 au 27 mai, au Palais du grand large. En marge du dixième Festival de la bande dessinée, qui se tient en même temps dans la ville corsaire, de nombreux écrivains français et étrangers sont attendus. Parmi eux, Alvaro Mutis, Alain Borer, Olivier Rolin, Jean Rolin, Christoph Ransmayr, Théodore Monod. Seront aussi présentes la revue anglaise Granta *et la revue* Gulliver *(le deuxième numéro de sa nouvelle formule est entièrement consacré à la littérature de voyage, avec des inédits de Bruce Chatwin, Paul Théroux et Jack London). Une vaste librairie, des films, des expositions, une émission en direct sur FR3 (« Thalassa ») : cette manifestation s'annonce fort attrayante. En avant-première de ce festival, nous publions un extrait d'un essai de Joseph Conrad, inédit en français. L'auteur de* Lord Jim *avait écrit en 1923, un an avant sa mort, une préface pour un livre de Richard Curle,* Into the East. *Ce texte figure dans une édition des essais de Conrad publiée en 1926, chez Dent, sous le titre* Last Essays. *Conrad y évoque un monde sur le déclin, qui rend toute découverte impossible, et impose aux écrivains de se montrer sans cesse plus imaginatifs que la géographie qu'ils se proposent d'explorer.*

Gilles Barbedette


GIANNI BERENGO GARDIN/EDITION ARTS, ITALIE

« Révolu le temps des expéditions héroïques... »

RIEN qui soit plus incertain que le sort des récits de voyage. Nulle autre forme de production littéraire ne donne meilleure prise aux attaques. Ecrire un livre de voyage, c'est s'en remettre pieds et poings liés à ses détracteurs.

L'auteur d'une œuvre de vulgarisation scientifique est en bien meilleure posture, puisque le sujet dont il traite est à proprement parler merveilleux en soi, que pour cette raison une multitude d'intellectuels vont fiévreusement le gober, ou à tout le moins le recevoir bouche bée, pour en tirer eux-mêmes des conclusions qui confortent leur sens du merveilleux. L'auteur d'une œuvre d'imagination ? Bah, il ne cesse d'inventer à plaisir, et la vérité qu'il porte en lui, travestie comme elle l'est sous tant d'accoutrements, de la chape d'or à la nippe, demeure quasiment hors de portée de la critique. Dès lors qu'il respecte grammaire et ponctuation, pour lui le tour est joué. La métaphysique, bien sûr... mais elle n'a pour objet que d'apporter leur dose de toxique à ceux que séduit ce moyen d'assassiner la durée d'existence qui nous est impartie dans cette vallée de larmes. Quant à ceux que leur fantaisie pousse à y explorer plus ou moins profondément cette même vallée !...

Pourtant, le voyageur est un personnage qu'on a plus d'une raison d'envier. De l'envier pour l'instinct qui le pousse à agir, pour le courage qui le soutient. De l'admirer pour ce qu'il est, l'endurant spectateur d'une pièce dont la splendeur et la variété sont presque intolérables, mais dont les scènes mouvementées ne lui sont guère suggérées, de place en place, qu'allusivement, en l'absence de premiers rôles. De l'envier parce qu'il sait aussi que, durant des mois et des mois, jamais ne tombera le rideau, qu'il lui faudra jouer de bout en bout le rôle d'un inlassable témoin visuel, observer les traits et les activités de l'humain dans des décors tour à tour pittoresques, laids, sauvages, et cela en dehors de toute perspective, si l'on ose dire, de rentrer chez soi pour retrouver promptement son lit. Imaginons un passionné de théâtre et d'effets scéniques qui soit contraint de coucher dans sa loge, jour après jour, et d'ouvrir à chaque éveil les yeux sur une perpétuelle représentation.

Le goût d'accomplir tout cela peut paraître enviable et révéler une aptitude à l'endurance mentale et physique, puisque l'enjeu ne consiste pas uniquement à soutenir l'épreuve de l'apparence des choses, mais à surmonter ses propres faiblesses. Et c'est sans doute pourquoi les Arabes, par nature épris de merveilleux et grands voyageurs, ont inventé le proverbe qui pourrait servir d'exergue à ce livre : *« Voyager, c'est vaincre... »*

De nos jours, nombreux sont ceux qui arpentent le globe. Manière de victoire dont il est devenu de bon ton, en quelque sorte, de se prévaloir dans les années consécutives à la construction de l'isthme de Suez. Des cohues ont alors déferlé dans cet étroit goulet, l'esprit vierge, les pages de leurs carnets de notes vierges elles aussi, hélas ! et vouées à recueillir sous forme d'« impressions » cette mégalomanie dont nous souffrons tous à des degrés divers. La variété de ces innombrables récits de voyage dont le canal de Suez est responsable a pris l'ampleur d'une énorme et constante bouffonnerie.

Affligeant spectacle, en effet, que de voir tant de gens s'épancher, leurs livres envahir les rayons des bibliothèques particulières, les tables des cabinets de lecture, pullulement plus dévastateur pour la soif naïve d'en savoir davantage sur la planète que celui des sauterelles pour un champ de blé en herbe. J'étais encore bien jeune à l'époque où s'amorça cette tournée d'inspection, et en toute innocence je les lisais tous, ou pour le moins tous ceux qui me tombaient sous la main. Dames seules ou en tandem, couples de la bonne société, doctes professeurs éminemment sérieux, facétieux affairistes... j'ai dévoré leurs ouvrages, jusques et y compris le *Voyage autour du monde* du baron Hubner, lequel, ce me semble, détient le pompon jusqu'à ce jour.

Cette catégorie de voyageurs, avec leurs commentaires-perroquets, leur étonnante insistance à se vouloir drôles, leurs lamentables tentatives pour se faire prendre au sérieux, ont manifestement fait leur temps. A moins que leurs livres ne soient plus imprimés qu'à tirage limité, au bénéfice exclusif d'un cercle d'amis (...).

Ceux qui voyagent pour l'amour du sport constituent une caste à part. Ceux-là écrivent en général pour leurs congénères, mais je dois dire que même aujourd'hui leurs livres continuent d'exercer sur moi une certaine fascination. Car ces auteurs ont l'art de surenchérir dans le fastidieux quand ils nous font la description statistique de leurs carnages, et des défauts, qu'on n'en finirait plus d'énumérer, de leurs « boys » indigènes. Leurs éclaireurs, en revanche (tous apparemment taillés sur le même patron), recueillent leur admiration inconditionnelle.

Joseph Conrad

Lire la suite page 14

Les élites de Louis-Philippe

Entre l'ancienne société de cour et les temps démocratiques se construit, sous la monarchie de Juillet, le nouvel espace de la mondanité

LA VIE ÉLÉGANTE OU LA FORMATION DU TOUT-PARIS, 1815-1848
d'Anne Martin-Fugier, Fayard, 446 p., 140 F.

Les historiens français délaissent la monarchie censitaire (1815-1848). Ils ont tort ; l'époque est passionnante. Au lendemain des bouleversements de la Révolution et de l'Empire, la société a perdu de sa lisibilité. La confusion nouvelle, l'incertitude des positions avivent l'anxiété, stimulent le désir de vaincre l'opacité inquiétante du corps social. Une pléiade d'enquêteurs, sans doute les plus grands du siècle, succombent à la fascination de l'ombre, scrutent les soubassements de la ville. Les classes laborieuses, dangereuses et vicieuses – ce que Victor Hugo perçoit comme *« l'infini d'en bas »* – focalisent leur attention. La question sociale tend, depuis, à monopoliser le labeur des trop rares historiens qui se consacrent à cette période.

Ceux-ci semblent oublier que, dans le même temps, s'opère une redéfinition des élites. La complexité des mouvements qui s'accomplissent au sommet de la pyramide n'intéresse guère. De bons vieux stéréotypes permettent, le plus souvent, de faire l'économie d'une stricte analyse. C'est alors, répète-t-on, le temps de la bourgeoisie. Accoler systématiquement le qualificatif de bourgeois à tout élément du tableau, à tout processus en cours dispense, à bon compte, d'un véritable effort de réflexion.

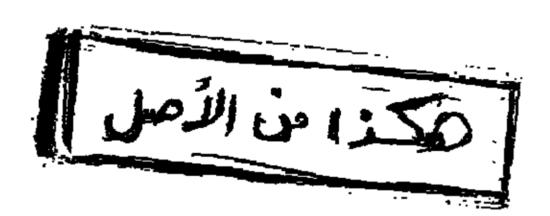
Cette tranquille désinvolture fonde l'importance du livre d'Anne Martin-Fugier. A le lire, on éprouve le sentiment que s'inaugure une nouvelle étape de l'analyse historique appliquée aux élites de ce temps. Il ne s'agit pas d'un travail accompli à l'aide de l'archive. De ce fait, plusieurs hypothèses ici formulées devront, assurément, être vérifiées. Mais là n'est pas l'essentiel. L'auteur, à l'affût du moindre événement porteur de sens a relu les mémorialistes, les correspondances, les feuilletons mondains. Elle n'a pas entrepris un ouvrage sur la noblesse, la bourgeoisie, les artistes ou les dandys, mais sur tout cela à la fois. Elle réfléchit à la façon dont se réorganisent les hiérarchies, dans le grouillement des enjeux, des ambitions ou des tactiques. Elle vise à repérer la cristallisation ou, si l'on préfère, l'émergence d'une nouvelle configuration des sphères dominantes.

Inspirée par la lecture de Norbert Elias, Anne Martin-Fugier propose un fil conducteur : la monarchie censitaire, transition entre l'ancienne société de cour et les *« temps démocratiques »* (Tocqueville), se caractérise par l'extrême importance de la mondanité. A ce propos, s'impose un moment décisif : non pas la révolution de juillet 1830 mais le 15 février de cette même année. Ce jour-là, le roi Charles X laisse se dérouler, hors de sa présence, un grand bal de charité qui rassemble les élites en gestation. Evénement symbolique : le *« monde »* cesse, dès lors, de s'organiser et de vivre en fonction du monarque.

Au lendemain de Juillet, la cour de Louis-Philippe, délaissée par les aristocrates du faubourg Saint-Germain, déconsidérée par les incertitudes de l'étiquette, par l'affaissement des rituels et des codes, fait figure, aux yeux du « tout-Paris », d'une « cohue » dérisoire. En dehors d'elle, une nouvelle mondanité se constitue ; fédération composite et ouverte, autorisée par l'*« extension de la capacité à l'élégance »*.

Alain Corbin

Lire la suite page 12.



EN POCHE

Mandelstam, libre interprète

Dans son Entretien sur Dante, Ossip Mandelstam affirmait : *« Seule la compréhension active est importante en poésie, l'interprétation et non la passivité, la répétition, la paraphrase. »* Active, douée d'une énergie vitale, l'œuvre critique du poète russe est, de fait, un espace d'échange, de dialogue permanent avec les auteurs, les cultures. De cette vitalité, de cette ouverture, on le sait, le pouvoir stalinien s'alarma, à partir de 1934. Inapte, par nature et par vocation, à comprendre la portée universelle de l'œuvre de Mandelstam, ou, en un autre sens, la comprenant trop bien, il fit ce que font toutes les dictatures à l'égard d'une parole trop libre : il la réduisit au silence et son auteur à la mort, quatre ans plus tard en Sibérie.

Les textes critiques sur la poésie datant des années 1910-1923 (publiés dans leur langue d'origine en 1928) qu'a traduits et présentés Mayelasveta, témoignent de ces *« forces vives de la poésie »* qui *« se répondent d'une langue à l'autre par-delà l'espace et le temps »*. Qu'il parle du roman, de la poésie russe, de Villon ou de Chénier, Mandelstam reste ce libre, *« hypersensible, impulsif, imprévisible »* (selon Paul Celan dans un texte que traduit Bertrand Badiou dans le dernier numéro – 52 – de la revue *Po&sie*, Ed. Belin), interprète.

P. Ke.

▶ **De la poésie**, *d'Ossip Mandelstam, traduit du russe, présenté et annoté par Mayelasveta, collection « Arcades », Gallimard, 170 p., 61 F.*

● Sous le titre *Chantiers*, René Journet présente dans la collection « Bouquins » (Laffont) l'avant-dernier volume (le dernier contiendra l'index) des œuvres complètes de Victor Hugo. Ce volume comprend les divers fragments et brouillons liés à quelques-unes des œuvres de Hugo.

● Signalons dans la même collection deux ouvrages de référence : le *Dictionnaire du comportement animal* de l'université d'Oxford, sous la direction de David McFarland et l'*Esotérisme*, de Pierre A. Riffard, qui comporte une tentative de définition et une « Anthologie de l'ésotérisme occidental ».

● Dans la collection « Biblio-Essais » du Livre de poche est réédité l'important ouvrage de Jean Laude sur *les Arts de l'Afrique noire* paru en 1966 et qui propose une vision globale de l'histoire artistique africaine (nº 4118).

● Dans la même collection sont reprises les chroniques archéologiques de notre collaboratrice Yvonne Rebeyrol, *Lucy et les siens*, parues en volume en 1988 (nº 4119).

● Reliés, synthétiques, présentés sous une forme commode et d'un prix accessible (83 F), les « Compacts » de Bordas répondent bien à leur nom. Derniers titres parus : *l'Histoire de France des origines à 1914*, de Pierre Bezbakh (nº 14) ; *les Maîtres de l'occultisme*, d'André Nataf (nº 15) ; *les Grands Créateurs du jazz*, de Gérard Arnaud et Jacques Chesnel (nº 16) ; *Florilège de la chanson française*, de Jean-Claude Klein (nº 17).

Olivier Cohen et Le Seuil s'associent

Olivier Cohen, qui avait dirigé la relance éditoriale de Payot après avoir été le directeur de Mazarine, vient de s'associer avec Le Seuil pour créer une maison d'édition. Les deux partenaires disposent dans la nouvelle société d'« un poids à peu près identique ». Dans un premier temps, cette structure éditoriale – dont le nom n'est pas définitivement choisi – s'appuiera entièrement sur la logistique du Seuil, la maison dirigée par Olivier Cohen devant acquérir progressivement son autonomie dans les domaines de la fabrication et de l'administration, Le Seuil continuant à assurer la diffusion et la distribution des titres.

Les deux partenaires ont, en effet, décidé d'agir avec prudence et par étapes, dans un paysage de l'édition marqué par la fragilité et les incertitudes. Pour commencer, la maison d'édition ne publiera donc que douze à quinze titres par an, axés sur les voyages, la littérature étrangère et les essais.

Par ailleurs, Olivier Cohen continue à diriger, avec Michel Le Bris et Alain Dugrand, la revue *Gulliver*, qu'il coédite avec la FNAC.

P. L.

Le prix Valery Larbaud à F.J. Temple

A l'occasion du prix Valery Larbaud, les samedi 19 et dimanche 20 mai, la bibliothèque municipale de Vichy a rendu hommage au peintre graveur Jean-Emile Laboureur (1877-1943), qui fut l'illustrateur de grands écrivains contemporains, notamment Gide, Colette, Giraudoux, Proust, Mauriac et Valery Larbaud. Une remarquable exposition est consacrée à cet artiste jusqu'au 14 juillet.

Dans le même temps, le prix Valery-Larbaud, dont le jury est présidé par Roger Grenier, a été attribué, en présence de M. Claude Malhuret, maire de Vichy, à Frédéric Jacques Temple pour son *Anthologie personnelle* (Actes Sud), vaste choix de poèmes couvrant quarante années de poésie.

Frédéric Jacques Temple est né en 1921 à Montpellier, où il vit. Passionné d'histoire naturelle, ce poète fût l'ami de Henry Miller, Blaise Cendrars, Anaïs Nin, Lawrence Durrell, Joseph Delteil. Ecrivain, journaliste, homme de radio, il est l'auteur, outre ses poèmes et ses romans, d'une biographie de D.H. Lawrence et a traduit, entre autres, des poèmes rituels des Indiens navajos.

Lors de la remise du prix, Roger Grenier a annoncé la venue de deux nouveaux jurés : Bernard Delvaille et Christian Giudicelli, ainsi que le départ de Robert Mallet.

S. C.

LE FEUILLETON

de Michel Braudeau

Venise en toutes lettres

HEURES ITALIENNES
de Henry James.
Traduit de l'anglais
par Jean Pavans,
La Différence, 420 p., 138 F.

LETTRES DE VENISE
du Baron Corvo.
Traduit de l'italien et préfacé
par Michel Bulteau,
Editions du Rocher, 145 p., 88 F.

LES AGENTS SECRETS DE VENISE
de Giovanni Comisso.
Traduit de l'italien
par Lucien Leluc, Christian Paoloni
et Soula Aghion,
Le Promeneur, 330 p., 150 F.


GÉRARD RONDEAU

La Sérénissime vue par Bertrand Clech.

« VENISE. C'est un grand plaisir d'écrire ce mot ; mais je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas quelque impudence à prétendre y ajouter quoi que ce soit. » Ce léger doute n'empêchera pas Henry James de rédiger d'admirables pages sur la Sérénissime (recueillies avec ses chroniques romaines et florentines dans *Heures italiennes*), cette mère incestueuse, cette douane de l'au-delà, cette patrie des malades, des sentimentaux et des détraqués en tout genre, terre sacrée des derniers civilisés d'une Europe qui crut un moment être le monde. Venise est un vocable qui peut se psalmodier à l'infini comme le « om » des bouddhistes, la brise d'une nostalgie que chaque époque répare, rafistole et réinvente pour son compte.

Le style de James, cursif, le plus souvent dicté, est plein de méandres et de reflets, d'une syntaxe fluide et retorse comme les mouvements de l'eau dans Venise, préparant le travail obscur et paresseux qu'il faut accomplir pour goûter justement ici cette permanente sensation d'un ressac invisible. On peut trouver la ville odieuse, dit James, et avoir d'excellentes raisons pour cela. On est surtout jaloux d'avoir à la partager avec tant d'autres. On se voudrait original dans l'amour qu'on lui porte. Mais ne vous leurrez pas : *« Une fois que vous aurez demandé votre note d'hôtel, payez-la et restez ; et, le lendemain, vous découvrirez que vous êtes profondément attaché à Venise. (...) Votre séjour devient une perpétuelle affaire amoureuse. »*

Venise l'isolée, l'insulaire, est la pierre de touche où tout le monde vient vérifier, chacun pour soi, pour son temps, que c'est définitivement cuit, fichu, que l'âge d'or, c'était autrefois : *« Saint-Marc est plongé dans un total déshonneur, et si Venise, comme je l'ai dit, est devenu un grand bazar, le merveilleux édifice en est le principal comptoir. »* Voilà pour la basilique en 1882. Au reste, pis que les marchands, les touristes et les intempéries, les destructeurs de Venise sont ses restaurateurs en architecture. *« Partout où la main du restaurateur s'est posée, tout semblant de beauté s'est évanoui. »* Mais James, qui n'a pas le mauvais caractère de John Ruskin, ne veut pas mariner dans son chagrin d'idolâtre des pierres et préfère célébrer les bonheurs de la vie vénitienne, à commencer par le silence. James ne connaissait pas la perceuse électrique et le transistor, qui ont depuis modifié la paix de certains quartiers. Il ne mentionne qu'en passant le bruit des *vaporetti* et peut dire alors qu'il n'y a dans Venise aucun autre son distinct que celui de la voix humaine. C'est la ville de la conversation, *« une réunion de famille généralisée »*.

Il aime aussi l'esprit indolent, gentil et un peu fourbe des Vénitiens. Cette *« race ancienne n'a pas le génie de la rigueur morale et certes ne prétend guère à cette inclination. (...) On l'a accusée d'être aussi peu austère que possible. Je ne suis pas certain qu'elle soit très courageuse, ni ne suis frappé par son caractère industrieux. Mais elle a un sens infaillible des agréments de la vie. »* Il y a des pages lucides sur le tempérament vénitien qui n'ont rien perdu de leur acuité ni de leur pertinence.

DÉJA la grande peinture du Tintoret (qui a peint *« des hectares »*) s'assombrit, se goudronne, file vers les ténèbres. James, dont l'intelligence, la puissance d'observation et d'analyse sont tout à fait exceptionnelles, la culture proprement inouïe chez un Américain, est aussi un excellent amateur de peinture. Il fait une description de la Scuola di San Rocco étonnante : *« L'endroit est solennel et étrangement suggestif, pour la simple raison qu'il serait difficile de trouver ailleurs quatre murs se fermant sur une telle quantité de génie. L'air en est épaissi, alourdi, presque irrespirable ; car il s'agissait d'un génie qui n'était pas heureux, du fait déjà qu'il lui manquait l'art de se fixer à jamais. Ce n'est pas l'immortalité qui souffle dans la Scuola di San Rocco, mais la mortalité consciente et accablée. »*

Plus que les toiles, les vivants le captivent, ces pêcheurs de Burano *« dont la bonne mine et les mauvaises manières sont au-delà de toute exagération »*, ces hommes aussi beaux que les femmes et appréciés comme autant de séduisantes canailles. Bien sûr, tout cela ne finit pas d'en finir, se délite sous nos yeux, s'enfonce de plus en plus, se ruine. Mais en dehors de l'époque quasi mythique des grands doges, quand on croyait encore à l'avenir (à supposer qu'on y ait jamais cru, ce qui n'a pas dû être de longue durée), n'est-ce pas sur une esthétique du « trop tard » et du « jamais plus » que Venise est bâtie ? On est désormais – mais depuis des siècles – dans un cimetière peuplé de visiteurs irresponsables et de marchands de pacotille, un vaste mausolée dont l'entrée est payante, où l'on vous introduit *« afin que vous constatiez à quel point tout y est mort »*. D'où cette impression parfois accablante pour le promeneur de n'être à Venise qu'un singe, de répéter des gestes anciens, d'imiter inévitablement la surprise, la gaieté, le petit cafard sucré des millions de fantômes qui ont tourné avant nous leur cuiller dans un *capuccino* sur la Piazza.

Et pourtant cet abîme de mélancolie rose et dorée est une maladie qu'on en vient à chérir comme une mine de consolations pour les désenchantés, les meurtris, les vaincus. A condition d'en connaître le mode d'emploi un peu rêveur et abandonné : *« Rien ne requiert plus de soin, lorsqu'une large connaissance de Venise opère, que de ne pas perdre la faculté de se trouver égaré. »*

PLUS d'un écrivain s'est perdu dans Venise. Quelques-uns ont choisi d'y mourir – après tout la ville y prépare très bien, – tel Frédérick Rolfe, né en Angleterre en 1860, mort à Venise en 1913, connu en littérature sous le nom de Baron Corvo, titre reçu d'une duchesse Sforza. Ses ouvrages (*Don Tarquino, le Désir et la Poursuite du tout, Hadrien VII*, entre autres) sont peu connus, souvent épuisés. Le personnage devrait pourtant se voir réédité et connaître une longue postérité marginale tant son mauvais caractère et son style scandaleux, impudent et suicidaire méritent de retenir la piété discrète d'une chapelle de fervents. Précepteur, bonimenteur, aventurier excentrique et fauché – Michel Bulteau, son biographe (1) et préfacier des *Lettres de Venise*, décrit bien *« ses obsessions paranoïaques, son cabotinage, son bluff passionné »*, – Corvo s'installe à Venise en 1908. Le pauvre homme est depuis toujours victime de deux passions, l'écriture (*« Ecrire est un métier de gueux ; mais c'est le mien et je veux y exceller. »*) et les jeunes garçons, entre seize et dix-huit ans, précise-t-il, et bien développés. Deux croix qu'il portera avec courage au milieu de la plus noire misère, obligé de fendre du bois pendant des heures pour subsister, vivant le plus souvent sur sa gondole, dans le culte des *gondolieri* adolescents : *« Jeunes Vénitiens en équilibre sur les poupes élevées, sur la lagune à perte de vue, chair blanche et yeux bleu-vert portés à incandescence, jeunes gondoliers agiles... »* (la lettre numéro trois est un superbe poème sur l'étrange danse de ces rameurs en eau trouble).

Ces lettres qu'il adresse à un ami du même bord en disent plus long sur la sensualité libérale des enfants de la lagune que sur les trésors culturels de la ville. Corvo écrit surtout pour voir si son style est capable d'émouvoir durablement le tréfonds de son correspondant – il l'est – et ne se soucie pas de la pose. Mais Venise se glisse dans les lettres sulfureuses du baron, comme une amie complaisante et dangereuse, toute prête à border son linceul, et l'on se souviendra, comme d'un petit tableau de Guardi de la silhouette de Corvo au Lido : *« Marché toute la nuit sur la plage du Lido au-delà de l'Excelsior. Plusieurs fois contrôlé par la police qui veille à ce que personne ne vole le sel de la mer. Leur ai dit que j'étais un écrivain qui étudiait les crépuscules. Pas de problèmes. »* Où donc, sinon là, trouver le paradis d'une police qui comprend que l'on puisse étudier les crépuscules ?

HENRI CALET, dont on réédite *l'Italie à la paresseuse* (2), n'a pas vu grand-chose de Venise, une bouffée de nuit comique et vague, envapée. Ne l'intéressent que les courses de chiens romaines et les Vespa. Il passe au travers de la lagune sans se réveiller. Laissons-le dormir, d'autant mieux qu'on nous offre le fruit des veilles de quelques autres qui valent leur pesant d'or maudit. Comme on le sait, il y a dans le palais ducal un visage de marbre à la bouche ouverte où les Vénitiens pouvaient glisser autrefois les billets amers de la dénonciation. Chacun pouvait dire qui faisait quoi, un tel cocu, tel autre usurier, celui-ci sodomite, celle-là commerçante de miniatures obscènes, et tant d'autres ridicules, notamment les Français, pour une infinité de raisons. L'Italien, Giovanni Comisso, auteur de *Au vent de l'Adriatique* (3), s'est intéressé aux archives de cet espionnage où l'on trouve souvent les mêmes personnes dans le rôle du dénonciateur et du dénoncé – Casanova entre autres, – et en a fait une sélection, une anthologie du cafardage vénitien, éminemment précieuse pour les amateurs de la cité et ceux du cœur humain. Et si tout cela ne vous semblait pas suffisant pour consacrer au moins un rayon de votre bibliothèque aux meilleurs ouvrages sur Venise, signalons, comme on frappe au ventre, l'excellent livre de Jean Clausel, *Venise exquise* (4), où l'on trouvera la recette des « spaghettis du chat » et celle de la « ratatouille du *Redentore* » avec lesquelles on doit certainement assurer son salut sur la terre comme au ciel.

(1) *Baron Corvo, l'exilé de Venise*, Editions du Rocher, collection « Les Infréquentables », 152 p., 89 F.
(2) Le Dilettante, 190 p., 99 F.
(3) Le Promeneur, 256 p., 130 F.
(4) Robert Laffont, 176 p., 130 F.

LIVRES ◆ IDÉES

ROMANS

Adieu à la Chine

Histoire de Clara, obsédée par son enfance chinoise

L'EMPEREUR MING VOUS ATTEND
de Diane de Margerie.
Gallimard, 214 p., 82 F.

Un arbre, une photographie, une gourmette : tels sont les trois objets symboliques autour desquels Diane de Margerie a construit son roman. Dans un entretien à propos de la parution de son récit autobiographique *le Ressouvenir* (1), la romancière avait déclaré : *« Je vais écrire l'histoire d'une femme : je serai d'autant plus libre d'en parler que je me serai dépouillée de moi-même dans ce livre. »*

En effet, *L'empereur Ming vous attend* n'aurait probablement pas été écrit sans un prélude de Mémoires. Clara Savelli n'est pas seulement le double de l'auteur, ni son masque, ni sa parade. Diane de Margerie, pour donner vie à Clara Savelli, a bien choisi le dépouillement essentiel. Est-ce dire que Clara est désincarnée ? Non, mais elle réduit ses apparitions à ce qui permet qu'on la comprenne, puis qu'on s'attache à elle.

Elevée en Chine par sa tante Drusiane – femme mystérieuse, sombre, négative, tout droit sortie d'un roman familial anglais, manipulatrice qu'Ivy Compton-Burnett n'aurait pas reniée, – Clara est obsédée par son enfance chinoise. De la Chine, elle retient le souvenir du sophora où se pendit l'empereur Ming. Pour protéger sa fille des insurgés, il avait tenté de la tuer, mais n'était parvenu qu'à lui trancher un bras. Acculé par ses ennemis, il s'était donné la mort. L'arbre fautif avait été enchaîné.

La logique facile de la vie

La Chine est, pour Clara, la figure de la mort consentie, *« les affinités secrètes entre l'histoire et la vie, entre les grands cycles de l'humanité et les minuscules rouages de la vie personnelle »*, mais aussi *« le mélange du vétuste et du théâtral, de l'auguste et du déchu »*, *« la lutte terrible des sexes, la rivalité des deux pouvoirs mâle et femelle »*.

Lorsque sa tante Drusiane adopte Clara, le père de l'enfant, Jean Savelli, a disparu. Autre vide énigmatique, que Clara tente de combler. Est-il mort, a-t-il fui et pourquoi ? C'est une photo qui apporte une forme de réponse. Clara découvre un portrait de sa tante, enceinte. L'histoire familiale serait donc différente de celle qu'on lui a racontée ? Le roman consiste à tisser et défaire la trame familiale qu'ont ourdie de patients mensonges, destinés à dissimuler l'infamie, ce qu'on ne dit pas.

Au début du roman, Clara retrouve, après plusieurs mois d'absence, son fiancé, Ludovic. Elle n'est plus sûre de l'aimer : trop conformiste, trop respectueux de l'ordre et des schémas, Ludovic entre dans sa fonction d'homme marié avec une complaisance qui répugne à Clara. Une valise ouverte révèle à la future épouse un univers où elle ne trouve pas sa place : des vêtements frais sortis de chez le teinturier et des revues pornographiques. La vie rangée et le sexe mécanisé.

En l'absence de Ludovic, Clara l'a trompé avec un jeune homme plus frère qu'amant. Dans la sensualité violente mais affectueuse, elle a compris qu'elle n'était pas faite pour le quotidien conjugal, avec ses mesquineries, sa répétitivité, son formalisme. Elle n'a cependant pas la vigueur sociale, psychologique de résister à la logique facile de la vie. Au moment où le mariage est célébré, son esprit est ailleurs. Elle songe à un fait divers japonais pathétique, image voilée et vibrante de la disparition de son propre père.

Haïssant la grivoiserie et la perversion autant que le puritanisme bourgeois, Clara divorce alors qu'elle est enceinte, mais c'est pour se soumettre à un autre homme, Léo, séducteur frivole qui l'enferme dans son rôle de femme flouée, plus douloureux encore. Au moment de lui céder, Clara veut offrir à Léo une gourmette, mais elle découvre à temps la collection de trophées (des gourmettes semblables) rangée dans une vitrine que le don Juan lui ouvre avec forfanterie.

Le *« détachement libérateur »* auquel, dans les dernières pages, Clara parviendra peut-être est acquis au prix de la solitude lucide. A travers son personnage, Diane de Margerie ne se contente pas de développer une fiction avec finesse, authenticité, singularité : elle trace des lignes symboliques qui, curieusement, sont chargées d'une stupéfiante force de réalisme. Les « digressions » sur la Chine, la peinture, la littérature ne sont jamais des déperditions d'intérêt. Tout est ramené à la profonde analyse intérieure à laquelle l'auteur procède. Les scènes plus proprement romanesques – la lecture de la photographie, bien sûr, mais aussi les révélations sexuelles, le mariage, une conversation avec un ami indifférent malgré lui – ont l'éclat particulier que reconnaîtront bien les lecteurs pour qui vivre, c'est aussi tenter de déchiffrer des signes. Cet éclat qui fait qu'un roman devient une partie de notre vie.

René de Ceccatty

(1) Flammarion, 1985. Repris en « Folio » (Gallimard) (*le Monde* daté 31 mars-1er avril 1985).

Et la Belle se rendormit...

Philippe Beaussant prolonge à sa manière le conte de Perrault

LA BELLE AU BOIS
de Philippe Beaussant.
Gallimard, coll. « Le Chemin », 226 p., 87 F.

Tout est assoupi sous une épaisse couche de poussière dans le château caché au cœur de la forêt et que découvre le Prince, qui s'est égaré au cours d'une chasse. Il porte une perruque fauve comme une crinière de lion, et lorsqu'il se penche sur la Belle endormie, elle s'éveille et pousse un cri, comme si elle venait au monde... Mais tandis que Perrault garde secrètes les noces de la Belle et du Prince, puis la naissance de leurs enfants (par prudence, la reine mère étant ogresse), Philippe Beaussant prolonge le conte à sa façon : le Prince ramène dans son château la Belle inconnue que ses courtisans vont d'abord prendre pour une comédienne.



BERENICE CLEEVF

C'est en effet un assez étrange cortège que composent la Belle caracolant sur le cheval du Prince qui marche à ses côtés, la grosse nourrice à la tendresse volubile et le musicien que suit un petit singe juché sur un chien. Avec sa collerette, ses manches ballon et ses cheveux torsadés, la Belle semble déguisée.

Lorsqu'elle parle, on découvre que son langage est différent, plus dru, à la fois déluré et suranné. Elle, de son côté, s'étonne des corsages aux vastes décolletés, qu'elle adopte cependant pour plaire au Prince. Elle apprend aussi à polir son langage et s'initie à la gavotte, au menuet et à la sarabande.

Chez les courtisans, elle provoque des réactions variées, parfois ambiguës. Ils sont séduits, amusés, choqués par son rire, sa vivacité et toute *« une manière d'être exquisement inhabituelle »*. On ne comprend pas pourquoi ses mots sonnent si vieux, pourquoi elle ignore les bienséances et les usages de la cour.

Pourtant ces lacunes cachent une science qui vient de bien plus loin, car seule la Belle comprend l'obscure devise inscrite sous un portrait d'ancêtre et connaît des poèmes d'autrefois. Et son plus enthousiaste admirateur est le « garde livres » du Prince.

Peu nombreux sont ceux qui savent le secret de son long sommeil. Une grande affection la lie à la vieille Princesse douairière, dont elle fait sa confidente, car la Belle se demande si, sous les traits juvéniles de son propre visage, elle ne porte pas une âme usée par cent ans de « dormition » et de songes. De l'aïeule à la princesse jadis endormie s'inverse *« le décours du temps interrompu »*. Quant au Roi, père du Prince, à l'allure de vieux mousquetaires, c'est comme si, à contrecœur, il était conquis par celle que son fils a choisi malgré sa volonté et qui lui rappelle l'emprise du temps, l'approche de la mort.

A l'intérieur de l'énigme

Le Prince, lui, sent que peu à peu la Belle lui échappe. Elle change : sa gaieté fait place au désarroi, à la mélancolie. L'expression attristée, perdue, de son regard témoigne de *« je ne sais quelle douleur »*, peut-être parce qu'elle pressent que le temps rendra un jour aussi désuet le monde qu'elle vient de découvrir que celui dont elle ne garde que vague réminiscence. L'harmonie de ses gestes, de ses paroles est comme brisée, désaccordée. Et pris de nostalgie après avoir voulu la transformer, le Prince décide d'éterniser l'éblouissement de leur première rencontre en faisant faire le portrait de la Belle, vêtue de ses anciennes parures.

Mais tous ceux pour qui la Princesse garde un agaçant mystère organisent en cachette un bal costumé où chacun, comme elle naguère, portera des habits démodés et parlera « gothique » : cruelle mascarade par laquelle ils essaient de se glisser à l'intérieur de l'énigme. Au cours de ce divertissement à grand spectacle, qui fait contrepoint aux fêtes du mariage, la Belle tombe en pamoison et retourne à la torpeur dont l'avait tirée l'amour du Prince. Dolente, languide, bercée par le son du luth et les mélopées de la nourrice, elle est désormais irrémédiablement hors d'atteinte.

Comme *le Biographe*, paru il y a onze ans, *la Belle au bois* est un de ces petits livres précieux que l'on aime garder et relire, parce qu'ils ont une grâce particulière : peut-être celle de leur héroïne, ici et là une très jeune femme, vibrante et figée, amoureuse et blessée. Un historien, un archéologue, un conteur : les narrateurs des romans de Philippe Beaussant, fascinés par le temps, montrent que ce qui semble ancien est encore chargé de vie, d'émotion.

Par petites touches subtiles, le romancier essaie, dans ses portraits, de peindre l'insaisissable, mais c'est surtout en musicien qu'il excelle à suggérer l'imperceptible, à mêler des inflexions graves et légères comme le *« frémissement des altos joints à des clarinettes veloutées jouant en sourdine »*.

Monique Petillon.

La fugue de Boulanger

Un roman musical où Haendel sert de mot de passe

MES COQUINS
de Daniel Boulanger.
Gallimard, 200 p., 82 F.

« Chacun sa note ! », s'exclame un des personnages, un musicien bien sûr. Celle de Daniel Boulanger, plus que jamais, après plus de cinquante volumes de romans, nouvelles et poèmes, est celle de l'étonnement qui fait voir à vif et à neuf, avec une malice tendre, les choses et les gens. C'est que la *« qualité du jour vient de celle* (du) *regard »*, qui fait naître au coin des pages de prose, ainsi que dans les poèmes, des images parfois baroques, ou des rapprochements d'une déroutante simplicité, comme celui-ci : *« N'était-on pas bien comme ça, tranquilles, la main dans la main, les jours souples comme des chats ? »*

Dans son dernier roman, *Mes coquins*, un orchestre voit disparaître l'un après l'autre ses flûtistes, Victor et Charles Sénévé, le père et le fils, qui se ressemblent comme des *« jumeaux de deux générations »*. Plutôt que de faire carrière au sein de l'orchestre, au risque de finir par composer la *Symphonie des fonctionnaires*, ces deux fins musiciens choisissent l'un après l'autre la fugue, abandonnant la coupole vieillotte du Grand Théâtre pour la voûte du ciel, *« chacun suivant sa partition secrète soudain exposée, joyeuse, simple, d'un naturel sans remords et si vif. La grâce ! »*.

Victor, le père, rejoint une troupe ambulante qui se déplace dans une camionnette bariolée : on vit en vendant des bracelets et des paniers tressés au sortir des églises ou dans des fêtes de charité. Victor, en musicien des rues, découvre la liberté de se fondre *« avec bonheur dans les choses, paysages ou villes, candeur d'un soir ou fraîcheur d'un matin »*. Quant à Charles, un an plus tard, quittant la clarinettiste Jeanne Favorite, pourtant *« vive, ronde, ferme, bouclée »*, il part à son tour, après avoir vendu ses fauteuils Voltaire à oreilles décollées, n'emportant dans son sac qu'un peu de linge, sa flûte et un globe terrestre.

Il n'y a pas de petit rôle dans un roman de Boulanger. Chacun des comparses mérite de tenir, au moins brièvement, le devant de la scène.

Absents, Charles et Victor Sénévé sont présents dans les préoccupations de tous, notamment celles de Groseiller, le directeur du théâtre. Trois opéras successifs marquent le déroulement du temps dans le roman. Pour *la Grande Sémiramis*, Charles fait encore partie de l'orchestre et déploie des « bouquets d'arpège ». Lorsque *Nabuchodonosor*, chef-d'œuvre de Klaus Knapperschnaps, est présenté dans un décor mésopotamien, la fugue des deux musiciens trouble encore le public. Enfin, lors des répétitions d'une *Néfertiti* en smoking, où *« l'aléatoire du compositeur Simplon prend une remarquable envergure »*, on ne parle plus guère de la disparition des flûtistes.

Ils ont, eux, choisi Haendel. Haendel, le leitmotiv du roman, est une sorte de mot de passe par lequel chacun des personnages désigne ce qu'il trouve beau : pour le routier c'est la course nocturne du camion dans les gerbes de pluie, pour la clarinettiste ce sont des myriades d'oiseaux (à l'exclusion des pigeons) qui viennent chanter le *Te Deum*. Pour tous, Haendel n'est peut-être que la *« fresque étoilée qui se déroule au revers de nos yeux »*. Mieux vaut ne pas dévoiler le secret final qui éclaire toute l'histoire d'une autre lumière et rappelle que pour Daniel Boulanger c'est sans doute en soi-même que l'on fait les plus vrais voyages.

M. P.

□ Signalons également la réédition de deux recueils de poèmes de Daniel Boulanger, *Le porte-œuf* (Gallimard, 136 p., 75 F.) et *Tchadiennes* (Poésies Gallimard) et un recueil de nouvelles : *Le Chant du coq* (« l'Imaginaire », Gallimard).

Créer en procréant

JOURNAL DE LA CRÉATION
de Nancy Huston.
Le Seuil, 282 p., 89 F.

Les mythologies en ont de bonnes : ainsi, ce n'est pas l'homme qui sortirait de la femme, mais la femme de l'homme. *« Et Dieu créa la femme. / Et de la tête de Zeus jaillit Athéna, armée de pied en cap. / Et Héphaïstos fabriqua Pandore. / Et Pygmalion donna vie à Galatée. / Et, de la côte d'Adam fut tirée Eve. / Et des connaissances mécaniques du professeur Coppélius émergea Olympia, la femme-machine. / Et du prodigieux savoir électrique de Thomas Edison surgit Hadaly, femme idéale, Eve future. »*

Nancy Huston s'indigne : l'Histoire montre pourtant que la femme a payé assez cher d'avoir un corps fait pour mettre au monde. Déjà, dans des essais précédents, *Jouer au papa et à l'amant* (1) et *A l'amour comme à la guerre* (2), se trouvait condamnée la bonne conscience de l'oppression masculine. Il fallait en finir avec l'arbitraire distribution des rôles qui donne aux hommes l'esprit et aux femmes le corps. Dans son *Journal de la création*, tenu presque jour après jour, des premiers mois de la grossesse à la naissance de son enfant, Nancy Huston tente de prouver qu'une femme est capable de créer en procréant. A terme, la double mise au monde d'un enfant et d'un livre aura été l'occasion pour elle de traverser les littératures et les vies de couples d'écrivains. Et, à les observer, impossible de concilier création et procréation, esprit et corps, écriture et vie.

Tout commence avec ce syllogisme : l'art est ce qui manifeste la rupture de l'homme et de l'animal, les femmes sont des animaux, donc les femmes ne sont pas des artistes. Au fondement, cette prémisse : *« L'idée que les femmes sont moins « humaines » que les hommes, parce que leur corps, dans la pleine fleur de l'intelligence (...), subit les affres de l'accouchement. Un processus naturel fait irruption dans l'existence culturelle : on a beau le nommer, le commémorer, le circonscrire, le ritualiser... l'accouchement n'en déclenche pas moins des hurlements, n'en fait pas moins jaillir des geysers de sang, n'en laisse pas moins de confronter l'être humain de façon brutale avec sa matérialité. »*

Rien de très renversant, comme on peut le constater, à la source de ce livre : le constat que les femmes ne sont pas faites comme les hommes et la sempiternelle élégie féministe qui déplore l'histoire scandaleuse de l'humanité ; les femmes restent rivées aux tâches matérielles, assimilées *« à leur seule créativité irréductible : la maternité »*, tandis que les hommes s'arrogent l'autorité de la création spirituelle. Heureusement, Nancy Huston ne s'en tient pas à cet exposé plein de bon sens et de bons sentiments. A travers le journal de sa propre création, des couples célèbres se glissent avec leurs vies privées comme des réminiscences de la conscience collective.

Cannibalisme littéraire

Pourquoi Léonard et Virginia Woolf, Sartre et Beauvoir n'ont-ils pas eu d'enfants ? *« L'identification du corps féminin au livre est (...) le plus grand handicap des femmes qui écrivent »*, affirme Nancy Huston. Les Woolf, *a priori* dégoûtés l'un et l'autre par le corps de l'autre sexe, aspirent tous deux *« à être pur esprit. Virginia connaît anorexie, insomnie, aménorrhée, frigidité, hystérie : symptômes typiques de la scission corps/esprit (...), autant de façons, pour une femme, de remporter une victoire de l'esprit sur la matière. (...) Dans la vie de Virginia Woolf, l'écriture, c'est la jouissance. »*

Même si l'on peut se consoler avec ceux qui finissent bien, Sand et Musset, Elizabeth Barrett et Robert Browning, le *Journal de la création* serait plutôt un inventaire de la destruction et du cannibalisme littéraire. Cet amalgame de figures allégoriques ne résiste pas à la tentation de s'autoanalyser complaisamment et de plonger tête baissée dans de gros poncifs. Mais si, dans ce Journal qui lui est consacré, la création n'est pas grande, il y a, grâce aux instrusions obliques dans la vie des écrivains, de petits éclats.

Marion Van Renterghem

(1) Ramsay, 1979.
(2) Seuil, 1984.

SOCIETES
par Georges Balandier

Les montreurs de surnaturel

L'OCCULTE
de Colin Wilson.
Traduit de l'anglais par Robert Genin.
Editions Philippe Lebaud, 423 p., 138 F.

LA VOIX DES ESPRITS
de Christine Bergé.
Editions A.-M. Métailié, 202 p., 105 F.

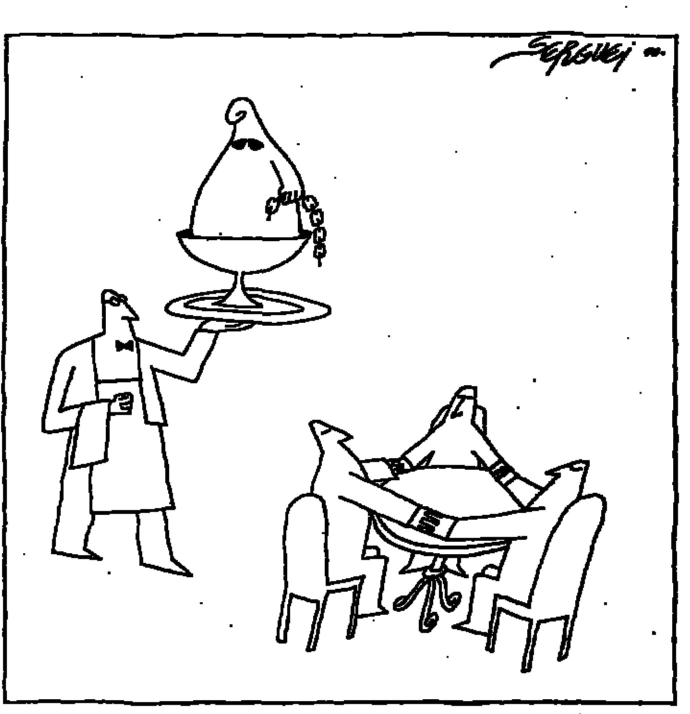
L'INCROYABLE ET SES PREUVES
Revue Terrain, *n° 14.*
Carnets du patrimoine ethnologique,
éd. Ministère de la culture
et de la communication.
176 p., 60 F. Diff. CID.
131 bd St-Michel, 75005 Paris.

C'ÉTAIT entendu, le *« désenchantement du monde »* avait pu s'accomplir ; l'homme avait su se débarrasser des fables et conquérir son autonomie, la science élargissait à une vitesse croissante les espaces du vrai savoir, la technique conduisait à une maîtrise mieux assurée de la nature, de la vie. Aujourd'hui, la conviction est moins ferme : le temps des grands changements et des incertitudes oblige. Il trouble les connaissances, mêle les repères et les codes, bouscule les institutions et il rend plus confuses les identités. La raison et la foi ont des assises mouvantes, et ce mouvement même permet toutes les errances entre le scepticisme généralisé et la croyance aveuglée. C'est une recherche nomade et confuse du sens, des objets auxquels croire et des raisons de croire, une quête des réponses. La tentation est forte de trouver celles-ci ailleurs, dans un autre monde, d'accéder à des connaissances « meilleures », mais encore occultées et, en conséquence, non utilisées.

Les montreurs des choses cachées reparaissent ; ils désignent à nouveau les chemins qui permettent d'y parvenir. Colin Wilson, présenté comme l'une des « stars » de la littérature anglaise, recense les bonnes raisons de s'intéresser au surnaturel, dans un livre déjà ancien et réédité en français. Il nous presse de ne plus consentir à être des *« pygmées pensants »*, d'échapper à l'emprise du banal et de l'insignifiant, de mettre en œuvre notre « faculté X » qui porte remède à *« l'étroitesse de la conscience »* et à la non-utilisation de tous nos pouvoirs. En bref, il s'agit de *« reconnaître l'occulte au même titre que l'énergie atomique »* et de recréer *« la sensibilité aux forces invisibles »*. Outre la commodité de rapporter à « X » tout un ensemble de phénomènes disparates, il apparaît une incontestable habileté à donner du crédit à l'entreprise. Notre guide en exploration de la voie intérieure, des *« sources cachées »* de l'être, trace des limites, dénonce les charlatans et les aventuriers, multiplie les références positives. Il invite à une quête de la réalité où l'intuition s'allie à l'intelligence, il se fait le défenseur d'un évolutionnisme optimiste.

WILSON a écrit un livre étrange, touffu, contradictoire, anecdotique, qui est aussi un corpus de l'étrange. Tout y apparaît, depuis les « sorciers » de la préhistoire jusqu'aux *« mages » contemporains*. Toutes les cautions défilent, celles empruntées à notre passé et celles reçues des autres civilisations ; et aussi les grands écrivains curieux de l'occulte, les initiés et les mystiques, et les gens de science utiles à la légitimation de l'entreprise. Il se retrouve ici une constante paradoxale propre à ces sortes de démarches : la recherche de confirmation par les savoirs plus ordinaires, la manifestation de preuves. Ce sont non seulement les psychologues des marges – Jung, principalement, – mais aussi les logiciens – Russell – et les scientifiques qui sont convoqués. Parmi ceux-ci, les cybernéticiens, dont le controversé docteur Foster qui fait de l'univers (doté d'intelligence) le produit d'une informatique qui dépasse l'intelligence humaine ; sans pour autant y réintroduire Dieu.

L'ouvrage-fresque peut séduire, provoquer le rejet aussi, en raison de son système de références et de la légèreté de certains des arguments sélectionnés. Il permet de mesurer les risques encourus, qui font surgir une sorte de lumière noire par moments apparente. Lorsqu'il est affirmé, au passage, que *« le christianisme fut plus une épidémie qu'une religion »*, que la civilisation a dépouillé l'homme d'un grand nombre de ses *« facultés les plus profondes »* et que la conscience rationnelle *« coupe de la pleine puissance du courant de vie »*. Il faut y regarder à deux fois avant de proclamer que *« l'homme est positivement un dieu »*, qui *« souffre de paresse, d'amnésie et de cauchemars »*. Le temps n'est pas si éloigné où les sources occultes irriguaient les sociétés du cauchemar réalisé.



NOUS sommes invités à produire une nouvelle écologie de l'esprit alors que se multiplient les « savoirs » et les pratiques parallèles ; jusque dans les arrière-scènes politiques et dans les services de recrutement des entreprises. L'Histoire désigne les périodes et les lieux propices à la reviviscence de ces manifestations. Les sciences sociales considèrent ce qui s'associe aujourd'hui aux croyances ressurgies et à un sacré largement retourné à l'état diffus. Une ethnologue et enseignante de philosophie, Christine Bergé, vient de conduire l'exploration d'un monde autre : celui du spiritisme, pays du voyage mental. Un voyage qui commence par un détour au cimetière du Père-Lachaise, où se trouve la tombe d'Allan Kardec, foyer de pèlerinage et référence du culte spirite si populaire au Brésil.

En Kardec (fils de bourgeois lyonnais) se mêlent nombre de courants d'idées du dix-neuvième siècle, contradictoires, affrontés, lancés dans l'œuvre de l'avancée du progrès ou de la restauration d'un ordre. La théorie spirite, élaborée tardivement, est d'abord un projet de conciliation : un syncrétisme, car *« elle tient à la fois de la révélation divine et de la révélation scientifique »* ; un moyen d'« acculturer » des valeurs de l'époque, d'exercer une influence morale, d'aider à dépasser la misère dans une société soumise à la loi d'airain. Christine Bergé, à juste raison, situe le spiritisme sur l'arrière-plan du monde du travail ; elle y reconnaît *« une des voies suivies par le mouvement ouvrier »* dans sa recherche des solidarités. Et Guénon allait jusqu'à découvrir dans le fondateur un *« instituteur socialiste »*.

L'originalité de l'étude réside en ce que l'auteur désigne comme sa *« fascination pour cet autre nous-même, la machine »*. Le spiritisme se veut instrument de la communication avec le passé, avec les disparus, véhicule permettant de franchir les limites du temps et de l'espace. C'est durant cette même période que Charcot identifie certains de ses malades comme des *« automates ambulatoires »*. Des savants et des techniciens, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, font du phénomène spirite un objet de recherche, imaginent des dispositifs techniques de vérification des effets, fréquentent à l'occasion les récentes sociétés de recherche psychique. De leur côté, les spirites recourent aux métaphores de la science, de la technique, de l'outil, du travail ; les esprits obéissent à une sorte de physique, le médium est une machine de *« communication de la parole »* et ses propres dispositifs, des instruments destinés à transmettre les messages des *« entités désincarnées »*. La machine (le magnétophone et l'écran vidéo aujourd'hui) est estimée neutre et capable de faire preuve.

Christine Bergé oppose des bornes à son implication, mais elle ne cède pas à la commodité des explications et des réfutations simples. Elle montre bien ce que la symbolique attache à *la machine*, ce que l'imaginaire du mal et de la mort doit à une certaine forme de sensibilité, ce qui est en jeu dans la *« consolidation du lien social »*. L'idée de transcommunication, située aux confins du spiritisme et de la science, conduit à un nouvel emploi du techno-imaginaire, au dernier avatar de la figure de l'ingénieur – devenu un technicien du caché et de l'impossible. Ailleurs, ou autrefois, la transe-communication suffit, ou suffisait, à tenir le rôle.

LES anthropologues sont, d'une certaine façon, des experts de l'incroyable : elle n'est pas simple la question des *« croyances apparemment irrationnelles »*, et leur art consiste à toujours la tenir ouverte. La revue *Terrain* lui consacre un très remarquable numéro spécial où l'évaluation et les propositions théoriques se lient à des études de cas, à des « terrains » qui sont de notre voisinage et non exotiques – la sorcellerie dans le bocage revisité, la transcommunication avec Claude François, les pratiques spirites d'un guérisseur romain, les apparitions de la Vierge en Italie et en Yougoslavie, les OVNI, etc. Il s'agit moins d'évaluer que d'étudier le mode de croire, de saisir *« les bonnes raisons qui poussent certains à croire à l'incroyable »*, de reconnaître en la croyance *« un produit de société et une production de lien social »*. Si les croyances sont des « monstres » pour les logiciens, elles sont au moins des « monstres intéressants » pour les sociologues et les anthropologues qui refusent de céder à l'explication par *« l'irrationnel de l'autre »*.

Ces études mettent en évidence des aspects déjà évoqués, et notamment l'obsession de la preuve, le recours à l'argument que les croyants empruntent à « l'air (scientifique) du temps ». Elles importent surtout par le parti pris : redonner du crédit à la compréhension, montrer que tous les savoirs ou discours sont dignes d'être étudiés, compris et expliqués – avant d'être triés et hiérarchisés. De l'anthropologie des croyances, un glissement s'effectue vers une anthropologie de la science. Non pour départager strictement les territoires, non pour séparer l'illusion de l'œuvre de la raison, mais afin de repérer ces lieux d'ambiguïté où se mêlent les désirs de connaissance.

□ Signalons aussi : le « Que sais-je ? » de Georges Lapassade consacré à *la Transe* (PUF, 127 p., 32 F) ; l'ouvrage de Dominique Camus qui complète son étude des « pouvoirs sorciers », *Paroles magiques, secrets de guérison* (éditions Imago, 209 p., 110 F) ; et le livre d'un germaniste et politiste anglais révélant l'inspiration occultiste du national-socialisme, *les Racines occultistes du nazisme*, de Nicholas Goodrick-Clarke (traduction de P. Jauffrineau et B. Dubant, éditions Pardès, 343 p., 148 F).

Sans cynisme, pas de liberté

Autour de Diogène et de ses héritiers, une vague de publications

CYNISMES
de Michel Onfray.
Grasset, 213 p., 95 F

LE PENSEUR SUR SCENE
de Peter Sloterdijk.
Traduit de l'allemand
par Hans Hildenbrand,
Christian Bourgeois, 201 p., 100 F.

TRAITÉS ET DIKTATS
de Ladislav Klima.
Traduit du tchèque
par Erika Abram,
La Différence, 236 p., 138 F.

L'ART D'AVOIR TOUJOURS RAISON
de Arthur Schopenhauer.
Traduit de l'allemand
par Henri Diard.
Circé, 85 p., 59 F.

La bible des cyniques est à nouveau disponible ; publié à Ottawa par Léonce Paquet sous le titre *les Cyniques grecs, fragments et témoignages* (1), cet ouvrage, dont on ne vantera jamais assez les mérites, allie les vertus d'une érudition exemplaire au charme dévastateur d'une philosophie qui n'a pas été précisément conçue pour l'édification du bon peuple. On y puise les anecdotes les plus savoureuses. Ainsi, comme Diogène demandait une fois l'aumône à un avare et que ce dernier le faisait patienter, il lui dit : *« Mon ami, je quête une nourriture, et non mes frais de sépulture. »* Aux badauds qui l'interrogeaient sur ce qui vieillit le plus vite chez les humains, Diogène répondit : *« la bienveillance »*.

C'est tout le livre qu'il faudrait citer. Mieux vaut donc impérativement conseiller sa lecture, tout en déplorant, une fois encore, qu'aucun éditeur français n'ait eu l'audace de glisser ces cyniques dans une collection de poche : ils y feraient pourtant un malheur. Et, puisque nous en sommes au chapitre des regrets, élevons la voix pour dire combien il est scandaleux que *la Confession de Diogène*, de Raymond Guérin (2), récit éblouissant, drôle et plus riche en vitamines philosophiques que les pensums à la mode, ait disparu des librairies sans laisser de traces. C'est pire qu'un oubli : une injustice. Et une injustice perpétrée contre un des meilleurs romanciers de l'après-guerre.

Mais, me direz-vous, nous disposons, pour compléter notre culture, d'un petit livre, *Cynismes*, rédigé par un philosophe à la plume alerte, Michel Onfray, dont nous avions déjà apprécié *le Ventre des philosophes* (3). Va donc pour Michel Onfray, dont le travail est honnête, parfois un peu répétitif, sympathique par son inspiration libertaire, jamais jargonnant, mais qui, en aucun cas, ne saurait se substituer au *Diogène* de Raymond Guérin, ni à l'*opus magnum* de Léonce Paquet.

Michel Onfray cite le jugement lapidaire de Hegel sur Antisthène, Diogène et leurs premiers disciples : *« Ils n'étaient fréquemment rien de plus que des mendiants obscènes et éhontés qui trouvaient leur satisfaction dans l'impudence dont ils faisaient preuve envers autrui ; ils ne sont dignes,* concluait-il avec superbe, *d'aucune considération philosophique. »*

Evidemment, on imagine mal Hegel, pas plus que les savants dispensateurs de systèmes, philosopher à la manière de Diogène qui, un jour, au beau milieu de la place publique, appelle à tue-tête des hommes... Des gens arrivent, bien sûr, curieux du personnage et de ses pratiques. Alors, il distribue quelques coups, çà et là, au hasard, à destination des badauds, et justifie son geste en disant : *« J'ai demandé des hommes, pas des déchets. »*

On l'aura compris : le cynisme ne s'explique pas, ne s'enseigne pas. Cioran, à l'opposé de Hegel, en a saisi la nature intime : *« Socrate – même sublime – reste conventionnel, il reste maître, modèle édifiant. Seul Diogène ne propose rien ; le fond de son attitude – et du cynisme par essence – est déterminé par une horreur testiculaire du ridicule d'être homme. »*

Sur Diogène et les cyniques, on lira également d'excellentes pages dans l'essai consacré à Nietzsche par Peter Sloterdijk, *le Penseur sur scène*. Car qu'est-ce que le gai savoir sinon une version moderne du cynisme, ce cynisme dont Nietzsche disait qu'il est le point le plus élevé qu'on puisse atteindre sur terre ? Ce cynisme qui nous permet de saisir les petites vérités méchantes de la vie quotidienne que néglige depuis toujours le regard aveugle de la vision théorique. Sans cynisme, pas de liberté d'appeler les choses par leur nom. Sans cynisme, pas de style, à commencer par le seul qui puisse nous combler : celui de la subversion humoristique. Sans cynisme, pas de recours contre l'excès des désenchantements : *« Ici,* écrit Peter Sloterdijk, *apparaît Diogène, l'homme fou qui annonce la mort de Dieu, du logos, du discours autoritaire, de la morale. Il est le censeur dionysiaque qui sauve du trop de dionysiaque. »*

Dans de si bonnes dispositions, n'hésitons pas à nous plonger dans les *Traités et Diktats* de Ladislav Klima. Ce philosophe tchèque, dont on dirait aujourd'hui qu'il était complètement « pété », a laissé une œuvre d'une insolence et d'une sauvagerie inégalées. A ses côtés, même Schopenhauer et Nietzsche font figure de braves petits fonctionnaires d'un quelconque ministère des finances. Klima, ce voyou de la philosophie, ce clochard né en Bohême en 1878 et mort indigent à Prague en 1928, écrivait : *« Il n'est pas indispensable de vivre mais, tant qu'à faire, il faut nécessairement que la vie soit vécue de façon superlativement somptueuse. C'est Diogène qui a vécu dans le luxe le plus grand jamais atteint – qui a passé toute sa vie à rêver d'être un dieu. »* Autre réflexion de Klima qui va de soi pour un cynique, mais qu'on trouve toujours bénéfice à méditer : *« L'homme qui se respecte quitte la vie quand il veut, les braves gens attendent tous, comme au bistrot, qu'on les mette à la porte. »*

A ceux qui objecteront peut-être – et ils auraient tort de se gêner – que les diatribes de Klima contre la propreté ou que ses éloges de la flatterie (une fameuse leçon de psychologie au demeurant, que ce chapitre) n'ont rien de philosophique, on conseillera l'opuscule de Schopenhauer *l'Art d'avoir toujours raison*. La dialectique y est représentée non sans ironie comme une escrime intellectuelle.

Ne tenons pas compte de la vérité objective, *à supposer qu'elle existe*, dit *grosso modo* l'oncle Arthur, mais étudions les stratagèmes qui nous permettent d'avoir toujours raison dans une controverse. Schopenhauer en détaille trente-huit, qui feront la joie des sophistes et qui accableront les esprits grincheux.

Et puisque nous en sommes à Schopenhauer, plus nihiliste que cynique, il est vrai, signalons pour clore cette chronique fantaisiste la réédition, sous le titre *Douleurs du monde* (4), des pensées et fragments qui, en *1880*, avaient valu, sous l'impulsion de Bourdeau, à Schopenhauer un engouement durable en France. Didier Raymond a dépoussiéré ce bréviaire du nihilisme. Que Diogène, Schopenhauer et Cioran nous accompagnent en cette fin de siècle, voilà qui dément l'adage selon lequel le pire est toujours certain.

Roland Jaccard

(1) Presses de l'université d'Ottawa, 1988.

(2) Gallimard, 1947.

(3) Grasset, 1989.

(4) Traduit de l'allemand par Jean Bourdeau. Préface et notes de Didier Raymond. Petite Bibliothèque Rivages, 230 p, 59 F.

Les élites de Louis-Philippe

Suite de la page 9

Le renoncement au principe d'exclusivité qui avait été celui de la cour, réservée aux seuls individus présentés au roi, permet d'englober tout ce qui, dans le monde de l'art, de la finance ou de la politique, a su acquérir de la notoriété.

Paris constitue le théâtre exclusif de cette nouvelle mondanité. La ville est alors perçue et décrite selon une topographie à la fois réelle et symbolique : le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré, la Chaussée-d'Antin, le Marais composent cet espace à l'intérieur duquel s'ordonnent les représentations sociales. Quelques lieux à la mode, conçus comme des laboratoires de la nouveauté, autorisent la célébration des élites et la vérification des positions : l'Institut, le Palais-Bourbon, la Sorbonne, Notre-Dame, les Italiens, le Bois. C'est alors une grande époque de salons. Certes, les maîtresses de maison ont renoncé à y faire former le cercle, mais l'art de la conversation demeure le critère décisif qui distingue l'élégant de l'inconvenant et qui atteste la supériorité.

Un des mérites d'Anne Martin-Fugier est de se tenir à l'écoute de la façon dont les contemporains se représentent la société, au lieu d'en décréter la configuration ; de s'attacher aux découpes subtiles, aux clivages minuscules, alors décisifs. Démarche qui aboutit à souligner le poids du modèle de la vie mondaine.

Peu à peu s'imposent au lecteur l'importance centrale des usages du temps, l'art d'éviter l'ennui, d'animer le repos et surtout d'assurer l'esthétique de la vie sociale. Bien avant que Veblen ne décrive la « classe de loisir », se déploie une mondanité ostentatoire, délibérmment conçue comme un spectacle social. Ouvert au talent, compréhensif à l'égard de la jouissance que procure le pouvoir politique, à l'affût de toute innovation, le « Tout-Paris » se sent alors investi d'une mission civilisatrice.

Méthodiquement, l'auteur explore la nébuleuse en formation. Entre Paris et la province, la cour et la ville, le Palais-Bourbon et les salons, le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin, s'opèrent de subtiles distinctions, fonctionnent de terribles procédures d'exclusion. Anne Martin-Fugier aide à se repérer dans ce dédale mondain à l'intérieur duquel les historiens, forts de leurs certitudes décrétées, gênés par le spectre des misérables, répugnaient, jusqu'alors, à s'engager résolument.

Alain Corbin

LETTRES ÉTRANGÈRES

P. D. James, une moraliste

Une rencontre avec la « reine du crime », une femme « passionnément intéressée (...) par cette zone obscure, située entre le bien et le mal, où nous nous mouvons ».

PAR ACTION ET PAR OMISSION
de P. D. James.
Traduit de l'anglais par Denise Meunier.
Fayard, 451 p., 120 F.

P. D. James, la « reine du crime » comme on l'appelle, correspond trop bien à l'idée qu'on se fait des romancières anglaises pour qu'on n'ait pas été tenté de réduire son portrait à quelques traits caractéristiques. Elle apparaissait sur la couverture de *Time* en robe à fleurs, tenant à la main une théière ventrue que l'ombre dessinée sur le mur transformait en pistolet. Des articles qui lui sont consacrés partout dans le monde ressort l'image d'une grand-mère rondelette et active, coiffée de boucles régulières, qui s'affaire dans sa cuisine devant une éternelle tasse de thé, tout en imaginant les meurtres horribles que son détective Dalgliesh va étudier.

« Avec un sourire sardonique, P. D. James vous verse du thé darjeeling et récite les derniers vers, quelque peu modifiés, d'un poème de Rupert Brooke : « A quelle heure l'horloge de l'église s'est-elle arrêtée ?/ A-t-on pensé à préparer l'arsenic pour le thé ? » Il est vrai qu'aucun des ingrédients du genre policier ne manque à son dernier roman, *Par action et par omission,* le meilleur sans doute depuis *Un certain goût pour la mort* (1) : ni les meurtres en série, ni la cruauté des détails qui accompagnent la mort, ni le mystère des lieux dont elle joue pour accroître la peur. A la sombre sacristie d'une église de Paddington où gisent deux cadavres la gorge tranchée, succède la côte du Norfolk, inchangée depuis mille ans, que domine, objet de crainte et de fascination, une formidable centrale nucléaire. Une abbaye en ruine, non loin de là, est le point de rencontre des diverses actions. Ainsi se rejoignent le passé et le présent, la menace de la mer et celle de la puissance atomique, ou encore l'attrait de la rêverie et le poids des peurs conjuguées. Car la hantise du Siffleur plane sur la région, un tueur psychopathe, digne successeur de Jack l'Eventreur, qui mutile les jeunes filles après les avoir étranglées.

Les romans de P. D. James mettent en scène un vaste éventail de personnages (on l'a comparée sur ce point à Dickens et à Waugh) et mènent de front plusieurs intrigues. Ils sont construits suivant des schémas aussi précis qu'élaborés, même si le récit offre une apparence de simplicité. Les couples se font et se défont ; nul ne connaît vraiment l'être qu'il côtoie, car chacun a vécu au long de son histoire une souffrance qui continue de le marquer ; au mystère des amours s'ajoute celui d'activités menées en secret. Chaque personnage fait l'objet d'une description minutieuse et, à travers lui, à travers l'évocation de son passé et de son histoire familiale, c'est bientôt tout un milieu social qui surgit.

« Un crime pour ainsi dire rituel »

Le père de Jonathan Reeves, l'un des personnages secondaires, avait travaillé pendant cinquante ans au rayon de tapis dans un grand magasin de Clapham ; élevé dans une atmosphère feutrée où même les désaccords meurent faute d'énergie pour les entretenir, Jonathan sait à l'avance que rien ne changera jamais : *« Nous avons besoin, tous autant que nous sommes, d'être maîtres de nos vies et nous les réduisons jusqu'à ce qu'elles soient assez petites et minables pour nous en sentir maîtres. »* Il y a en P. D. James une moraliste. Chacun de ses livres est sous-tendu par un thème aussi bien que par une intrigue : *« Le thème d'*Un certain goût pour la mort *était la culpabilité,* dit-elle, *celui de* Par action et par omission, *la responsabilité personnelle : quelle est la part de libre arbitre en chacun de nous, à quel point sommes-nous déterminés par ce qui eut lieu dans notre passé... Je suis passionnément intéressée par la façon dont nous prenons nos décisions, par cette zone obscure, située entre le bien et le mal, où nous nous mouvons. »*

Ecrire un roman policier qui aurait pour seul but la résolution d'une énigme ne saurait la satisfaire. Aussi, lorsque croyant l'honorer on la compare à Agatha Christie, répond-elle sans ambages : *« Nous n'avons rien en commun, sinon le fait d'être femme et d'écrire des romans policiers ; Agatha Christie excellait à imaginer des énigmes, c'était un prestidigitateur ».* P. D. James se situe quant à elle dans la tradition des



BÉRÉNICE CLEEVE

grands moralistes victoriens, de George Eliot en particulier : *« Ils étaient conscients qu'ils vivaient et écrivaient au sein d'un univers moral ; cette confiance, beaucoup d'écrivains l'ont perdue aujourd'hui... »* C'est pourtant en termes d'ordre et de désordre que P. D. James analyse le roman policier : *« Il est comparable aux moralités médiévales, avec un crime pour ainsi dire rituel, un ange exterminateur, et la restauration de l'ordre un moment perturbé ».*

Parce que, en résolvant une énigme, il s'appuie sur le pouvoir de la raison, parce qu'il répond à notre besoin de croire qu'à partir du chaos nous pouvons créer l'ordre, et que nous vivons donc dans un univers moral et rationnel, *« le roman policier est un genre infiniment rassurant ».* Que l'énigme soit découverte par l'effet du hasard et le roman manque son but : elle doit l'être grâce à l'effort humain, par l'intelligence, le courage et la persévérance qui finissent par avoir raison du mal. C'est sur cette assurance qu'est fondée la fascination que continuent d'exercer ces romans : *« Ils apparaissent comme de petites célébrations de l'ordre dans un monde en proie au désordre. »* Il n'est pas jusqu'au mystère de notre être qui, selon elle, ne s'en trouve allégé ; et même la mort, intellectualisée, réduite à une énigme bientôt éclaircie par les soins d'un détective-poète, perd un peu de son pouvoir d'épouvante : *« Nous parvenons, par ces lectures, à distancer notre peur atavique de la mort. »*

Il est beaucoup question de peur dans les romans de P. D. James, de terreur et de cruauté : l'horreur de la victime au moment où elle reconnaît sa mort est évoquée avec une rare intensité, la fragilité du cadavre exposé dans sa nudité, décrite avec une précision que permettent à l'auteur ses années de travail au laboratoire médico-légal de la police criminelle du Home Office. Plus profonde est la cruauté, plus difficiles à saisir ses mobiles, et plus satisfaisante sera la révélation finale : elle apportera au lecteur *« la confortable illusion d'un univers moral où l'innocence peut être vengée, le droit justifié, l'ordre restauré ».* Ainsi se donnent libre cours certain goût pour la violence et pour la mort, et l'exigence non moins forte d'être protégé de ces maux. P. D. James l'affirme, le roman policier, avec la foi en l'ordre qu'il présuppose, est une compensation à l'angoisse vitale.

Christine Jordis

(1) Mazarine, 1987.

Quatre Anglaises en Italie

ELIZABETH ET SON JARDIN ALLEMAND et AVRIL ENCHANTÉ
d'Elizabeth von Arnim.
Traduits de l'anglais par François Dupuigrenet Desroussilles
Editions Salvy, 177 p., 90 F et 367 p., 140 F

Cousine de Katherine Mansfield, devenue par alliance celle du poète romantique allemand Achim von Arnim, maîtresse de H. G. Wells et épouse en secondes noces, du comte Francis Russel, fils d'un premier ministre de la reine Victoria et frère du philosophe Bertrand Russel, Elizabeth von Arnim est plutôt bien entourée. Son œuvre, presque inconnue en France, est pourtant de taille à défier tout ce beau monde ; merci aux éditions Salvy de nous offrir *Elizabeth et son jardin allemand* et, plus délicieux encore, *Avril enchanté*, publiés en français pour la première fois depuis près d'un siècle. En effet, pas de doute : rayonnante, malicieuse et perfide, la comtesse a du chien.

Elle a le regard sans scrupule, l'ironie tendre et féroce d'une Jane Austen. Il fallait au moins cela pour parfaire à ce point, dans *Avril enchanté*, le tableau de deux jeunes Anglaises fin de siècle, charmantes et traversées de grands états d'âme, mais vieux jeu avant l'âge, rongées par le courroux de l'austérité puritaine et l'ennui des faubourgs de Londres.

Jouant sur le faux-semblant des étiquettes sociales qui briment les âmes et cassent les rêves, la comtesse s'amuse : la vertu la plus rigide peut bien devenir polissonne. Des époux mauvais amants, du « fog » londonien décidément opiniâtre, un pub bon genre pour paresser dans son bon droit... rien d'étonnant, dans ce décor, à ce qu'une petite annonce du *Times* suffise à faire palpiter les pupilles les plus aigries. Les irréprochables Mrs. Wilkins et Mrs. Arbunthot ont toujours résisté à tout, jusqu'à ce que surgisse la tentation : l'offre d'un château à louer pour le mois d'avril sur la côte ligure, à l'ombre des glycines, donne faim aux deux petites dames en appétit de romantisme. En cachette de leurs respectables époux, elles manigancent une parenthèse magique à leur vie étriquée, bientôt rejointes par deux prisonnières en fuite de la vie londonienne : une vieille acariâtre insatiable dans son ruminement de citations des grands poètes qu'elle fréquenta et une lady de la plus belle origine, belle malgré elle et désabusée par l'afflux des courtisans.

Le tout donne cet insolite microcosme en exil, bien mal parti pour faire bon ménage. Mais la nature élyséenne de l'Italie opère le charme des métamorphoses et le miracle d'un contrat social sans préméditation. Alors qu'*Elizabeth et son jardin allemand* concentrait les relents d'un romantisme anglais sans mièvrerie, *Avril enchanté* articule, sur la même toile de fond, un roman plein d'espièglerie et d'un humour tout britannique. Le regard redoutablement perspicace de la comtesse ne perd pas de vue le ridicule de ses personnages, dangereusement semblables à tout un chacun. Un œil de lynx qui joue avec les piques d'un « understatement » accompli pour le bonheur de nos fou rires.

M. V. R.

Byron l'appelait « le Serpent »...

Shelley ? Un ange victorien, selon la légende. Richard Holmes rétablit la – cruelle – vérité

par Hector Bianciotti

PERCY BYSSHE SHELLEY
de Richard Holmes.
Traduit par Robert Davreu.
Fayard, 934 p., 250 F.

Contrairement au goût si répandu que satisfait, seul, le parfait accord entre l'œuvre et la vie de son auteur, rien n'est aussi fascinant que de mesurer la distance qui parfois sépare un artiste de son art. Car cela est bien la preuve que l'esprit souffle où et quand il veut, et que, bon gré mal gré, personne n'est à l'abri de l'immortalité.

Richard Holmes prévient d'emblée le lecteur que l'ouvrage, aussi scrupuleux que prolixe, qu'il a consacré à Shelley, n'est pas pour les amoureux du poète de l'*Ode au vent de l'ouest*. Ceux-ci tendent, en effet, à voir en lui une sorte de pur esprit selon le pli donné, au lendemain de sa mort, par la belle-fille du poète, laquelle consacra sa vie à accréditer l'image d'un ange victorien. Et cela, en dépit du témoignage des grands contemporains, à commencer par Coleridge qui, tout en reconnaissant la singulière puissance de l'œuvre, trouvait difficile d'admettre la somme d'orgueil, d'égoïsme froid, de lâche cruauté qui allaient de pair avec les lois de cet *« amour universel »* – et *« sans loi »* – que le poète prônait, et dont ses deux épouses, ses maîtresses, lui-même et ses enfants furent victimes. Sans oublier Byron, son très cher ami, qui le surnommait en toute confraternité *« le Serpent »*, ajoutant que Shelley n'était que l'un des neveux, déambulant sur la pointe de sa queue, du serpent qui tenta Eve, et que le Méphistophélès de Goethe appelle *« ma tante »*...

Cela dit, Shelley eut la précaution d'affirmer que le poète et l'homme sont deux natures différentes et que, bien qu'elles coexistent, elles peuvent être inconscientes l'une de l'autre et *« incapables de décider de leurs pouvoirs respectifs par un acte de réflexion ».* Essayiste, dramaturge, pamphlétaire, critique, épistolier, traducteur de Platon, de Dante, de Calderon, d'auteurs latins et allemands, et, par-dessus tout, poète – même s'il considérait la poésie comme *« très subordonnée à la science morale et politique »*, – Percy Bysshe Shelley était né en 1792, au sein d'une famille de l'aristocratie terrienne, dans le Sussex. Et il n'avait pas encore trente ans lorsqu'il mourut dans un naufrage, au large de Viareggio.

Précoce conteur d'histoires de terreur, fasciné par les sciences occultes, les fantômes et l'électricité, il était encore un enfant qu'il accordait déjà à cette dernière des pouvoirs qu'il disait, à juste titre, inexploités, et qu'il se proposait de mettre au jour pour le plus grand profit de l'humanité. Aussi se livra-t-il à toutes sortes d'expériences qui faillirent lui coûter la vie et manquèrent de tuer ses sœurs, dont il voulait *« soigner la cervelle »*, et le chat qu'il lança en l'air sous un ciel d'orage, attaché à un cerf-volant de son invention.

Elève exemplaire d'humanités classiques, il publia à Oxford, en 1811, un essai, *la Nécessité de l'athéisme*, qui lui valut d'être expulsé. Pour ce qui est de sa conception de la vie et de la société, ses choix sont de bonne heure fermes et ses cibles précises : la religion instituée, la tyrannie politique, le mariage, la prostitution. Nombre des idées de cet esprit libertaire découlent des théories de Mary Wollstonecraft, la grande féministe écrivain – morte lorsque Shelley était en bas âge – et de son mari, le philosophe anarchiste William Godwin – les parents, en somme, de cette Mary, créatrice de *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, que le poète épousera en secondes noces.

Généreux, lorsqu'il pensait à l'héritage qui lui reviendrait, il ne rêvait que de le partager autour de lui – il avait même son côté saint François d'Assise. Puritain, il préconisait le végétarisme et la tempérance. Mais, amoureux, comme saint Augustin, de l'amour, aimant aimer – ce qui était au-dessus de ses forces, on le vit bien, – il a essayé, sa vie durant, de mettre en place une communauté où tout serait partagé, et le chassé-croisé des couples, recommandé. Ce qui ne l'empêchait pas d'éprouver par moment une répulsion très vive à l'égard de l'amour physique ; condamnant, en outre, cette *« machination laborieuse et diabolique »* qu'il n'arrivait pas à concevoir : l'homosexualité. Alors qu'il suffit de lire quelques-unes de ses lettres à Thomas Jefferson Hogg, l'ami de toute la vie, pour être convaincu de ses tendances homosexuelles.

Le suicide d'Harriet

Soit dit en passant, Hogg – qui serait son premier biographe – fut l'amant de toutes les femmes de Shelley, et il finit par épouser son dernier amour, Jane Williams. Mais, quand il arriva à Hogg de tomber pour de bon amoureux de la première femme du poète, Harriet Westbrook, notre homme qui était lui-même au plus fort de sa passion pour Hogg, se sentit trahi, mis à mort, empoisonné comme par *« une piqûre de vipère ».*

Shelley a dix-neuf ans quand il enlève Harriet, qui n'en a que seize, *« pour la soustraire à la tyrannie paternelle ».* Ayant, de son côté, rompu tout lien avec son père, c'est le vagabondage qui commence : plus de maison, plus d'attaches et, partant, plus d'argent du tout. Par surcroît, une fille va naître qui, selon Hogg, ne lui apportera aucune satisfaction et n'éveillera pas en lui le moindre intérêt.

Qu'à cela ne tienne ; alors que Harriet attend un deuxième enfant, amoureux de Mary Godwin, il s'enfuit avec celle-ci à Genève, d'où il invite sa femme à les rejoindre, *« en tant qu'amie ».* A quoi l'invitée répond par son suicide. A ce propos, Shelley va répandre une version sordide selon laquelle Harriet, mise à la porte par ses parents, *« avait dévalé les marches de la prostitution »*...

Ce ne sont là que les premiers épisodes d'une existence utopique qui a vite tourné à la débauche. On ne retiendra du reste – du pèlerinage incessant, pendant quatre ans, à travers l'Italie – que l'épisode de cet enfant reconnu par Shelley, né à Naples et confié à des « parents adoptifs ». On avait supposé que la mère n'était autre que Claire Clairmont, demi-sœur de Mary – et dont la fille qu'elle avait eue de Byron mourut à cinq ans dans un couvent vénitien..., – mais on finit par attribuer l'enfant napolitain aux amours que Shelley avait eues avec la gouvernante de ses enfants. Or, fin limier, Holmes semble étayer cette hypothèse, pour, tout d'un coup, dévoiler que, dans les mêmes jours, à l'autre bout de la péninsule, Claire Clairmont faisait une fausse-couche, et prouver, ou presque, que le géniteur virtuel n'était autre que le poète. Décidément, Cocteau avait raison en disant qu'*« un secret a toujours la forme d'une oreille ».*

Non sans lucidité, Shelley avait défini le bonheur qu'on retire de l'art comme le seul bien que le partage augmente. Peut-être avait-il fini par comprendre quelque chose à la nature humaine, à son égocentrisme puéril, à son incapacité monstrueuse d'imaginer le cœur des autres – il faisait le mal sans s'en apercevoir, avec une sorte d'innocence *« zoologique ».* Et pourtant, il avait, comme voulait Shakespeare, une musique en lui, il était *« le roseau à travers lequel tout se mue en mélodie ».* C'est ainsi que, à l'inverse de ce qu'il espérait, *« c'est dans ses plaintes plutôt que dans ses proclamations qu'éclate son génie »* (1), et qu'il lui revient, comme disait Swinburne, la première place dans la lyrique anglaise, *« place dont nul ne pourra le chasser ».*

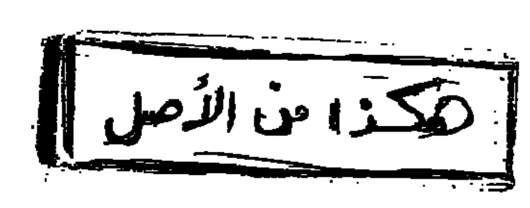
La traduction de cet ouvrage exhaustif, hérissé de difficultés puisqu'il comporte de nombreux textes et poèmes et, par surcroît, des traductions de Shelley lui-même, est simplement admirable. Elle est de Robert Davreu qui, philosophe et poète, vient de publier un recueil de poèmes (2) et un court ouvrage en prose (3). Ce dernier décrit le réveil d'un penseur, ce moment où l'on renoue avec soi-même, et l'entrechoquement des mots encore endormis ; une mathématique délirante bat le rappel des paronymes, et c'est un jeu de massacre du sens qui s'ensuit, sur un ton tragi-comique qui aurait ravi Raymond Queneau.

En revanche, dans les poèmes de *Il ne voulait rien peindre...*, que sous-tend une sorte de métaphysique des limites, la pensée s'abandonne à la musique, et c'est à la plus pure émotion que le poète atteint. Car quelle qu'elle soit, la puissance d'une pensée, la grandeur d'une vision, la substance de la musique, lorsqu'elle se manifeste, est toujours la même – dans Shakespeare, dans une comptine, dans Shelley, ou dans ces poèmes pour ainsi dire intellectuels de Davreu.

(1) Peter Quennel dans *l'Angleterre romantique*. Editions du Chêne, 1972. Epuisé.

(2) *Il ne voulait rien peindre...*, Seghers, 70 p., 85 F.

(3) *Mémoire à contretemps*, éd. A.-M. Métailié, 59 p., 55 F.



D'AUTRES MONDES

par Nicole Zand

L'envie de tuer

LE MARCHAND DE GOUDRON
d'Aksel Sandemose.
Traduit du norvégien par Eléna Balzamo,
Actes Sud, 180 p., 96 F.

LA FEMME QUI TUAIT LES POISSONS
de Clarice Lispector, suivi d'une interview pour le Musée de l'image et du son à Rio (20 octobre 1976). Traduit du brésilien par Séverine Rosset et Lucia Cherem.
Ramsay, 106 p., 75 F.

LE Marchand de goudron... Sous-titre : *Histoire d'Audun Hamre, qui n'avait pas songé à faire de sa vie un roman d'aventures.* Voilà, sans jouer sur les mots, un étonnant roman noir, écrit en 1945 par le Norvégien Aksel Sandemose. Violent et décapant pour l'esprit, plein de rage et de rêve, étrange comme une aurore boréale dans un ciel ensanglanté. A lire d'une traite.

« AUDUN HAMRE, GOUDRON, disait l'écriteau sur la porte. Il avait choisi le goudron parce que, au moment où il avait dû décider d'un métier, il avait entendu quelqu'un dire : « Le goudron, ça rapporte ! » Ce qui signifiait là, on peu tricher. »

Qui est-il, cet Audun Hamre qui vit seul avec une vieille gouvernante, dit-on – en réalité sa mère – dans la maison qu'il s'est construite au cœur de la forêt, dans un lieu où personne ne s'aventure, sauf l'épicier hebdomadaire ? *« On ne savait de lui que ce qu'il était possible de savoir d'un homme dans une société où tout le monde est fiché. On apprit, également, qu'il avait fait beaucoup de commerce de bois, et qu'ensuite il avait été négociant à Oslo pendant quelques années. Il y faisait commerce de goudron, disait-on. Le bois et le goudron, ça inspirait confiance, et puis il avait de l'argent. »* En treize chapitres, éparpillés comme des cailloux qu'on lance pour faire des ricochets et qui rebondissent de page en page en ménageant un suspense digne d'un roman policier, l'auteur échafaude l'histoire d'une vengeance dans la Norvège d'avant la seconde guerre mondiale (1934-1940). Une vengeance double, une vengeance triple même, puisqu'elle ne peut se retourner que contre soi-même. Tragique comme une eau-forte d'Edward Munch.

Enfant sans père, père sans fils, séparé de sa femme, Audun ne vit que dans l'obsession de se venger de son malheur : anéantir le père riche qui n'a pas voulu le reconnaître, tuer l'épouse responsable de la mort de leur enfant. Tuer pour extirper la douleur.

En réalité, nul ne connaît vraiment sa situation exacte : il vend de temps à autre du goudron, *« le plus cher possible, pour ne pas stimuler le commerce »*, il a potassé des livres sur ce matériau dont il ne connaissait jusque-là que l'odeur. Il voyage beaucoup pour *« ses affaires »*, qui ne sont pas du tout ce que l'on croit. Il veut se venger, mais il veut aussi devenir riche. Spécialiste de l'escroquerie au mariage, chasseur de dots de toutes tailles, il attrape scientifiquement, et sans risquer de perdre sa respectabilité, ses proies candides, grâce à des petites annonces alléchantes : *« Homme d'affaires, bien conservé, divorcé après mariage malheureux, sans enfants, cinquante-deux ans, aimant vie familiale et bons livres, cherche connaissance pour mariage éventuel avec dame respectable d'âge mûr. Fortune indifférente. »*

ÉCRIVAIN norvégien, Aksel Sandemose (1899-1965), fils d'un forgeron, était né au Danemark. D'abord marin, il exerça divers métiers avant de publier son premier livre en danois, puis de se fixer en Norvège en 1930. Il sait tenir son lecteur en haleine. La narration progresse comme une spirale, revenant sans cesse près de son point de départ pour explorer plus profondément les circonvolutions du cerveau d'Audun Hamre engourdi en permanence par l'alcool, la nicotine et le véronal, rêvant sans trêve du meurtre du père, éprouvant, comme une extase presque religieuse, un martyre sans fin, la perte d'un enfant. L'époque est trouble dans cette Norvège qui se sent en sécurité parce qu'elle croit qu'*« elle ne fera jamais la guerre »* ; en Allemagne,


Mélancolie d'Edvard Munch.

un certain Hitler est apparu, qui *« avait proclamé tout haut ses rêves, chose qu'un homme bien élevé ne fait jamais »* et certains, entre Kristiansand et Oslo, criaient ouvertement leur besoin d'un homme fort, d'un homme d'ordre : *« On ne devrait pas les tolérer, tous ces foutus juifs qui envahissent le pays. Je ne comprends pas pourquoi les gens raisonnables ne se mettent pas d'accord pour permettre à Quisling* (1) *de taper du poing sur la table. »* Dure Norvège, qu'il aime parcourir par l'express côtier, l'omnibus des bûcherons, ce vapeur qui suit la côte jusqu'au-delà du cercle polaire vers le cap Nord. Avec une ou deux bouteilles de cognac qu'il sirote en regardant défiler les récifs et les mouettes, il peut savourer le voyage, rêver qu'il épouse la veuve de Napoléon, qu'il traverse à la nage une mer de bière. *« Ce sont les gens qui ne boivent pas qui, le plus souvent, se prononcent sur l'alcool. Ils ignorent ce dont ils parlent,* écrivait Sandemose dans son premier roman, *Matelot de Norvège* (Stock, 1940). *L'alcoolisme, c'est l'évasion hors du malheur. »*

Profondément misanthrope, misogyne de surcroît, Sandemose proclamait volontiers que l'artiste est frère jumeau des monstres, des asociaux et des criminels ; le romancier expose, dans une sorte de théorie du roman, son refus d'un romantisme du crime et du brigand : *« On a faim, on a soif, on a une ampoule au pied. La femme en face dans le bus ne s'est pas lavée, les agents de police ne pensent qu'à la fin du service. Quand on comprend qu'on a sauvé sa peau, ce n'est pas parce que quelque chose se passe, mais précisément parce que rien ne se passe. Personne ne vient pour annoncer la fin... Dans la réalité, la fin consiste en ce que les gens passent devant vous avec indifférence. »* Les personnages hésitent constamment entre le rêve et la réalité, petits hommes qui tentent de conjurer le sort, de trouver une alternative au désir de tuer : le médecin mal marié rédige en rêve le faire-part de la mort de son épouse ; la créature bafouée apparaît près de l'homme endormi un marteau à la main, la femme adultère devient folle de n'avoir pu assumer sa culpabilité...

LA culpabilité racontée aux enfants... C'est ce que tente de faire la romancière du Brésil Clarice Lispector dans un petit livre au titre terrible, *La femme qui tuait les poissons* – écrit en 1968 pour ses fils, – que les éditions Ramsay destinent plutôt aux grandes personnes... *« Cette femme qui a tué les poissons, malheureusement, c'est moi. Mais je vous jure que ce n'était pas exprès ! Surtout moi qui n'ai pas le courage de tuer une chose vivante ! Je renonce à tuer, ne serait-ce qu'un simple cafard. »*

Un monologue, une confession, un plaidoyer, une autocritique pourrait-on dire, qui se poursuit pour passer en revue tous ces animaux que d'autres, heureusement, tuent à sa place : le rat qui *« n'est pas un animal fait pour être aimé et caressé »* et qui est mort d'une façon *« un peu horrible (je dis un peu parce qu'au fond je suis bien contente) : un chat l'a mangé aussi vite qu'un sandwich »* ; les cafards contre lesquels elle a mené une guerre terrible : *« J'ai fait la chose suivante : j'ai donné de l'argent à un homme qui ne fait que ça dans la vie, tuer les cafards. »* Puis vient le remords qu'il faut bien extirper : *« Le cafard aussi est une bête qui me fait de la peine. Personne ne l'aime et tout le monde veut le tuer. J'ai pitié des cafards parce que personne n'a envie d'être gentil avec eux. Il n'y a que les autres cafards qui les aiment. Je ne me sens pas coupable : qui leur a demandé de venir ? »*

Toute la ménagerie familiale va y passer : lézards, lapins, canards, poussins, chiens qui pleurent quand on les quitte, guenons qui ressemblent à maman, chiens qui s'entretuent pour défendre leur maître. Et aussi ces poissons rouges qui *mangent* une petite poudre horrible, qu'on a oubliés et qui ont dû avoir faim. *« Vous êtes fâchés contre moi ? Vous me pardonnez ? »*

« Je n'humanise pas les bêtes parce que c'est une offense. Il faut respecter en eux la nature. C'est moi qui m'animalise », écrit-elle dans *Aqua viva.* Ce regard d'une grande douceur, d'une grande douleur, de Clarice Lispector sur toutes ces bestioles immigrées dans sa maison nous renvoie à l'angoisse de l'auteur que l'on retrouve dans ses autres livres (2), sa souffrance, son besoin de pardon pour une distraction sans doute involontaire... A lire pour les grandes et les petites personnes...

(1) Vidkun Quisling (1887-1945). Chef du gouvernement norvégien après l'occupation du pays par les Allemands. Exécuté à la Libération. Son nom est devenu synonyme de traître.

(2) Ont paru en français : *Le Bâtisseur de ruines* (Gallimard, 1970), et *la Passion selon G.H.* (1978), *Aqua Viva* (1981), *Près du cœur sauvage* (1982), *la Belle et la Bête ; Passion des corps* (1984), *l'Heure de l'étoile* (1985), *Où étais-tu pendant la nuit* (1985) aux Editions des Femmes. Vient de paraître : *le Lustre,* trad. de Jacques et Teresa Thiérot (Ed. des Femmes).

(*) Précision : dans la chronique « Australies » (« le Monde des livres » du 18 mai), il fallait lire que *« Peter Carey vit actuellement à New-York où il travaille au scénario d'un film avec Wim Wenders »* (et non pas à Londres).

Voyager selon Conrad

Suite de la page 9

Depuis quelques années, je relève cependant comme de la gêne dans le récit de leurs exploits, alors que, voilà encore trente-cinq ans, leurs devanciers, dont l'armement était beaucoup moins perfectionné, exultaient franchement en nous relatant leurs impressionnants tableaux de chasse. La franchise est une vertu que j'affectionne. Et je tiendrais en plus haute estime l'attitude d'esprit qui désormais prévaut si j'étais assuré de son absolue sincérité. De nombreux règlements imposent aujourd'hui des restrictions à la tuerie des animaux sauvages. Mais si l'on songe que rien n'est plus facile que de ne pas tirer sur une antilope, on en vient à douter quelque peu de la parfaite bonne foi de ces gens qui pour le seul amour du sport parcourent des milliers de kilomètres sur de mornes vapeurs et de primitifs tortillards sans confort. D'autre part, je conçois qu'un sportif qui invariablement louperait l'antilope qu'il a dans sa ligne de mire n'aurait rien de bien passionnant à nous conter.

L'univers des hommes qui avaient exploré, découvert, de ces héros de mon enfance, s'est réduit à presque rien au cours du dix-neuvième siècle. Certains sont les auteurs de nos grands classiques du voyage, mais les années qui passent jamais n'émousseront l'admiration que je porte à l'esprit désintéressé, à la quasi-ferveur avec lesquels ces hommes ont mené leur tâche, en solitaires ou flanqués de quelques mordus comme eux, et persévéré durant des jours et des jours, la mort aux trousses, en gardant l'esprit serein et le cœur résolu.

Et les aventuriers ? Ceux qu'on retrouve en divers lieux bien connus, mais qu'on surprend aussi – souvent dépenaillés, abattus, parfois hâves, mais exaltés par l'aventure – dans les coins les plus inattendus, la bouche toute pleine de récits tantôt d'une totale platitude, tantôt d'un comique sous lequel percent les larmes, entrecoupés çà et là d'une histoire qui vous glacerait les sangs si vous étiez de ceux qui ne savent pas sourire au moment opportun. Ceux-là, j'en ferais volontiers les membres d'une tribu d'intouchables, si ce mot-là ne frisait l'injure. Rien d'injurieux cependant quand il s'agit de gens capables de se lancer dans l'aventure avec rien dans les mains et bien peu dans les poches (...).

Après cette énumération des différentes catégories d'hommes qui circulent à la surface de la terre, j'en arrive à présent aux authentiques voyageurs, à ceux qui ont écrit des livres et furent les devanciers de nos voyageurs modernes (...).

Marco Polo le plus grand

Parmi tous ces hommes qui ont dédié leurs relations de voyage à un pape ou un empereur, un personnage se dresse de toute sa stature : Marco Polo. Ses talents de méticuleux narrateur, sa crédulité teintée de circonspection, le regard qu'il porte sur les fastes dénotent davantage chez lui des dispositions d'historien qu'un tempérament de voyageur. Il n'en a pas moins apporté aux lecteurs de son époque ce qu'ils attendaient : des faits historiques dans une atmosphère d'exotisme et de somptuosité. Mais la saison de ces livres de voyage est révolue sur cette terre harnachée de fils électriques, et dont l'atmosphère est désormais agitée par les ondes qui se propagent dans l'éther, éclairée par le soleil du vingtième siècle, sous lequel n'existe plus rien de neuf, et où désormais bien peu de chose peut être qualifié d'obscur.

Révolu le temps des « Voyages vers, ou à travers », en plusieurs tomes, des « Relations de ci ou ça » (qui pourtant ne manquaient ni de charme ni de talent). Révolu le temps des expéditions héroïques, sauf à prendre ce terme dans l'acception que lui donnent les journalistes, pour qui l'héroïsme, comme toute chose sur terre, devient aussi banal, à défaut d'être aussi nourrissant, que notre pain quotidien.

Il restera toujours une dame ou un monsieur du meilleur monde pour se lancer à grand tapage à la découverte d'une parcelle de territoire – celle-ci n'eût-elle qu'une dizaine de kilomètres carrés de surface – en tout point identique à la contrée environnante d'ores et déjà explorée ; ou pour aller recueillir les déclarations de quelque nouveau potentat, pâle réplique observée, comme dans un miroir terni, d'un chef à poigne dont l'existence nous est rapportée dans des livres datant de plusieurs siècles ; ou pour s'émerveiller d'un poisson redoutable, de féroces coutumes déjà décrites, sans complaisants tours de plume ni recherche de sensationnel, dans des « Relations » d'un autre âge. Mais un tel jeu perd de son intérêt, et à brève échéance il faudra bien qu'il cesse, puisqu'il ne restera bientôt plus au cœur de l'Afrique centrale le moindre bout de promenade qui n'ait été scruté par quelque individu plus ou moins engagé à cet effet...

Au fur et à mesure que les mystères de notre planète se sont dissipés, notre curiosité a changé de registre, s'est faite plus subtile. Ce voyageur moderne que l'on voit allongé sur la véranda d'un gîte d'étape, ce voyageur qui vient d'assister à quelque cérémonie célébrée en grande pompe dans l'éclat des trompettes, au milieu d'une foule parée de chatoyantes couleurs, on décèle chez lui, fortement, quelque chose qui ressemble à de la bonne volonté, mais volontiers détachée, nuancée, au souci de se détourner (ainsi qu'il le fait observer lui-même) des vaines spéculations sur l'avenir des nations. Et cela, non pas avec l'état d'esprit d'un homme d'Etat en quête de vérité politique, mais avec la conscience dubitative d'un voyageur de notre temps qui, au seuil même de l'Asie, s'est interrogé sur l'ultime vérité des voyages (...).

Joseph Conrad

(Traduit de l'anglais par Gérard PILOQUET.)

Les affamés de Nguyen Huy Tiep

UN GÉNÉRAL A LA RETRAITE
de Nguyen Huy Thiep.
Traduit du vietnamien par Kim Lefèvre.
Avant-propos de Bach Thai Quoc.
Editions de l'Aube, 163 p., 80 F.

Quel sens y a-t-il à écrire dans un pays qui souffre de famine ? Comment avoir l'indécence de se consacrer à la littérature quand on appartient à un peuple qui crie sa famine morale, intellectuelle, sexuelle et qui, pourtant, a sacrifié sa faim de liberté à l'appel du ventre ? *L'œuvre de Nguyen Huy Thiep* dresse le procès-verbal de cette décomposition, elle décline, sur le mode de la lucidité, ce douloureux paradoxe : mon voisin, ma famille meurent de faim, mais, moi, j'écris.

Nguyen Huy Thiep, né à Hanoï il y a quarante ans, a fait son apparition dans la littérature vietnamienne en 1987 pour être aussitôt sacré clinicien de la détresse. Sa première nouvelle, *Un général à la retraite,* fut suivie d'une trentaine d'autres textes, dont certains, interdits de publication, circulent sous le manteau. Nguyen Huy Thiep a renoncé à l'enseignement, et, pour continuer à écrire, il exerce divers petits métiers.

Le cru et la cruauté

Quatre de ses nouvelles, traduites par Kim Lefèvre, paraissent aujourd'hui en français sous le titre *Un général à la retraite.* En prenant le pouls de la société vietnamienne atteinte de nécrose, Nguyen Huy Thiep met à nu la violence d'un peuple réduit à chercher sa pitance dans les mutilations et les sevrages quotidiens.

Nguyen Huy Thiep joue sur le registre du cru et de la cruauté : il se penche sur la fourmilière vietnamienne, ce peuple *« sans cesse en quête de nourriture alors qu'il en trouve si peu ».* Cette hantise de la faim est la grande pourvoyeuse des quatre nouvelles du recueil.

Famine sexuelle, d'abord. Chaque nouvelle est un précis de frustration. Le désir *n'apparaît que sous son mauvais visage* : celui de l'avortement, de la mutilation, de la prostitution et des maladies vénériennes. *Famine morale,* ensuite. Nguyen Huy Thiep décrit des familles en apparence ordinaires, mais qui dissimulent en leur sein, comme une incarnation de leur culpabilité et de leur honte, un enfant débile, une vieille femme sénile. Cette famine morale, chacun la rassasie en se gavant de cynisme : *« L'égoïsme, se demande un personnage, n'est-il pas aussi une forme de génie ? »*

Dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, Nguyen Huy Thiep raconte le retour d'un général dans son pays : il vit chez son fils et sa bru, jusqu'au jour où il apprend que cette dernière, médecin avorteur, engraisse les chiens dont elle fait l'élevage avec les fœtus humains rapportés de la maternité. Peu après cette découverte, le général repart à la guerre et se fait tuer.

La viande de chien est un mets très apprécié au Vietnam. C'est avec une placidité cruelle que Nguyen Huy Thiep nous livre ce syllogisme de l'horreur : le chien est mangeur de fœtus, l'homme est mangeur de chien, il est donc mangeur d'homme. Mais l'écrivain lui-même n'échappe pas à cette infernale logique. Il ne demande qu'à être éclaboussé, qu'à se vautrer dans la fange, il se nourrit d'indignité, il se révèle aussi, à sa manière, un mangeur de fœtus : il veut s'assurer l'immortalité aux dépens de sa descendance (les enfants sont tués avant la naissance, et, s'ils restent en vie, ils sont atteints de maladie mentale), et de son ascendance (les nouvelles de Nguyen Huy Thiep évoquent de manière obsédante l'image du père qu'on envoie à la mort et de la mère qu'on affame).

« Prends ce que tu peux »

Le seul moyen de racheter cette ignominie, cette malédiction attachée à l'activité littéraire, est de renoncer à toute ambition de carrière pour être une sorte d'autodidacte de la littérature. Une littérature qui fait entrevoir à chacun son visage inhumain, mais dont le dernier mot doit être : *« Tu es l'homme ».* Une littérature qui dit l'aspiration d'un peuple à *« vivre comme il faut »* (1).

Nguyen Huy Thiep décrit l'homme dans son indignité et sa violence, dans sa droiture et sa compassion. Ses nouvelles sont faites de ce mélange, unique, de naïveté suicidaire et de lucidité démoniaque. On lui prêterait volontiers cette réflexion d'un de ses personnages : *« Je suis une très vieille femme. Il y a en moi huit dixième de démon, un dixième de mauvais esprit et tout juste un dixième d'humanité. Prends ce que tu peux ; pour le reste, fais comme si je n'avais rien dit. »*

Linda Le

(1) C'est le titre d'un film réalisé en 1987 par un cinéaste vietnamien, Tran Van Thuy.

AGENDA

JEUDI 24 MAI

EXPOSITIONS

Centre Georges-Pompidou

Place Georges-Pompidou (42-77-12-33). T.l.j. sf mar. de 12 h à 22 h, sam., dim. et jours fériés de 10 h à 22 h.

COLLECTIONS DU CABINET D'ART GRAPHIQUE. 1er volet : 1906-1940. Salle d'art graphique, 4e étage. Jusqu'au 3 juin.

LES CONCOURS D'ARCHITECTURES PUBLIQUES. Forum. Jusqu'au 27 août.

COULEURS DE LA VIE, COULEURS DE LA VILLE. Centre d'information CCI. Jusqu'au 24 juin.

MIGUEL EGANA, LE DERNIER JARDIN. Atelier des enfants. Jusqu'au 9 juin.

NOUVEAU DESIGN A LONDRES. Galerie des brèves CCI. Jusqu'au 27 août.

JEAN-LUC PARANT. Musée national d'art moderne. Jusqu'au 10 juillet.

EDOUARD PIGNON. Musée d'art moderne. Du 28 mai au 10 juillet.

ULAY-ABRAMOVIC. Galeries contemporaines. Jusqu'au 19 août.

Musée d'Orsay

1, rue de Bellechasse (40-49-48-14). Mar., ven., sam., mer. de 10 h à 18 h, jeu. de 10 h à 21 h 45, dim. de 9 h à 18 h. Fermé le lundi.

CHAMPFLEURY, LA RÉALITÉ DANS LES ARTS. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 17 juin.

LE CORPS EN MORCEAUX. Entrée : 25 F (dimanche : 16 F.). Billet jumelé exposition musée : 40 F. Jusqu'au 3 juin.

CHARLES GARNIER (1825-1898) ARCHITECTE DE L'OPÉRA. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 10 juin.

L'OPÉRA DE MONTE-CARLO : CHARLES GARNIER, ARCHITECTE. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 10 juin.

L'OPÉRA. PHOTOGRAPHIES DE CHANTIER. Exposition dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 3 juin.

Palais du Louvre

Entrée par la Pyramide (40-20-53-17). T.l.j. sf mar. de 12 h à 21 h 45 (fermeture des caisses à 21 h).

ACQUISITIONS RÉCENTES DU MUSÉE. Hall Napoléon. Entrée : 27 F (prix d'entrée du musée). Jusqu'au 23 juillet.

HOUEL : VOYAGE EN SICILE. Hall Napoléon. Entrée : 27 F (prix d'entrée du musée). Jusqu'au 26 juin.

POLYPTYQUES OU LE TABLEAU MULTIPLE DU MOYEN AGE AU XXe SIÈCLE. Hall Napoléon. Entrée : 25 F, possibilité de billets couplés avec le ticket d'entrée au musée. Jusqu'au 23 juillet.

SCULPTURES FRANÇAISES NÉO-CLASSIQUES DU MUSÉE DU LOUVRE (1760-1830). Galerie et salle Mollien. Entrée : 27 F (prix d'entrée du musée). Jusqu'au 3 septembre.

Musée d'Art moderne de la Ville de Paris

11, av. du Président-Wilson (47-23-61-27). T.l.j. sf lun. de 10 h à 17 h 30, mer. jusqu'à 20 h 30. Visite commentée gratuite les jeudis à 15 h.

JEAN-MARC BUSTAMANTE. Entrée : 15 F. Jusqu'au 24 juin.

THOMAS SCHUTTE. A.R.C. Entrée : 15 F. Jusqu'au 24 juin.

KEES VAN DONGEN, LE PEINTRE. Exposition rétrospective. Entrée : 15 F. Jusqu'au 17 juin.

Grand Palais

Av. W.-Churchill, pl. Clemenceau, av. Gal-Eisenhower.

ART PRÉCOLOMBIEN DU MEXIQUE. Galeries nationales (42-89-54-10). T.l.j. sf mar. de 10 h à 20 h, mer. jusqu'à 22 h. Entrée : 33 F. Jusqu'au 30 juillet.

JEAN BAZAINE. Rétrospective. Galeries nationales (42-56-25-30). T.l.j. sf mar. de 10 h à 20 h, mer. jusqu'à 22 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 28 mai.

SALON DES ARTISTES FRANÇAIS. (43-59-52-49). T.l.j. de 12 h à 19 h. Entrée : 40 F. Du 27 mai au 5 juin.

JOSEPH WRIGHT OF DERBY. (42-89-54-10). T.l.j. sf mar. de 10 h à 20 h, mer. jusqu'à 22 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 23 juillet.

MUSÉES

ANIMAUX ET PAYSANS. Musée Bouchard, 25, rue de l'Yvette (46-47-83-45). Mer. et sam. de 14 h à 19 h. Fermé les quinze derniers jours de chaque trimestre (15 au 30 juin). Entrée : 20 F. Jusqu'au 8 septembre.

LES ANNÉES VIA. Valorisation de l'innovation dans l'ameublement. Musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 26 août.

ARCHITECTURE EN TERRE DE PIERRE CULOT. Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Jusqu'au 25 juin.

L'ART PREND L'AIR. Cerfs-volants d'artistes. Grande Halle de La Villette, 211, av. Jean-Jaurès (42-40-27-28). T.l.j. sf lun. de 12 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 1 juillet.

GLEN BAXTER. Musée-galerie de la SEITA, 12, rue Surcouf (45-56-60-17). T.l.j. sf dim. et jours fériés de 11 h à 18 h. Jusqu'au 4 août.

BRONZES ANTIQUES. Musée Carnavalet, 23, rue de Sévigné (42-72-21-13). T.l.j. sf lun. de 10 h à 17 h, jeu. jusqu'à 22 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 1 juillet.

DENISE COLOMB. Pavillon des Arts, 101, rue Rambuteau (42-33-82-50). T.l.j. sf lun. et jours fériés de 11 h 30 à 18 h 30. Entrée : 23 F. Jusqu'au 10 juin.

JAMES ENSOR. Musée du Petit Palais, av. Winston-Churchill (42-65-12-73). T.l.j. sf lun. et jours fériés de 10 h à 17 h 40. Visites-conférences les jeudis et samedis à 14 h 30 (22 F). Entrée : 28 F. Jusqu'au 22 juillet.

IMAGINAIRE POSTAL 1990. Musée de la Poste, 34, bd de Vaugirard (43-20-15-30). T.l.j. sf dim. de 10 h à 17 h. Jusqu'au 30 juillet.

JEUX DE MIROIR. Actualités d'hier et d'aujourd'hui. Bibliothèque Nationale, passage Colbert, galeries-vitrines, 8, rue des Petits-Champs (47-03-81-26). T.l.j. sf dim. et fêtes de 9 h à 18 h 30. Jusqu'au 13 juillet.

MÉTROPOLE 90, BARCELONE, LONDRES, STOCKHOLM, PARIS. Pavillon de l'Arsenal, 21, boulevard Morland (42-76-33-97). T.l.j. sf lun. de 10 h 30 à 18 h 30, dim. de 11 h à 19 h. Jusqu'au 3 juin.

PAB À LA BN. Petits livres majuscules. Bibliothèque Nationale, galerie Mortreuil, 58, rue de Richelieu (47-03-81-26). T.l.j. de 12 h à 18 h. Jusqu'au 4 mars 1991.

PARIS RACONTÉ PAR L'IMAGE D'ÉPINAL. Musée Carnavalet, 23, rue de Sévigné (42-72-21-13). T.l.j. sf lun. de 10 h à 17 h 40, jeudi jusqu'à 22 h. Cycle de conf. : histoire générale de Paris le jeudi de 18 h 15 à 19 h 30. Entrée : 20 F. Jusqu'au 14 août.

PARTITIONS D'ARMÉNIE. Musée national des arts et traditions populaires, 6, av. du Mahatma-Gandhi (40-67-90-00). T.l.j. sf mar. de 10 h à 17 h 15. Du 28 mai au 2 juin.

FRANÇOIS ALEXANDRE PERNOT (1793-1865). Musée de la vie romantique - Maison Renan-Scheffer, 16, rue Chaptal (48-74-95-38). T.l.j. sf lun. et jours fériés de 10 h à 17 h 40. Entrée : 18 F. Jusqu'au 15 juillet.

PLUMES & EN-TÊTES. Musée de la Poste, 34, bd de Vaugirard (43-20-15-30). T.l.j. sf dim. de 11 h à 18 h. Jusqu'au 22 septembre.

LA PROPAGANDE SOUS VICHY, 1940-1944. Musée d'histoire contemporaine, hôtel des Invalides, cour d'honneur (45-55-30-11). T.l.j. sf lun. de 10 h à 13 h et de 14 h à 17 h 30, dim. de 14 h à 17 h 30. Entrée : 16 F. Jusqu'au 21 juillet.

PAQUES FLEURIES. Musée national des arts et traditions populaires, 6, av. du Mahatma-Gandhi (40-67-90-00). T.l.j. sf mar. de 10 h à 17 h 15. Entrée : 16 F (prix d'entrée du musée), 7,50 F le dim. Jusqu'au 28 mai.

RODIN ET SES MODÈLES : LE PORTRAIT PHOTOGRAPHIÉ. Musée Rodin, hôtel Biron, 77, rue de Varenne (47-05-01-34). T.l.j. sf lun. de 10 h à 17 h 45. Entrée : 16 F. Jusqu'au 3 juin.

ROUGEMONT - ESPACES PUBLICS ET ART DÉCORATIF. Musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 19 août.

LA SCIENCE DE DOISNEAU, QUARANTE-CINQ PHOTOGRAPHIES ANCIENNES. Nouvelles sur la science et ses à-côtés. Muséum d'histoire naturelle, hall de la bibliothèque centrale, jardin des Plantes, 57, rue Cuvier (40-79-30-00). T.l.j. sf mar. de 10 h à 17 h, dim. de 10 h à 18 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 25 juin.

SEIGNEURS, ARTISANS, PAYSANS : ARCHÉOLOGIE D'UN VILLAGE MÉDIÉVAL. Musée national des Thermes et de l'hôtel de Cluny, 6, place Paul-Painlevé (43-25-62-00). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 12 h 30 et de 14 h à 17 h 15. Entrée : 15 F, dim. (8 F). Jusqu'au 28 mai.

LE THÉÂTRE DE LA MODE. Musée des Arts de la mode, pavillon de Marsan, 109, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.l.j. sf mar. de 12 h 30 à 18 h, dim. de 11 h à 18 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 9 septembre.

VOYAGES DANS LES MARCHES TIBÉTAINES. Musée de l'Homme, palais de Chaillot, place du Trocadéro (45-53-70-60). T.l.j. sf mar. et fêtes de 9 h 45 à 17 h 15. Entrée : 16 F (billet donnant droit à la visite du musée). Jusqu'au 1 octobre.

BÉNIN, TRÉSOR ROYAL. Collection du Museum für Völkerkunde, Vienne. Fondation Dapper, 50, av. Victor-Hugo (45-00-01-50). T.l.j. de 11 h à 19 h. Visites guidées jeudi à 15 h. Entrée : 15 F (entrée libre le mercredi). Jusqu'au 23 septembre.

LOUIS CANE. Œuvres récentes. Chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, 47, bd de l'Hôpital (45-70-27-27). T.l.j. de 11 h à 18 h. Jusqu'au 30 mai.

CENT RECETTES DE CUISINE DE DANIEL SPRRI ILLUSTRÉES. Goethe Institut, annexe Condé, 31, rue de Condé (43-26-09-21). T.l.j. sf sam. et dim. de 12 h à 20 h. Jusqu'au 28 juin.

ROMAN CIESLEWICZ. Institut polonais, 31, rue Jean-Goujon (42-25-10-57). T.l.j. sf sam. et dim. de 9 h à 17 h, mar. jusqu'à 21 h, ven. jusqu'à 15 h 30. Jusqu'au 2 juin.

DESSINS VÉNITIENS DES COLLECTIONS DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS. École nationale supérieure des Beaux-Arts, chapelle des Petits-Augustins - 14, rue Bonaparte (42-60-34-57). T.l.j. de 13 h à 19 h. Entrée : 22 F. Jusqu'au 15 juillet.

DEUXIÈME BIENNALE INTERNATIONALE POUR LA PHOTOGRAPHIE D'ART. Et de recherche. FIAP, 30, rue Cabanis (45-89-89-15). T.l.j. de 10 h à 22 h. Jusqu'au 18 juin.

LÉON GISCHIA. Paris Art Center, 36, rue Falguière (43-22-39-47). T.l.j. sf dim., lun. et jours fériés de 14 h à 19 h. Du 29 mai au 7 juillet.

PLEINS FEUX SUR LA HAYE. Institut néerlandais, 121, rue de Lille (47-05-85-99). T.l.j. sf lun. de 13 h à 19 h. Jusqu'au 1 juillet.

SUR LES PAS DE PALISSY. Le Louvre des antiquaires, 2, pl. du Palais-Royal (42-97-27-00). T.l.j. sauf lun. de 11 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 7 juillet.

LES THÉÂTRES DE PARIS PENDANT LA RÉVOLUTION. Bibliothèque historique de la Ville de Paris, hôtel de Lamoignon - 24, rue Pavée (42-74-44-44). T.l.j. sf dim. et jours fériés de 10 h à 18 h. Entrée : 18 F. Jusqu'au 2 juin.

TIRE LA LANGUE, OU LES IRRÉGULIERS DU LANGAGE. Centre Wallonie-Bruxelles à Paris, Beaunord, 125-127, rue Saint-Martin (42-71-26-16). T.l.j. sf lun. de 11 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 31 août.

TRÉSORS DE LA FRISE. Institut néerlandais, 121, rue de Lille (47-05-85-99). T.l.j. sf lun. de 13 h à 19 h. Jusqu'au 1 juillet.

VIENNE 1815-1848. Un nouvel art de vivre à l'époque de Biedermeier. Château et trianon de Bagatelle, domaine de Bagatelle, bois de Boulogne (45-01-20-10). T.l.j. de 11 h à 18 h (en mai), 11 h à 19 h (juin et août). Entrée : 30 F, entrée du parc : 5 F. Jusqu'au 15 août.

MARIA WUTZ. Goethe Institut de Paris, 17, av. d'Iéna (47-23-61-21). T.l.j. sf sam. et dim. de 10 h à 20 h. Jusqu'au 8 juin.

CENTRES CULTURELS

EXTRAITS LA COLLECTION DU MUSÉE DE L'ÉLYSÉE. Un musée pour la photographie. Lausanne. Centre culturel suisse, 38, rue des Francs-Bourgeois (42-71-38-38). T.l.j. sf lun. et mar. de 13 h à 19 h. Jusqu'au 8 juillet.

L'ART DÉCODÉ. Bourse de commerce, 2, rue de Viarmes (42-89-70-00). T.l.j. sf dim. de 9 h à 18 h. Jusqu'au 29 mai.

ARTISANS D'ISRAL DE LA FONDATION ALIX DE ROTHSCHILD DE JÉRUSALEM. Hôtel de Sens, 1, rue du Figuier (42-78-14-60). T.l.j. sf dim. et lun. de 13 h 30 à 20 h. Entrée : 15 F. Jusqu'au 1 juin.

LES ARTISTES DE LA CITÉ. Cité internationale des arts, 18, rue de l'Hôtel-de-Ville (42-78-71-72). T.l.j. de 13 h à 19 h. Jusqu'au 5 juin.

ARTISTES GÉORGIENS CONTEMPORAINS. Fondation Mona Bismarck, 34, avenue de New York (47-23-38-88). T.l.j. sf dim. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 23 mai.

ATELIER PONS. La nécessité d'être nécessaire. Espace AGF Richelieu, 87, rue de Richelieu (42-44-16-43). T.l.j. sf sam. et dim. de 8 h 30 à 18 h. Jusqu'au 31 mai.

LA BATAILLE ROMANTIQUE DU BARON TAYLOR. Ou la Comédie-Française de 1825 à 1838. Fondation Taylor, 1, rue La Bruyère (48-74-85-24). T.l.j. sf dim. et lun. de 13 h à 19 h. Jusqu'au 23 juin.

Galeries

MAYA ANDERSON. Galerie Stadler, 51, rue de Seine (43-26-91-10). Jusqu'au 2 juin.

ANNÉES SOIXANTE : L'OBJET-SCULPTURE. JGM Galerie, 8 bis, rue Jacques-Callot (43-26-12-05). Jusqu'au 23 juin.

L'ART DÉCODÉ. Galerie Stéphane de Beyrie, 19, rue Mazarine (43-54-33-70). Jusqu'au 29 mai.

ART INDIEN D'AMAZONIE. Galerie Urubamba, 4, rue de la Bûcherie (43-54-08-24). Jusqu'au 23 juin.

AU TEMPS DES NABIS. Galerie Huguette Berès, 25, quai Voltaire (42-61-27-91). Du 29 mai au 12 juillet.

LUCIANO BARTOLINI. Galerie Montenay, 31, rue Mazarine (43-54-85-30). Jusqu'au 2 juin.

LE BELVÉDÈRE MANDIARGUES. André-Pieyre de Mandiargues et l'art du XXe siècle. Galerie Artcurial, 9, av. Matignon (42-99-16-16). Jusqu'au 13 juillet.

JANOS BER. Galerie Clivages, 5, rue Sainte-Anastase (42-72-40-02). Jusqu'au 2 juin.

GUILLAUME BIJL. Galerie Claire Burrus, 30-32, rue de Lappe (43-55-36-90). Jusqu'au 4 juin.

GUILLAUME BIJL, VAN BERGEN. Galerie Ley Brachot, 35, rue Guénégaud (43-54-22-40). Jusqu'au 2 juin.

MAX BILL. Galerie Denise René, 196, bd Saint-Germain (42-22-77-57). Jusqu'au 24 juin.

YVAN LE BOZEC. Galerie Polaris, 8, rue Saint-Claude (42-72-21-27). Du 29 mai au 3 juillet.

CAMILLE BRYEN. Galerie Callu Mérite, 17, rue des Beaux-Arts (46-33-04-18). Jusqu'au 9 juin.

ROBERTO CABOT. Galerie Froment et Putman, 33, rue Charlot (42-76-03-50). Jusqu'au 9 juin.

PAUL COLIN. Galerie des Ambassades, 4, av. Matignon (42-25-17-35). Jusqu'au 16 juin.

MICHAEL CORRIS. The passionate site of art and politics. Galerie Sylvana Lorenz, 13, rue Chapon (48-04-53-02). Jusqu'au 2 juin.

JEAN DEYROLLE. Galerie Galarté, 13, rue Mazarine (43-26-90-84). Jusqu'au 16 juin.

FRANÇOIS DUFRÊNE. Galerie Mathias Fels & Cie, 138, bd Haussmann (45-62-21-34). Jusqu'au 16 juin.

JEAN DUPUY. Galerie J. et J. Donguy, 57, rue de la Roquette (47-00-10-94). Du 29 mai au 30 juin.

BERNARD FAUCON. Galerie Agathe Gaillard, 3, rue du Pont-Louis-Philippe (42-77-38-24). Jusqu'au 9 juin.

FRANÇOIS FIEDLER. Galerie Adrien Maeght, 42-46, rue du Bac (45-48-45-15). Jusqu'au 10 juin.

ALAIN FLEISCHER. Galerie Michèle Chomette, 24, rue Beaubourg (42-78-05-62). Jusqu'au 6 juin.

OTTO FREUNDLICH. Galerie Franka Berndt Bastille, 4, rue Saint-Sabin (43-55-31-83). Jusqu'au 23 juin.

FUNERAL MAL. Saura, Tapies, Rojo, Palazuelo, Miro, Chillida. Galerie Ariane Bomsel, 40, rue de Verneuil (42-61-00-66). Du 29 mai au 29 juin.

WOLFGANG GAFGEN. Galerie Baudoin Lebon, 34, rue des Archives (42-72-09-10). Jusqu'au 9 juin.

MARC GIAI-MINIET. Galerie Serge Garnier, 12, bd de Courcelles (47-63-06-46). Jusqu'au

THOMAS GLEB. L'Atelier Lambert, 62, rue La Boétie (45-63-51-52). Jusqu'au 13 juillet.

HENRI GOETZ. Galerie Grillon, 44, rue de Seine (46-33-03-44). Jusqu'au 31 mai.

LÉON GOLUB. Galerie Darthea Speyer, 6, rue Jacques-Callot (43-54-78-41). Jusqu'au 30 juin.

LES GRAVEURS DES ANNÉES SOIXANTE. Galerie La Hune, 14, rue de l'Abbaye (43-25-54-06). Jusqu'au 13 juin.

GRONK, HENRI LARRIÈRE, BERNADETTE TINTAUD. Galerie Claude Samuel, 18, pl. des Vosges (42-77-16-77). Jusqu'au 5 juin.

MICHEL HAAS. Galerie Di Meo, 5, rue des Beaux-Arts (43-54-10-98). Jusqu'au 13 juillet.

HADJIZADEH. Galerie Caroline Corre, 14, rue Guénégaud (43-54-57-67). Jusqu'au 17 juin.

RAYMOND HAINS. Galerie Heyram - Mabel Semmler, 56, rue de l'Université (42-22-58-09). Jusqu'au 16 juin.

FARIBA HAJAMADI. Galerie Lesge-Salomon, 57, rue du Temple (42-78-11-71). Jusqu'au 2 juin.

KEITH HARING, WARHOL, BEUYS, BASQUIAT. Galerie Façade, 30, rue Beaubourg (48-87-02-20). Jusqu'au 9 juin.

L'HOMME TÉMOIN. Peintures de 1948 à 1950. Galerie Expression, 22, rue Mazarine (43-54-30-39). Jusqu'au 16 juin.

DENNIS HOPPER ET LE POP-ART. Galerie Boulakia rive droite, 30, rue de Miromesnil (47-42-56-51). Jusqu'au 15 juin.

MONIQUE LE HOUELLER. Galerie Van Melle, 55, rue de Bellechasse (45-55-47-51). Jusqu'au 16 juin.

JOL HUBAUT. Galerie Krief, 50, rue Mazarine (43-29-32-37). Jusqu'au 17 juin.

PETER HUTCHINSON. Galerie Hadrien Thomas, 3, rue du Plâtre (42-76-03-10). Jusqu'au 1 juin.

JACQUES HÉROLD. Galerie la Pochade, 11, rue Guénégaud (43-54-89-03). Jusqu'au 17 juin.

ALAIN JACQUET. Sculptures. Galerie Beaubourg, 23, rue du Renard (42-71-20-50). Du 29 mai au 30 juin.

JEAN-PAUL JAPPÉ. Galerie Bellint, 28 bis, bd Sébastopol (42-78-01-91). Jusqu'au 2 juin.

PAUL JENKINS. Galerie Patrice Trigano, 4 bis, rue des Beaux-Arts (46-34-15-01). Jusqu'au 30 juin.

JEUNES ARTISTES ITALIENS. Galerie Alain Oudin, 28 bis, bd Sébastopol (42-71-83-65). Jusqu'au 31 mai.

DONALD JUDD. Galerie Le Gall-Peyroulet, 18, rue Keller (48-07-04-41). Jusqu'au 15 juin.

IMI KNBEL. Galerie Gilbert Brownstone et Cie, 15, rue Saint-Gilles (42-78-43-21). Jusqu'au 6 juin.

YURI KUPER. Galerie Rambert, 4, rue des Beaux-Arts (43-29-34-90). Jusqu'au 17 juin.

JEAN-FRANÇOIS LACALMONTIE. Quarante jours dans la neige, dessins. Galerie Zabriskie, 37, rue Quincampoix (42-72-35-47). Jusqu'au 16 juin.

FRANÇOIS LAMORE. Galerie Charles Sablon, 21, av. du Maine (45-48-10-48). Jusqu'au 30 juin.

ANDRÉ LANSKOY. Peintures, les années Carré. Galerie Louis Carré, 10, av. de Messine (45-62-57-07). Jusqu'au 13 juillet.

CHRISTIAN LAPIE. Galerie Praz-Delavallade, 10, rue Saint-Sabin (43-38-52-50). Jusqu'au 26 mai.

MAURICE LEMAITRE. Galerie de Paris, 6, rue du Pont-de-Lodi (43-25-42-63). Jusqu'au 8 juin.

LUIS LEMOS. Galerie Bernard Vidal, 10, rue du Trésor (47-06-09-82). Jusqu'au 2 juin.

HERMAN LEONARD. Comptoir de la photographie, cour du Bel-Air - 56, rue du Faubourg-Saint-Antoine (43-44-11-36). Jusqu'au 2 juin.

MASQUES, STATUES, FERS DU PAYS BAMBARA. Et signes, traces et autres souffles. Galerie Amrouche Bohbot Kesser, 2, rue Visconti (43-29-81-36). Jusqu'au 7 juin.

ELIZABETH GAROUSTE – MATTIA BONETTI. Galerie Néotu, 25, rue du Renard (42-78-96-97). Jusqu'au 9 juin.

MAITRES IMPRESSIONNISTES ET MODERNES. Galerie Odermatt-Cazeau, 85 bis, rue du Faubourg-Saint-Honoré (42-66-92-58). Jusqu'au 27 juillet.

ADALBERTO MECARELLI. Galerie Bernard Jordan, 52-54, rue du Temple (42-72-39-64). Jusqu'au 9 juin.

JEAN MESSAGIER. Galerie Katia Granoff, place Beauvau - 92, Fg-Saint-Honoré (42-65-24-41). Jusqu'au 1 juin.

HENRY MOORE. Galerie Maeght Éditeur, 36, av. Matignon (45-62-28-18). Jusqu'au 15 juin.

RICARDO MOSNER. Galerie Lara Vincy, 47, rue de Seine (43-26-72-51). Jusqu'au 17 juin.

WINFRIED MUTHESIUS. Galerie Nane Stern, 26, rue de Charonne (48-06-78-64). Jusqu'au 12 juin.

GEORGES NÖL. Galerie Berthet-Aittouarès, 29, rue de Seine (43-26-53-09). Jusqu'au 31 mai.

EVELYN ORTLIEB. Ardoises. Galerie Jaquester, 153, rue Saint-Martin (45-08-51-25). Jusqu'au 7 juillet.

PAPIERS EN QUESTION... Galerie Bernard Davignon, 76, rue Vieille-du-Temple (48-04-52-50). Jusqu'au 5 juin.

MALGORZATA PASZKO. Galerie Lamaignère Saint-Germain, 43, rue de Saintonge (48-04-59-44). Jusqu'au 2 juin.

RICHARD PEDUZZI. Galerie des éditions du Nopal, 3, rue Cardinale (46-33-47-15). Jusqu'au 15 juin.

FRANCIS PICABIA. Galerie Didier Imbert Fine Arts, 19, av. Matignon (45-62-10-40). Jusqu'au 12 juillet.

ROBERTO PLATE. Maquettes de théâtre. Galerie Proscenium, 35, rue de Seine (43-54-92-01). Jusqu'au 30 juin.

ISAAC POMIÉ. Années 70-75. Galerie le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts (43-25-35-37). Jusqu'au 30 juin.

JEAN-BAPTISTE PONTECORVO. Galerie l'Aire du verseau, 119, rue Vieille-du-Temple (48-04-86-40). Jusqu'au 30 mai.

POUGNY. Galerie Coard, 12, rue Jacques-Callot (43-26-99-73). Jusqu'au 30 juin.

PREMIER SALON INTERNATIONAL DE LA SCULPTURE CONTEMPORAINE. Galerie Maurice Ravel, 6, av. Maurice-Ravel (43-43-19-01). Jusqu'au 17 juin.

FRANÇOISE QUARDON. Galerie Praz-Delavallade, 10, rue Saint-Sabin (43-38-52-50). Du 29 mai au 28 juillet.

HARVEY QUAYTMAN. Galerie Gilbert Brownstone et Cie, 9, rue Saint-Gilles (42-78-43-21). Jusqu'au 2 juin.

ANDRÉ QUEFFURUS. Galerie Diane Manière, 11, rue Pastourelle (42-77-04-26). Du 29 mai au 30 juin. / Galerie Sylvie Bruley, 27, rue de l'Université (40-15-00-63). Jusqu'au 16 juin.

BERNARD QUENTIN. Galerie Michel Broomhead, 46, rue de Seine (43-25-34-70). Jusqu'au 2 juin.

MAN RAY, ASSEMBLAGES. Galerie Marion Meyer, 15, rue Guénégaud (46-33-04-38). Jusqu'au 31 juillet.

LARRY RIVERS. Dernières œuvres. Galerie Beaubourg, nouvel espace, 3, rue Pierre-au-Lard (48-04-34-40). Du 29 mai au 30 juillet.

MIMMO ROTELLA. Sovrapitture. Galerie Beaubourg, 3, rue Pierre-au-Lard (48-04-34-40). Jusqu'au 26 mai.

EDWARD RUSCHA. Galerie Ghislaine Hussenot, 5 bis, rue des Haudriettes (48-87-60-81). Jusqu'au 6 juin.

RÉTABLE FLAMAND DU XVe SIÈCLE. Reflets de l'art sacré. Galerie d'art Saint-Honoré, 267, rue Saint-Honoré (42-60-15-03). Jusqu'au 15 septembre.

RÉTROSPECTIVE ERTÉ. Galerie Damien, 5, rue Bonaparte (43-25-05-22). Jusqu'au 30 juillet.

RÉTROSPECTIVE PAUL KALLOS. Galerie Hanin-Nogers, 6, rue Bonaparte (43-25-16-49). Jusqu'au 20 juillet.

SARENCO L'AFRICAIN. Galerie J. et J. Donguy, 57, rue de la Roquette (47-00-10-94). Jusqu'au 26 mai.

THOMAS SCHUTTE. Galerie Crousel-Robelin Bama, 40, rue Quincampoix (42-77-38-87). Jusqu'au 16 juin.

GUSTAVE SINGIER. Galerie Arnoux, 27, rue Guénégaud (46-33-04-66). Jusqu'au 9 juin.

TONY SOULIÉ. Galerie Françoise Palluel, 91, rue Quincampoix (42-71-84-15). Jusqu'au 15 juin.

LOUIS SOUTTER. Galerie Jacques Barbier - Caroline Beltz, 9, rue Mazarine (43-54-10-97). Jusqu'au 30 juin. / Galerie Franka Berndt, 11, rue de l'Échaudé (43-25-52-73). Jusqu'au 29 juin.

TAL-COAT. Œuvres de 1950 à 1985. Galerie Fanny Guillon-Laffaille, 133, bd Haussmann (45-63-52-00). Jusqu'au 30 juin.

TARDI. Galerie Escale à Paris, 14, av. de la Bourdonnais (45-55-85-53). Jusqu'au 30 juin.

GÉRARD THALMANN. Galerie Pascal Gabert, 80, rue Quincampoix (48-04-94-84). Jusqu'au 23 juin.

JEAN-PAUL THIBEAU. Galerie Keller, 15, rue Keller (47-00-41-47). Jusqu'au 9 juin.

DAVID TREMLETT. Galerie Durand-Dessert, 43, rue de Montmorency (42-78-29-66). Jusqu'au 30 juin.

HERVÉ TÉLÉMAQUE. Galerie Jacqueline Moussion, 110-123, rue Vieille-du-Temple (48-87-75-91). Jusqu'au 30 juin.

GER VAN ELK. Galerie Durand-Dessert, 3, rue des Haudriettes (42-77-63-60). Jusqu'au 30 juin.

JACQUES DE LA VILLEGLÉ. 38-15 code Villeglé. Galerie Apomixie, 19, rue Guénégaud (46-33-03-02). Jusqu'au 17 juin.

VINGT-CINQ ANS D'EXPOSITIONS. MAITRES FRANÇAIS XIXe-XXe SIÈCLES. Galerie Schmit, 396, rue Saint-Honoré (42-60-36-36). Jusqu'au 18 juillet.

VOIR ET REVOIR - DÉCOUVRIR ET VOIR. Galerie Jeanne Bucher, 53, rue de Seine (43-26-22-32). Jusqu'au 2 juin.

SUSAN WIDES. Galerie Urbi et Orbi, 48, rue de Turenne, 2 étage, escalier B (42-74-56-36). Jusqu'au 31 mai.

YOKO YAMAMOTO. Galerie d'art international, 12, rue Jean-Ferrandi (45-48-84-28). Jusqu'au 2 juin.

ZACK. Galerie Protée, 38, rue de Seine (43-25-21-95). Jusqu'au 17 juin.

Périphérie

AUVERS-SUR-OISE. Autour du docteur Gachet. Musée Daubigny et office de tourisme, rue de la Sansonne (30-36-10-06). T.l.j. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 29 juillet.

BOULOGNE-BILLANCOURT. Voyage en musique, cent ans d'exotisme. Centre culturel de Boulogne-Billancourt, 22, rue de la Belle-Feuille (46-84-77-95). T.l.j. de 10 h à 21 h, dim. de 10 h à 12 h. Jusqu'au 13 juillet.

BRÉTIGNY-SUR-ORGE. Abstraction géométrique. Espace Jules Verne, rue Henri-Douard (60-84-40-72). T.l.j. sauf dim., lun. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 9 juin.

CORBEIL-ESSONNES. Daniel Milhaud. Centre d'Art contemporain Pablo Neruda, 22, rue Marcel-Cachin (60-89-00-72). T.l.j. sf lun. de 9 h à 12 h et de 13 h 30 à 18 h 30, dim. de 16 h à 19 h. Jusqu'au 5 juin.

IVRY-SUR-SEINE. Espaces internationaux. Centre d'art contemporain, 93, av. Georges-Gosnat (46-70-15-71). T.l.j. sf lun. de 12 h à 19 h, dim. de 11 h à 17 h. Jusqu'au 3 juin.

MONTROUGE. 35e Salon de Montrouge. Centre culturel et artistique, 2, avenue Émile-Boutroux (46-56-58-34). T.l.j. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 6 juin.

SAINT-DENIS. Jean-Michel Fichot. Sculptures. Musée d'art et d'histoire, 22 bis, rue Gabriel-Péri (42-43-05-10). T.l.j. sf mar. de 10 h à 17 h 30, dim. de 14 h à 18 h 30. Jusqu'au 20 août.

SUCY-EN-BRIE. Et Maintenant, avec couleurs. Centre culturel de Sucy, ferme de Grand-Val (45-90-25-12). T.l.j. de 14 h à 18 h. Jusqu'au 24 juin.

هكذا من الأصل

COMMUNICATION

Télévision haute définition

Européens et Japonais renvoient leur confrontation à plus tard

La confrontation entre Européens et Japonais sur la télévision à haute définition (TVHD) a fait place, mercredi 23 mai, à la collaboration lors de la réunion plénière du CCIR, l'organe international chargé de définir les normes de radiodiffusion, consacrée à ce dossier.

Les experts du CCIR (Comité consultatif international des radiocommunications) ont adopté à l'unanimité cinq *« recommandations »* mineures certes, mais établissant pour la première fois des règles communes en matière de production. La principale de ces recommandations définit vingt-trois des trente-quatre paramètres jugés nécessaires pour l'établissement d'une norme commune pour les studios de télévision. Un accord a ainsi été possible sur des questions comme le rendu des couleurs ou le format de l'image. Mais des problèmes essentiels comme le nombre d'images par seconde et le nombre de lignes de l'écran figurent parmi les points encore en suspens.

Le président de la commission spécialisée du CCIR, le Soviétique Mark Krivocheev, s'est félicité de cette décision *« historique »*, en rappelant que la dernière réunion plénière du CCIR, il y a quatre ans à Dubrovnik (Yougoslavie), avait donné lieu à des affrontements très durs entre Japonais et Européens. Les constructeurs nippons avaient alors tenté de faire passer en force leur propre système comme norme internationale. Les Européens avaient demandé au CCIR de différer sa décision, estimant être en mesure de présenter un système concurrent qui ne condamnerait pas – comme c'est le cas avec le système japonais – les matériels existants au rebut.

« A Dubrovnik, on a essayé de nous imposer une norme et cela n'a pas marché », a commenté M. Bernard Pauchon, un responsable de TDF, qui présidait la délégation française. *« Nous avons prouvé notre capacité de résistance*, a-t-il estimé. *Mais on ne peut pas fabriquer des équipements de télévision sur la base de ce qui a été atteint mercredi. »* A Düsseldorf, les Européens ont donc moins obtenu une victoire qu'un report des véritables problèmes de fond. Un délai de grâce dont les Américains étaient aussi demandeurs, faute d'avoir fait leur propre choix.

Quatre candidats pour une septième chaîne hertzienne

Quatre candidats ont répondu dans les délais à l'appel lancé en février dernier par le CSA pour l'attribution de fréquences de télévision cryptée couvrant Paris et sa région. Deux de ces projets visent un public similaire, les enfants et les familles. L'un, Canal Enfants, est soutenu par les trois grands câblo-opérateurs et Canal Plus, et a fait de l'obtention de fréquences hertziennes une condition de sa diffusion sur le satellite TDF1 (*le Monde* du 23 mai). L'autre, Télé-Pousse, émane de la société RCL-TV et regroupe autour de TF1 (15 %), la presse quotidienne régionale (25 %), Tapie Finance (12,5 %), des banques régionales (Crédit agricole du Sud-Est et Banque populaire du Nord) et les Editions mondiales. Derrière ces deux candidatures, on retrouve donc l'affrontement entre les deux poids lourds de l'audiovisuel français, TF1 et Canal Plus, qui avait tourné à l'avantage du dernier lors de l'attribution des canaux de TDF1.

Même si l'appel à candidatures semble avoir été taillé sur mesure pour Canal Enfants, deux autres projets sont sur les rangs. Il s'agit d'abord de Sports 2/3, chaîne sportive préparée pour le satellite TDF1 par le groupe Chargeurs, Antenne 2 et FR3, qui ne pouvait renoncer avant d'avoir tenté d'obtenir des fréquences terrestres – même si elle ne nourrit pas d'illusions excessives (*le Monde* du 13 avril). Quant au projet TV 1992, préparé notamment par le publicitaire Jean-François Minne, il joue sur un autre registre, celui des services, avec une chaîne de formation professionnelle et de vie pratique. L'appel à candidatures sur la région parisienne est suivi d'un autre appel concernant vingt-deux villes de province, qui sera clos le 20 juin. De la décision du CSA, attendue pour le début juillet, dépendra donc la naissance d'un septième réseau hertzien touchant environ 4,5 millions de foyers. Si sa candidature est retenue, Canal Enfants espère débuter ses programmes avant Noël, période favorable pour les abonnements.

M. C. I.

□ **M. Jan Nouwen à la tête de la Fédération internationale des éditeurs de journaux.** Le Néerlandais Jan Nouwen a été élu, mercredi 23 mai, président de la Fédération internationale des éditeurs de journaux (FIEJ), lors du 43e Congrès de cet organisme à Copenhague. M. Nouwen, directeur du journal *Haagsche Courant* à La Haye succède à ce poste à l'Italien Giovanni Giovannini. L'éditeur du *Patriot Ledger* (Etats-Unis), M. K. Prescott Low, a été nommé secrétaire général de l'organisation. – *(AFP.)*

AGENDA

CARNET DU Monde

Décès

– M. Serge Borochovitch,
M. Patrick Borochovitch,
M. et Mme André Rosenthal
et leurs enfants,
M. et Mme Michel Borochovitch
et leur fille,
M. et Mme Jean Rosenthal
et leurs familles,
Et toute la famille,
ont la douleur de faire part du décès de

Mme Serge BOROCHOVITCH,
née Micheline Rosenthal,
officier de la Légion d'honneur,
croix de guerre 1939-1945,
avec Palmes,
médaillée de la Résistance,
vice-présidente
des Anciens du maquis de l'Ain,
administrateur du WWF,

survenu le 22 mai 1990, à l'âge de soixante-cinq ans.

Les obsèques seront célébrées le vendredi 25 mai, à 11 heures, au cimetière du Montparnasse, 3, boulevard Edgar-Quinet, Paris-14e.

Un registre de signatures tiendra lieu de condoléances.

Ni fleurs ni couronnes.

Cet avis tient lieu de faire-part.

39, avenue Eglé,
78600 Maisons-Laffitte.

– M. Jean-Jacques de Bresson,
président national de l'Association nationale des médaillés de la Résistance française,
Le bureau national,
Les médaillés de la Résistance,
ont la douleur de faire part du décès de

Mme Micheline BOROCHOVITCH,
officier de la Légion d'honneur,
croix de guerre 1939-1945,
avec Palmes,
vice-présidente de l'Association
des anciens du maquis de l'Ain
et du Haut-Jura,
administrateur du WWF,
médaillée de la Résistance.

Les obsèques auront lieu le vendredi 25 mai, à 11 heures, au cimetière du Montparnasse, 3, boulevard Edgar-Quinet, Paris-14e.

– Ses parents,
Ses amis,
font part du décès de

Bernard CHARLIER,

survenu le 18 mai 1990.

La cérémonie a eu lieu dans l'intimité.

Anniversaires

– Il y a cinquante ans, le 25 mai 1940, le

**lieutenant (OR)
Jacques FAGUER,
406 DCA,**

était mortellement blessé à son poste en défendant Calais.

« Son regard répandait une telle intensité d'énergique droiture, de bonté forte, qu'il reste lumineux dans le souvenir. »

Souvenez-vous également de son épouse,

Denise BEGUIN-FAGUER,

décédée le 3 avril 1972.

De la part des familles Beguin et Faguer.

– Il y a cinq ans

Maïe MORVAN,
née Maria Dupont Douarinou,

épouse de

Yves Morvan,
(Jean Marin),

était rappelée à Dieu.

Ceux qui l'ont connue, estimée, aimée, ont pour elle en ces jours anniversaires, une pensée fidèle et fervente.

Une messe à sa mémoire sera célébrée le samedi 26 mai, à 18 h 30, en l'église de Locronan (Finistère).

6, rue Eginhard,
75004 Paris.

Avis de messe

– L'ambassade de la République argentine,

fait part aux ressortissants argentins résidents en France de la messe qui aura lieu en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, 2, place du Louvre, Paris-1er, le 25 mai, à 11 heures, pour célébrer la

Fête nationale de notre pays.

– Une messe sera dite le mercredi 30 mai, à 18 heures, en l'église Saint-Etienne-du-Mont, Paris-5e, à la mémoire de

Marguerite GODEC-DEFRANCE,

qui fut professeur de lettres au Bourget et nous a quittés le 30 juillet 1989.

Ceux qui ont gardé son souvenir sont invités à y assister ou à s'y unir par la pensée.

De la part de
Jean-Pierre, Marie-Claude et Julia.

7, rue de Montmarin,
29670 Locquénolé.

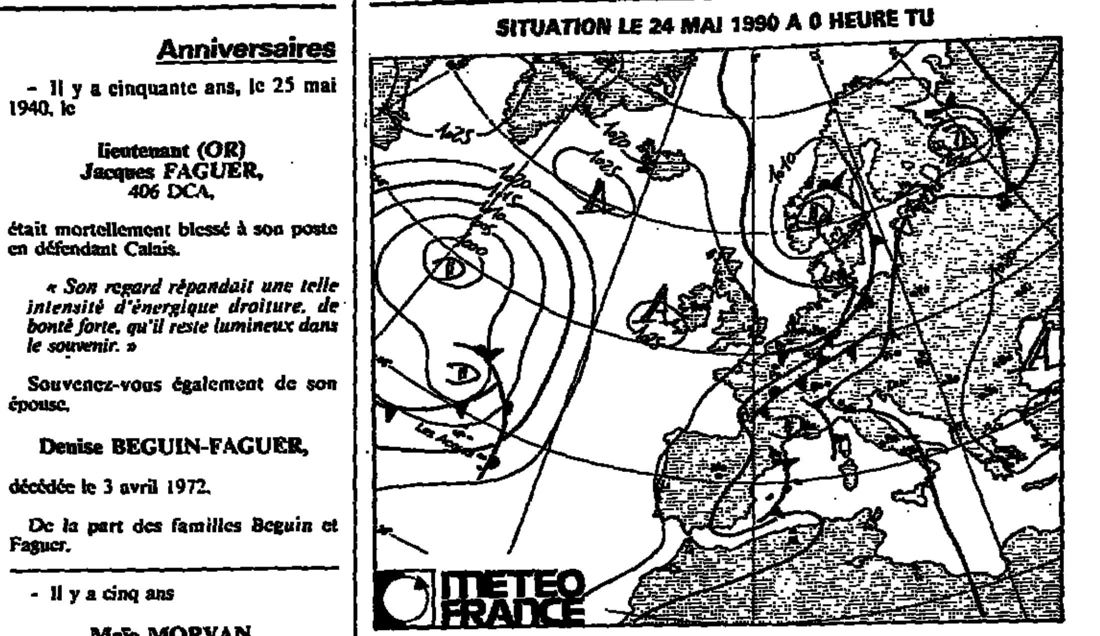
Communications diverses

– Ecuries Saint-Hugues (Cluny). Cinq peintres du 5 de la rue de Charonne : Ankaoua, Nivollet, Pichaud, Sorg, Thiolat, du 2 juin au 11 septembre 1990.

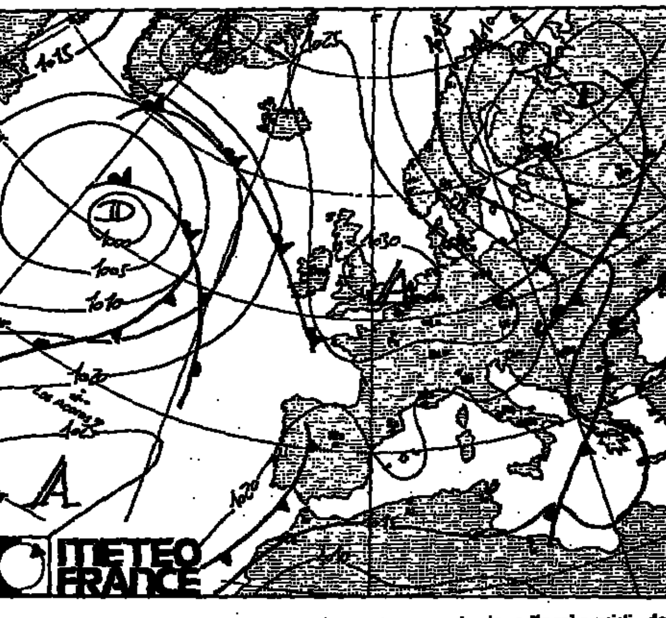


MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 24 MAI 1990 A 0 HEURE TU



PRÉVISIONS POUR LE 26 MAI 1990 A 12 HEURES TU



Evolution probable du temps en France entre le jeudi 24 mai à 0 heure et le dimanche 27 mai à 24 heures :

Situation générale et évolution :

La situation redevient anticyclonique sur tout le pays. Vendredi, l'amélioration sera sensible en particulier sur la moitié sud-est de la France et le soleil fera de belles apparitions au fil de la journée sur l'ensemble du pays. Samedi et dimanche, le temps sera généralement bien ensoleillé et les températures seront de saison.

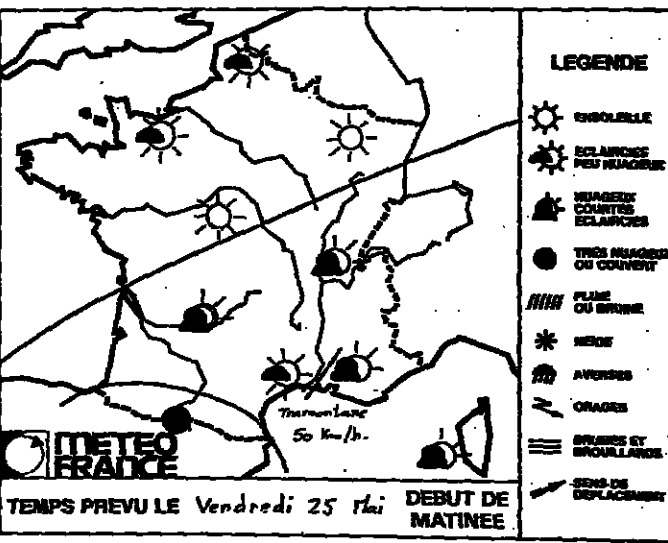
Prévisions pour vendredi : les orages cessent.

Le ciel sera encore chargé sur les Pyrénées, ainsi que du sud de l'Alsace à la Franche-Comté, à l'Auvergne, Rhône-Alpes, Provence et Corse. Le matin, il tombera quelques gouttes ; mais dans l'après-midi, des éclaircies pourront percer.

Sur l'Aquitaine et le Midi-Pyrénées, le ciel, variable le matin, deviendra de plus en plus bleu. Sur le Languedoc, le soleil prédominera aussi, mais le mistral sera modéré. Au nord d'un axe Bordeaux-Strasbourg, le soleil l'emportera nettement. Le vent du nord sera faible.

Les températures matinales seront en légère baisse au nord de la Loire avec 7 à 9 degrés ; ailleurs, il fera 10 à 13 degrés, mais 14 à 18 degrés sur la Provence et la Corse.

Dans l'après-midi, le thermomètre grimpera entre 16 et 23 degrés du nord au sud du pays ; mais localement, il pourra faire 13 ou 14 degrés près de la Manche et, à l'opposé, jusqu'à 26 degrés en Provence et en Corse.



TEMPÉRATURES maxima - minima et temps observé
Valeurs extrêmes relevées entre le 23-05-90 à 6 heures TU et le 24-05-90 à 6 heures TU — le 24-05-199

FRANCE	max	min	temps
AJACCIO	27	16	D
BIARRITZ	18	15	A
BORDEAUX	21	15	P
BOURGES	22	14	P
BREST	19	10	D
CAEN	17	7	C
CHERBOURG	16	9	D
CLERMONT-FER.	22	14	P
DIJON	24	14	P
GRENOBLE-SM-H	25	15	P
LILLE	21	8	B
LIMOGES	19	12	P
LYON	25	15	P
MARSEILLE-MAR.	26	16	–
NANCY	22	11	N
NANTES	23	10	D
NICE	23	18	N
PARIS-MONTS.	23	12	N
PAU	18	14	P
PERPIGNAN	23	16	C
RENNES	21	9	D
ST-ETIENNE	24	13	C
STRASBOURG	23	12	N
TOURS	22	12	C
TOULOUSE	19	14	C
POINTE-A-PITRE	32	24	D

ÉTRANGER	max	min	temps
ALGER	24	24	D
AMSTERDAM	18	5	B
ATHENES	25	17	D
BANGKOK	34	24	C
BARCELONE	22	15	C
BELGRADE	27	15	D
BERLIN	24	12	D
BRUXELLES	21	8	D
LE CAIRE	–	–	–
COPENHAGUE	16	7	D
DAKAR	26	20	D
DELHI	29	28	D
DJERBA	43	22	D
GENEVE	23	13	–
HONGKONG	29	25	D
ISTANBUL	20	17	D
JERUSALEM	23	11	D
LISBONNE	21	15	D
LONDRES	22	10	D
LOS ANGELES	23	14	D
LUXEMBOURG	21	12	N
MADRID	21	7	D
MARRAKECH	27	13	D
MEXICO	22	10	B
MILAN	23	17	D
MONTRÉAL	14	6	D
MOSCOU	18	7	D
NAIROBI	25	16	P
NEW-YORK	18	9	A
OSLO	15	6	N
PALMA-DE-MAL.	25	12	D
PEKIN	26	13	C
RIO-DE-JANEIRO	22	16	D
ROME	30	21	D
SINGAPOUR	35	28	C
STOCKHOLM	16	8	P
SYDNEY	18	14	P
TOKYO	22	15	C
TUNIS	30	19	D
VARSOVIE	22	8	C
VENISE	25	19	C
VIENNE	24	15	N

A	B	C	D	N	O	P	T	*
averse	brume	ciel couvert	ciel dégagé	ciel nuageux	orage	pluie	tempête	neige

* = temps universel, c'est-à-dire pour la France : heure légale moins 2 heures en été ; heure légale moins 1 heure en hiver.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

Le Monde

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE,
75501 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99

ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 49-60-30-00
Télécopieur : (1) 49-60-30-10

Edité par la SARL *le Monde*

Durée de la société :
cent ans à compter du
10 décembre 1944.

Capital social :
620 000 F

Principaux associés de la société :
Société civile
« Les Rédacteurs du *Monde* »,
Société anonyme
des lecteurs du *Monde*,
Le Monde-Entreprises,
Mme Geneviève Beuve-Méry,
M. André Fontaine, *gérant*.

Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 437
ISSN : 0395 - 2037

Renseignements sur les microfilms et index du Monde au (1) 42-22-20-20

Imprimerie du « Monde »
12, r. M.-Gunsbourg
94852 IVRY

ABONNEMENTS
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY, 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX Tél. : (1) 49-60-32-90

TARIF	FRANCE	BENELUX	SUISSE	AUTRES PAYS voie normale
3 mois	365 F	399 F	504 F	700 F
6 mois	720 F	762 F	972 F	1 400 F
1 an	1 300 F	1 380 F	1 800 F	2 650 F

ÉTRANGER : par voie aérienne tarif sur demande.

Pour vous abonner, RENVOYER CE BULLETIN accompagné de votre règlement à l'adresse ci-dessus

ou par MINITEL : 36-15 LEMONDE code d'accès ABO

SERVICE A DOMICILE :
Pour tous renseignements : (1) 49-60-34-70

Changements d'adresse définitifs ou provisoires : nos abonnés sont invités à formuler leur demande deux semaines avant leur départ, en indiquant leur numéro d'abonné.

BULLETIN D'ABONNEMENT

DURÉE CHOISIE

3 mois ☐ 6 mois ☐ 1 an ☐

011 MON01

Nom : ________________ Prénom : ________________

Adresse : ________________________________

________________ Code postal : ________________

Localité : ________________ Pays : ________________

Veuillez avoir l'obligeance d'écrire tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

AGENDA

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 5267

HORIZONTALEMENT

I. Moyen de s'offrir une collection de souvenirs. – II. Qui n'a rien à perdre. Où il est bon d'arriver quand on est « rendu ». – III. A beaucoup donné. Est destinée à ceux qui ont l'habitude de toucher de l'argent. – IV. Refermer les lèvres. – V. Perdre un peu de soi. Dieu. – VI. Qui consomment donc trop. Avait la main leste. – VII. Multipliait les observations. Préposition. Suscite des réactions. – VIII. Montrent souvent les dents ou bien ouvrent fréquemment le bec. – IX. Il n'est pas rare qu'elle soit dans la purée. – X. Fait des réserves. – XI. Gêne la circulation. Sort de l'eau.

VERTICALEMENT

1. N'a pas continuellement quelqu'un sur le dos. Un qui peut aller droit au but. – 2. Prend l'eau. – 3. Réfléchi. Signe de fatigue. Eclat de rire. – 4. Fait sortir de l'eau. Met des vies animales en danger. – 5. Employé pour faire le pâté. Moyen d'aller plus loin. – 6. Ne saurait se passer d'eau. Offrent de multiples occasions de faire le point. – 7. A permis à certains de faire le pont. Allait au feu. – 8. Lettre grecque. Conduit certaines personnes à « mordre ». Marque la ressemblance. – 9. Source de chaleur. N'échappe pas toujours aux chinoiseries.

Solution du problème n° 5266

Horizontalement

I. Laconique. – II. Atoniques. – III. Bel. Bâle. – IV. Olé. Garer. – V. Rée. Olt. – VI. Is. Me. Ion. – VII. Collège. – VIII. Usité. Ri. – IX. Saleté. Va. – X. Eu. Ut. Sel. – XI. Furète.

Verticalement

1. Laborieuse. – 2. Atèles. Sauf. – 3. Colée. Cil. – 4. On. Moteur. – 5. Ni. Goélette. – 6. Iqbal. – 7. Quartier. Se. – 8. Uélé. Ogive. – 9. Esérine. Ale.

GUY BROUTY

CAMPUS

Les docteurs de Toulouse

L'université Paul-Sabatier de Toulouse publie, pour la première fois, un annuaire de ses étudiants ayant obtenu un diplôme de formation doctorale. Cette initiative sans équivalent en France mérite d'être signalée dans un contexte universitaire où il est difficile d'évaluer le nombre exact des étudiants de niveau bac + 5, ainsi que leurs activités. La tâche a été largement compliquée par la dispersion des jeunes concernés. Un an de recherche et près de cinq mille appels téléphoniques ont été nécessaires pour retrouver la tracé de 1 581 diplômés formés par l'université Paul-Sabatier entre 1985 et 1989. Il apparaît que seuls 3,5 % d'entre eux sont sans emploi. 43 % occupent un poste d'ingénieur, 28 % sont enseignants et 19 % informaticiens. Près des deux tiers ont trouvé un emploi en moins de trois mois, et beaucoup considèrent que la fonction qu'ils remplissent correspond à leur qualification.

Ce recensement s'inscrit dans une politique générale de suivi des diplômés. Les responsables de Paul-Sabatier, qui ont créé dans ce but un observatoire de l'emploi, estiment qu'une telle démarche est nécessaire à l'heure où l'université doit justifier de la cohérence de son activité. Elle permet, par ailleurs, aux enseignants d'établir un lien entre leur travail et les résultats obtenus par les étudiants. (Annuaire des formations doctorales 1985-1989, université Paul-Sabatier, 118, route de Narbonne, 31002 Toulouse cedex, tél. : 61-55-63-46.)

R.R.

Prépa d'été à Sciences-Po

Le lycée La Fontaine à Paris organise, en collaboration avec le CNED, du 23 juillet au 25 août, cinq semaines de préparation à l'examen d'entrée à l'Institut d'études politiques de Paris. Les cours auront lieu au lycée, 1, place de la Porte-Molitor, 75016. Les dossiers d'inscription sont à retirer dès maintenant au secrétariat scolaire du lycée. Tél. : 46-51-31-21, 46-51-25-39, poste 305.

Enseignants à Versailles

L'académie de Versailles s'apprête à recruter huit cents enseignants non titulaires dans toutes les disciplines pour la rentrée prochaine.

Ces emplois sont accessibles aux diplômés de l'enseignement supérieur (DEUG, BTS, DUT, licence, diplômes d'ingénieur). Inscription : 3615 AVERTEL. Mot-clé : ENSEIGNE.

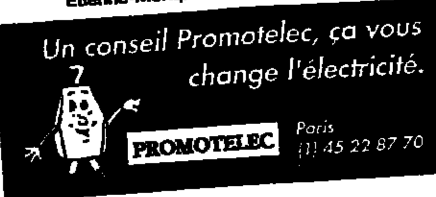
RADIO-TÉLÉVISION

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaines dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles : ▶ signalé dans « le Monde radio-télévision » ; □ Film à éviter ; ■ On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

Jeudi 24 mai

TF 1

20.25 **Sport : Football.** Demi-finale de la Coupe de France : Saint-Etienne-Montpellier.



22.20 **Magazine : Ex libris.** Expliquez-moi : Jean-Marie Gustave Le Clézio (*Sirandanes*), Aimé Césaire, Raphaël Confiant (*le Nègre et l'Amiral*) ; Extérieur livre : Simone Henry Valmore (*Dieu en exil*), Maryse Condé (*la Mangrove*) ; Exploration : Saint-John Perse.
23.20 **Série : L'heure Simenon.**
0.20 **Journal et Météo.**
0.40 **Série : Intrigues** (et à 3.40).
1.05 **TF 1 nuit.**
2.00 **Info revue.**
2.50 **Téléfim : Nous sommes terroristes** (2e partie).

A 2

20.40 **Magazine : Envoyé spécial.** Spécial cinéma, à l'occasion du Festival de Cannes : L'actualité vue par un cinéaste (François Reichenbach) ; Le cinéma vu par une journaliste (France Roche).
21.40 **La caméra cachée.**
22.15 **Cinéma : Sait-on jamais ? ■** Film franco-italien de Roger Vadim (1957). Avec Christian Marquand, Françoise Arnoul, Robert Hossein.
23.55 **Informations : 24 heures sur la 2.**
0.10 **Météo.**
0.15 **Magazine : Du côté de chez Fred.**

FR 3

20.35 **Cinéma : Il était une fois un flic ■** Film français de Georges Lautner (1971). Avec Mireille Darc, Michel Constantin, Hervé Hillien.
22.15 **Magazine : Le bar de l'entracte.**
23.35 **Journal et Météo.**
23.55 **Court métrage : Entr'acte.** Film muet musical de René Clair (1924). Avec Jean Borlin, Inge Fries, Francis Picabia.
0.20 **Musique : Carnet de notes.**

CANAL PLUS

20.30 **Cinéma : Blancs cassés ■** Film français de Philippe Venault (1988). Avec Jacques Bonnaffé, Sylvie Orcier, Christophe Odent.
22.15 **Flash d'informations.**
22.25 **Cinéma : Robocop ■■** Film américain de Paul Verhoeven (1987). Avec Peter Weller, Nancy Allen, Daniel O'Herlihy (v.o.).
0.05 **Cinéma : Plein soleil ■■■** Film français de René Clément (1959). Avec Alain Delon, Marie Laforêt, Maurice Ronet.

LA 5

20.40 **Cinéma : Capitaine Malabar dit « la bombe » □** Film italien de Michele Lupo (1982). Avec Bud Spencer, Jerry Cala, Mike Miller.
22.30 **Série : Deux flics à Miami.**
23.30 **Magazine : Désir.**
0.00 **Journal de minuit.**
1.10 **Rediffusions.**

M 6

20.35 **Cinéma : L'homme qui aimait les femmes ■■** Film français de François Truffaut (1976). Avec Charles Denner, Leslie Caron, Brigitte Fossey.
22.35 **Série : Brigade de nuit.**
23.30 **Série : Destination danger.**
0.20 **Six minutes d'informations.**
0.25 **Informations : Dazibao.**
0.30 **Magazine : Charmes.**
0.05 **Musique : Boulevard des clips.**
2.00 **Rediffusions.**

LA SEPT

21.00 **Magazine : Mégamix.** De Martin Meissonnier.
22.00 **Documentaire : Musiques du Pakistan (2).** D'Yves Billon.
23.00 **Documentaire : Roland Petit (2).** De Catherine Dupuis.

FRANCE-CULTURE

20.30 **Dramatique.** Paroles de chiens, d'Alain Nempont.
21.30 **Profils perdus.** Georges de Beauregard (2e partie).
22.40 **Nuits magnétiques.** Habiter.
0.05 **Du jour au lendemain.**
0.50 **Musique : Coda.** Le rock en RDA.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 **Concert** (donné le 22 mai aux Rencontres musicales d'Evian) : Quintette pour piano et vents en mi bémol majeur op. 16, Trio pour violon, violoncelle et piano n° 7 en si bémol majeur op. 97, de Beethoven, par Isaac Stern, violon, Mstislav Rostropovitch, violoncelle, Eugène Istomin, piano.
23.07 **L'invité du soir.** Georges Kurtag, compositeur.

Vendredi 25 mai

TF 1

15.20 **Téléfilm : SARL ou Société amoureuse à responsabilité limitée.** De Christian-Jaque, avec Jean-Pierre Darras, Jacques Balutin.
16.40 **Club Dorothée.** Caroline.
17.15 **Série : 21 Jump Street.**
18.00 **Série : Hawaii, police d'Etat.**
18.50 **Avis de recherche.**
19.00 **Feuilleton : Santa-Barbara.**
19.25 **Jeu : La roue de la fortune.**
19.50 **Le bébête show.**
20.00 **Journal, Météo et Tapis vert.**
20.35 **▶ Variétés : Avis de recherche.** Invité : Antoine.
22.30 **Magazine : Et si on se disait tout...** Invité : Laurent Fabius.
23.30 **Série : Enquêtes à l'italienne.**
0.20 **Journal, Météo et Bourse.**
0.40 **Feuilleton : Mont royal** (3e épisode).
1.25 **Info revue.**
2.25 **Téléfilm : Nous sommes terroristes** (fin).

A 2

14.05 **Série : Les enquêtes du commissaire Maigret.**
15.40 **Après-midi show.**
17.00 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
17.25 **Magazine : Giga.**
18.30 **Série : L'homme qui tombe à pic.**
19.25 **Jeu : Dessinez, c'est gagné !**
20.00 **Journal et Météo.**
20.40 **Série : L'ami Giono.** Solitude de la pitié, de Marcel Bluwal, avec Roger Souza, Armand Meffre.
21.35 **Apostrophes.** Magazine littéraire de Bernard Pivot. Spécial URSS. Invités : Alexandre Avelitchev, éditeur, directeur des Editions du Progrès, Bernard Guetta, notre correspondant à Moscou (*Boukharine, ma passion*, d'Anna Larina Boukharina) ; Interviews enregistrés en URSS des écrivains Ivan Stadnjuk, Anatoli Sofronov, Victor Erofeiev, et d'Oleg Volkov, détenu ou en résidence surveillée pendant vingt-sept ans.
22.55 **Journal et Météo.**
23.15 **Cinéma : la Tête contre les murs ■■** Film français de Georges Franju (1958). Avec Pierre Brasseur, Jean-Pierre Mocky, Anouk Aimé.

FR 3

14.30 **Magazine : Etre maman aujourd'hui.**
15.03 **Téléfilm : Vacances.** D'Alain Dhouailly, avec Monique Lejeune, Madeleine Damien.
16.05 **Magazine : Télé-Caroline.**
17.30 **Feuilleton : Tom Sawyer.**
17.55 **Dessin animé : Molierissimo.**
18.03 **Magazine : C'est pas juste.**
18.30 **Jeu : Questions pour un champion.**
19.00 **Le 19-20 de l'information.**
20.05 **Jeu : La classe.**
20.35 **Magazine : Thalassa.** Le Festival Etonnants voyageurs, en direct de Saint-Malo : Le miroir aux épices, de Frédéric Soltan et Dominique Rabotteau.
21.35 **Feuilleton : Les tisserands du pouvoir.**
22.30 **Journal et Météo.**
22.55 **Magazine : Faut pas rêver.**
23.50 **Musique : Carnet de notes.**
0.00 **Documentaire : Aventures de l'esprit.**

CANAL PLUS

15.30 **Cinéma : Et la femme créa l'homme parfait. ■** Film américain de Susan Seidelman (1987). Avec John Malkovich, Anne Magnusson, Glenne Headly.
17.05 **Documentaire : Les allumés...**
17.25 **Sport : Cyclisme.** Tour d'Italie.
17.50 **Cabou Cadin.** Zorro.

En clair jusqu'à 20.00

18.15 **Dessins animés : Ça cartoon.**
18.30 **Top album.**
19.20 **Flash d'informations.**
19.30 **Sport : Football.** Les coulisses.
20.00 **Sport : Football.** Coupe de France (demi-finale) : Marseille-Racing Paris 1, en direct de Marseille.
22.10 **Flash d'informations.**
22.15 **Documentaire : Menace sur les éléphants d'Afrique.** De Philip Cayford.
23.00 **Cinéma : L'empire du soleil. ■■** Film américain de Steven Spielberg (1987). Avec Christian Bale, John Malkovich, Miranda Richardson.
1.25 **Cinéma : Baby boom ■** Film américain de Charles Shyer (1987). Avec Diane Keaton, Harold Ramis, Sam Wanamaker (v.o.).

LA 5

14.30 **Série : Soko, brigade des stups.**
15.25 **Série : Bergerac.**
16.40 **Dessins animés.**
18.50 **Journal images.**
19.00 **Divertissement : Les fléaux capitaux.**
19.45 **Journal.**
20.30 **Drôles d'histoires.**
20.40 **Téléfilm : Justice aveugle.** D'Andrew Gottlieb, avec Tim Matheson, Mimi Kusyk.
22.20 **Téléfilm : La légion de l'aigle.** De Thomas Baldwin, avec Franck Stallone, William Zipp.
0.00 **Journal de minuit.**
0.30 **Rediffusions.**

M 6

14.45 **Série : Maîtres et valets.**
17.05 **Camarade lycéen.**
17.15 **Informations : M 6 info.**
17.25 **Série : L'homme de fer.**
18.15 **Série : L'ami des bêtes.**
19.00 **Série : Aline et Cathy.**
19.25 **Série : La fête à la maison.**
19.54 **Six minutes d'informations.**
20.00 **Série : Cosby show.**
20.35 **Téléfilm : Mortelle rencontre.** De Christian I. Nyby, avec Patrick Dufy, Loni Anderson.
22.15 **Série : Brigade de nuit.**
23.10 **Série : Destination danger.**
0.00 **Six minutes d'informations.**
0.05 **Informations : Dazibao.**
0.10 **Capital.**
0.15 **Sexy clip.** Les meilleurs clips de 1990.
2.00 **Rediffusions.**

LA SEPT

14.30 **Cours d'italien.**
15.00 **Cinéma : Perceval le Gallois ■■** Film français d'Eric Rohmer (1979). Avec Fabrice Luchini, André Dussolier, Pascale Ogier.
17.15 **Documentaire : La montre en or.**
18.00 **Téléfilm : L'homme de papier.**
19.00 **Documentaire : Kaltex en Chine.**
19.30 **Documentaire : L'âge d'or du cinéma.**
20.00 **Documentaire : Le Musée d'Orsay.**
21.00 **Théâtre : Hécube.** D'Euripide.
23.00 **Danse : Carmen.** Ballet de Roland Petit.
23.45 **Vidéo danse : Le sourire de Reims.**

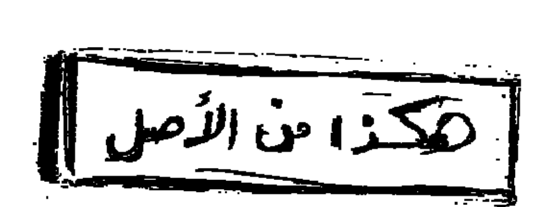
FRANCE-CULTURE

20.30 **Radio-archives.** Pile ou face. Hommage à Roger Pigaut par Serge Reggiani.
21.30 **Musique : Black and blue.** Du piano au berimbau.
22.40 **Nuits magnétiques.** Habiter.
0.05 **Du jour au lendemain.**
0.50 **Musique : Coda.** Le rock en RDA.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 **Concert** (donné le 11 février à Sarrebruck) : Sérénade pour instruments à vent en ré mineur op. 44, de Dvorak ; Der Schwanendreher, concerto pour alto et petit orchestre, de Hindemith ; Symphonie n° 2 en ut majeur op. 61, de Schumann, par l'Orchestre radiosymphonique de Sarrebruck, dir. : David Shallon ; sol. : Tabea Zimmermann, alto.
22.20 **Musique légère.** Fantaisie, de Genin ; Les forains, de Sauguet.
23.07 **Le livre des meslanges.**
0.30 **Poissons d'or.**





هكذا من الأصل

ÉCONOMIE

Les nouvelles mesures économiques discutées jeudi au Parlement

Le gouvernement soviétique souhaite organiser un référendum sur la réforme

« Un tournant important, égal à celui de la révolution d'Octobre ». C'est ainsi que M. Mikhaïl Gorbatchev a qualifié, mercredi 23 mai, le projet de réformes économiques qui devait être discuté jeudi et vendredi au Parlement. Pourtant, d'après les éléments connus de ce projet, une grande prudence manifeste dans la transition vers le marché, et le gouvernement a exprimé son désir de « consulter la population ».

Après avoir retardé pendant plusieurs mois l'annonce du programme de mesures radicales destiné à tenter de remettre à flot l'économie soviétique, le gouvernement de l'URSS annonce sa volonté de soumettre ses projets à l'opinion publique. *« Le gouvernement est d'accord pour organiser un référendum à l'échelon national avant l'introduction des réformes »*, a déclaré mercredi 23 mai à Moscou M. Leonid Abalkine, vice-premier ministre de l'URSS en charge des questions économiques. Le même Abalkine écrivait pourtant en mars, dans un memorandum récemment publié par Radio Liberté, que la situation était tellement critique que les réformes prévues pour 1992-1993 devaient absolument être introduites cette année. La consultation électorale, qui serait la première de ce type jamais organisée en URSS, devrait donc intervenir au plus tôt. Mais aucun détail relatif à la date n'a pour l'instant été communiqué.

Après plusieurs réunions rendues infructueuses par les divergences d'opinion entre conservateurs et économistes réformistes, le conseil présidentiel, l'instance consultative récemment créée par M. Gorbatchev, a finalement adopté, le mardi 22 mai, un programme de transition vers *« une économie de marché contrôlée »*. La peur exprimée par une large fraction de la classe politique de voir la transition vers le marché provoquer une explosion sociale paraît clairement l'emporter sur la hardiesse des nouveaux conseillers économiques du président.

Résultat : on parle maintenant, à Moscou, d'accorder des compensations sociales avant même d'amorcer le passage au marché. Au cours de la conférence de presse qu'ils ont donnée mercredi 23 mai, les responsables économiques ont assuré que les réformes auraient pour conséquence une baisse de 5 % à 6 % du niveau de vie et mettraient dix millions de personnes au chômage (le nombre des sans- emploi est déjà officiellement estimé à 2 millions). Selon M. Iouri Maslioukov, le directeur du comité d'Etat au plan, l'Union soviétique *« n'est pas capable, budgétairement, d'assumer les 40 millions de chômeurs que provoquerait une variante polonaise »*.

Des compensations sociales avant les hausses de prix

La principale décision relative à la réforme jusqu'à présent rendue publique par le gouvernement est celle de l'augmentation des prix de détail. Des multiplications par deux, voire par trois dans le cas du pain, des prix des principaux produits de base doivent être amorcées dès le mois de juillet. Cependant, même dans ce domaine, les responsables économiques font preuve d'une grande prudence. Redoutant l'opposition de la population – les dépenses alimentaires représentent 50 % du budget soviétique moyen, – ils ont immédiatement annoncé que les hausses de prix seraient accompagnées, voire précédées, de compensations sociales, sous forme d'augmentations de salaire et d'allocations. Plusieurs responsables n'avaient pourtant pas caché au cours des dernières semaines que, pour que l'assainissement de l'économie soit réel, ces compensations devraient être limitées au strict minimum.

Le problème reste de savoir si l'augmentation des prix – une fois acceptée par le Parlement – va réussir



à améliorer l'approvisionnement des magasins, en l'absence de modifications en profondeur de la structure économique du pays. En Pologne, cette politique semble avoir été menée, au moins dans un premier temps, avec succès. Mais l'agriculture y est, contrairement à l'URSS, largement le fait de la propriété privée. Moscou a promis d'inciter les paysans à augmenter leur productivité en leur achetant plus cher leur blé, mais l'objectif premier paraît être davantage celui de limiter les dépenses de devises, en réduisant les importations de céréales au moment où l'URSS est confrontée à une importante crise de liquidités, plutôt que d'augmenter l'offre de produits alimentaires sur le marché intérieur. *« Il faut économiser avant tout le pain et les produits panifiés pour économiser les ressources de l'Etat »*, a déclaré mercredi M. Abalkine. Même si les producteurs étaient décidés à ce que leurs biens arrivent jusqu'aux étalages, les contraintes techniques – lenteur des transports, mauvaises conditions de conservation – demeurent, sans parler de la corruption.

La hausse des prix de détail a beau avoir été décidée, rien ne dit pour l'instant qu'une véritable remise en cause du sytème planifié de formation des prix en URSS est en passe d'intervenir. La vérité des prix, de même que celle du taux de change, est remise à plus tard. Même si, selon M. Abalkine, il est nécessaire de *« porter le taux de change du rouble en relation directe avec les prix »*, M. Maslioukov a rappelé que la pleine convertibilité du rouble ne pourrait être assurée avant l'an 2000.

Par ailleurs, le statut futur des entreprises soviétiques demeure obscur. Mercredi 23 mai, le président Gorbatchev a déclaré à propos d'éventuelles privatisations que *« rien de tel n'est proposé dans la réforme »*. La solution envisagée est le *« développement des baux sur les entreprises, des sociétés par actions, des coopératives »*. *« Le bail collectif, voilà la forme qui assurera un grand espace d'initiative pour les ouvriers »*, a-t-il ajouté. M. Maslioukov, pour sa part, n'a pas exclu que, à terme, les sociétés anonymes puissent passer progressivement aux mains des actionnaires privés.

Les discussions qui devaient avoir lieu jeudi 24 et vendredi 25 mai au Parlement devraient permettre de préciser plusieurs points du programme, ainsi que le rythme envisagé de l'entrée en vigueur des réformes.

FRANÇOISE LAZARE

Elf en URSS, un accord historique

« Un accord comme ça, on en fait un dans sa vie ! » M. Loïk Le Floch-Prigent, solennel, un peu trop grave, est manifestement très ému, ce mercredi 23 mai. A peine rentré de Moscou, le jeune PDG d'Elf a, le matin même, signé avec le gouvernement soviétique le premier contrat d'exploitation pétrolière classique jamais conclu entre l'URSS et une compagnie occidentale (*le Monde* du 24 mai).

Qualifié d'*« historique »* par le vice-premier ministre soviétique, M. Lev Voronine, avec lequel Elf a signé, cet accord constitue de fait un vrai succès pour le groupe français, désormais assuré d'un accès privilégié aux énormes réserves soviétiques, en même temps qu'un tournant majeur de la politique menée par l'URSS dans ses rapports avec l'Occident.

D'ici quelques mois, des géologues français sillonneront la zone de près de 40 000 kilomètres carrés ouverte à l'exploration entre la mer Caspienne et Volgograd. Ce sera la première fois que des techniciens étrangers seront autorisés à prospecter directement sur un territoire où, jusqu'ici, les réserves pétrolières étaient considérées comme secret d'Etat.

S'ils découvrent des hydrocarbures, ce qui est probable, la zone étant jugée *« prometteuse »*, les pétroliers français auront la responsabilité de les extraire, et partageront *in fine* la production avec des partenaires soviétiques dont on ne sait pas encore s'ils resteront les deux ministères jusqu'ici chargés de l'ensemble des opérations (pétrole et géologie) ou une nouvelle compagnie nationale éventuellement créée sur le modèle de la PDVSA (Venezuela) ou de la KPC (Kowelt).

Il s'agit d'une vraie *« révolution »* dans la politique économique et pétrolière d'un pays à qui Elf, assure M. Le Floch-Prigent, a dû *« longuement expliquer comment dans une économie en train de s'ouvrir au marché, se réalisaient les profits de part et d'autre »* ... Cette révolution en annonce probablement d'autres. Car le protocole signé à Moscou constitue, a précisé le PDG d'Elf, *« le premier pas d'une collaboration à vingt ans, trente ans, voire sans fin »* entre le groupe français et l'Union soviétique.

Derrière cet accord, d'autres domaines de coopération se profilent dans d'autres zones de production (en Sibérie ?), dans le raffinage, la distribution, la chimie, la pharmacie, etc. Une telle ouverture vaut non seulement pour Elf mais aussi pour nombre d'entreprises françaises qui, dans le sillage du groupe pétrolier ou grâce aux possibilités de compensations ainsi ouvertes pourront s'engager en URSS en étant assurées d'un paiement en devises...

Reste à savoir si cet accord constitue du point de vue des soviétiques un premier pas vers la négociation d'autres contrats du même type avec d'autres compagnies occidentales. Ou s'il restera, au contraire, une expérience unique justifiée d'une part par le besoin d'accroître au plus vite la production de pétrole et, d'autre part, par le caractère semi-public d'Elf. Une fois n'est pas coutume, le statut de la compagnie a représenté à l'évidence un atout. *« Je pense qu'ils – les Soviétiques – sont rassurés par l'existence en France de la société d'économie mixte et la participation de l'Etat au capital des entreprises »*, a souligné M. Le Floch-Prigent. Quelles qu'en soient les raisons, force est de constater que – pour la première fois, – l'URSS n'a pas hésité à accepter les règles du secteur pétrolier, le plus capitalistique, le plus concurrentiel du monde...

VÉRONIQUE MAURUS

A Villefranche-sur-Saône

Le tribunal condamne lourdement la chaptalisation du beaujolais

LYON

de notre bureau régional

Neuf semaines après le procès qui avait mis à jour des pratiques de chaptalisation excessive du beaujolais (*le Monde* du 31 mars), le tribunal correctionnel de Villefranche-sur-Saône (Rhône) a rendu son verdict : tous les protagonistes de cette filière, marchands de sucre, viticulteurs et négociants en vin, ont été condamnés à des amendes et certains à des peines de prison avec sursis.

Ainsi M. Jean-Louis Quinson, négociant à Fleurie, qui comparaissait pour la troisième fois devant un tribunal pour usurpation d'appellation d'origine et coupage de vins, a été condamné à la peine la plus lourde : six mois de prison avec sursis et 100 000 F d'amende. Il devra aussi verser 20 000 F de dommages et intérêts à l'Institut national des appellations d'origine (INAO), qui s'était porté partie civile.

Le président de la cave coopérative de Fleurie, M. François Chabert, qui était accusé d'avoir surchaptalisé sa récolte de 1986, a été condamné à 80 000 F d'amende, à la publication du jugement et à 26 000 F aux dépens. Les magistrats ont condamné à des peines comprises entre 5 000 F et 15 000 F les huit marchands qui avaient vendu plusieurs milliers de tonnes de sucre. Enfin, parmi les cinq viticulteurs impliqués dans ces pratiques, MM. André et Maxens Besson se sont vu infliger trois mois de prison avec sursis et 15 000 F d'amende chacun. Ils devront aussi verser 20 000 F à l'INAO.

B. C.

Japan Airlines commande cinquante-quatre Boeing-747

Les années 1988 et surtout 1989 avaient été marquées par des achats d'avions par centaines d'unités. Mais, désormais, toutes les grandes compagnies semblaient avoir achevé le renouvellement de leur flotte, d'autant que la moindre croissance du trafic rend, aujourd'hui, les transporteurs moins gourmands. Japan Airlines vient de renouer avec la pratique des grands contrats en passant une commande ferme de 20 Boeing-747-400 et en prenant 34 options sur ce quadriréacteur très long-courrier. Le montant de la transaction s'élèverait à 8,5 milliards de dollars (48 milliards de francs).

Il ne s'agit pas pour autant, comme on le dit, de la plus importante commande de l'histoire de l'aéronautique civile. Celle-ci a été passée, le 18 avril 1989, par le loueur irlandais d'avions Guinness Peat Aviation (GPA), qui a acheté, ce jour-là, 308 appareils (182 Boeing, 72 McDonnell Douglas et 54 Airbus) pour la somme de 17 milliards de dollars...

D'après une estimation provisoire du ministère du travail

84 000 emplois ont été créés en France au premier trimestre

Présentant, mercredi 23 mai en conseil des ministres une communication sur l'emploi, M. Jean-Pierre Soisson, ministre du travail, a indiqué que, selon les premières estimations, le nombre des demandeurs d'emploi aurait diminué de 22 900 en avril. Avec 2 481 300 personnes inscrites à l'ANPE, la baisse du chômage serait de 0,9 % sur un mois et de 2,3 % sur un an, ce chiffre étant, selon le ministre, l'un des quatre meilleurs « depuis mars 1988 ».

Le mouvement de création d'emplois se confirme. Les effectifs salariés auraient augmenté de 0,6 % au premier trimestre, d'après des estimations provisoires, correspondant à 84 000 postes supplémentaires. Ces résultats ne modifient en rien les tendances qui sont à l'œuvre depuis des mois et dont le bilan 1989 témoigne.

La création d'emploi s'est encore amplifiée l'an dernier. Selon l'Insee, 233 000 emplois salariés supplémentaires (+ 1,7 %) ont été créés en 1989. L'Unedic annonce pour sa part 435 000 cotisants supplémentaires (+ 3,3 %) au régime d'assurance-chômage. Progressivement, tous les secteurs de l'industrie, sauf les biens de consommation, ont repris leurs embauches. D'abord porté, à partir de 1986-1987, par le recours massif aux emplois précaires, le mouvement a semblé s'assainir. Majoritairement, les embauches nouvelles ont été réalisées avec des contrats de travail à durée déterminée, soit directement, soit après une longue période d'essai. Ainsi, il y a eu 244 000 emplois salariés stables supplémentaires et 11 000 emplois précaires de moins.

Toutes les formes de travail précaire ont reculé ou ralenti leur progression, les stages (intérim, contrats à durée déterminés, TUC...). A fin 1989, les emplois précaires étaient évalués à un million, dont 850 000 dans les secteurs marchands non agricoles, représentant 6 % des effectifs contre 3,8 % en 1985.

Malgré son ampleur, la reprise de l'emploi n'est pas parvenue à résorber le chômage dans la même proportion. La relance a profité à ceux qui étaient déjà en poste, parfois en situation précaire, et à tous ceux qui se présentaient sur le marché du travail, soit pour la première fois, soit y revenaient. Les jeunes, qui ont allongé la durée de leurs études en ont profité. Leur taux de chômage a baissé (17,5 %). Les femmes et les plus âgés en ont également bénéficié, dans une moindre mesure toutefois.

Si les inscriptions à l'ANPE ont diminué de 2,1 % en 1989, signe évident d'une amélioration, les sorties ont elles aussi décru de 1,1 %, l'effet positif des reprises d'un emploi étant malheureusement compensé par la baisse brutale des orientations en stage (– 15,4 %). Tout prouve que, le marché devenant très sélectif, les chômeurs ont paradoxalement moins de chances de retrouver une activité.

Aggravation du chômage de longue durée

Du coup, non seulement le volume de chômage se dégonfle lentement (– 2,1 %, soit 54 200), mais le chômage de longue durée s'aggrave. L'ancienneté moyenne des inscriptions s'est allongée de 13 jours en un an pour atteindre les 364 jours . Depuis trois ans, la part de ceux qui sont sur les listes depuis plus d'un an demeure supérieure à 30 %. Plus préoccupant encore, la proportion de ceux qui totalisent trois ans de chômage s'élevait à 7,5 % à fin 1989, contre 5,8 % en 1986. Les étrangers représentent 12,5 % des chômeurs et subissent plus que d'autres le rejet dans l'inactivité.

Au même moment, ainsi que le souligne l'INSEE le traitement social ou *« les effets de la politique de l'emploi ne jouent plus qu'un rôle secondaire »*. En 1989, les actions pour les jeunes n'ont intéressé que 620 000 personnes contre 300 000, sous le coup de l'effondrement des TUC et des SIVP, notamment. Les différentes mesures se sont usées, si l'on excepte la dispense de recherche d'emploi, pour les plus âgés, et le développement du RMI (300 000 ménages concernés).

ALAIN LEBAUBE

EN BREF

□ **Fin de la grève des cheminots de Chambéry.** – Les mécaniciens des dépôts SNCF de Chambéry (Savoie), Ambérieu (Ain) et Annemasse (Haute-Savoie) ont voté, le 23 mai, la reprise du travail en précisant qu'ils se tenaient prêts à reprendre leur mouvement si la direction persistait dans son intention d'allonger les parcours sur lesquels ils conduisent les trains (*Le Monde* du 24 mai). Depuis dix jours, le trafic ferroviaire régional et le trafic à destination de l'Italie étaient perturbés par cette grève soutenue par la CGT et la CFDT qui dénoncent la réduction des effectifs de conducteurs intervenue depuis quatre ans. – *(AFP.)*

□ **M. Heinz-Werner Meyer, nouveau président du DGB.** – La puissante Fédération syndicale ouest-allemande DGB (Deutscher Gewerkschaftsbund) a un nouveau président, M. Heinz-Werner Meyer. M. Meyer, cinquante-sept ans, président du syndicat des mineurs IG Bergbau, a été élu mercredi 23 mai président du DGB, réuni en congrès à Hambourg. Il est le huitième président du DGB, qui regroupe 16 syndicats de branche et le deuxième président venu du syndicat des mineurs, après Hans-Oskar Vetter, qui avait présidé le DGB pendant treize ans entre 1969 et 1972. Il a été élu avec 64 % des voix des 520 délégués réunis en congrès.

□ **Signature de l'accord Renault-DAF.** – La régie Renault a annoncé mercredi 23 mai, la signature de l'accord de coopération qu'elle a conclu en octobre dernier avec le constructeur néerlandais DAF. Cet accord prévoit le développement conjoint d'une nouvelle gamme de petits véhicules utilitaires. Les deux firmes vont investir en commun environ 3 milliards de francs dans une société à 50/50, Van Technology, créée pour l'occasion et implantée en Grande-Bretagne. La production de ces véhicules de 2,5 à 4,2 tonnes, dont le premier modèle devrait sortir au milieu des années 90, sera assurée par Renault dans son usine de Batilly et par DAF à Birmingham. – *(AFP.)*

FINANCES

TOKYO, 24 mai ↑

Hausse de 0,4%

La Bourse de Tokyo a terminé en hausse jeudi le Nikkei gagnant 0,4% soit 135,24 yens par rapport à la clôture de la veille pour terminer à 32.311,75 yens. Le dollar a également progressé en s'appréciant de 0,08 yens jeudi à Tokyo à 151,43 yens contre 151,35 yens mercredi.

NEW-YORK, 23 mai ↑

Nouveau record

Wall Street s'est ressaisi dans les derniers échanges mercredi, après avoir enregistré une baisse pendant une grande partie de la séance en raison de la volatilité des taux d'intérêt. L'indice Dow Jones des valeurs industrielles a perdu jusqu'à 15 points pendant plusieurs heures. Finalement la journée s'est achevée sur un nouveau record (2.856,26 points) grace à une petite hausse de 4,03 points. Le marché a été actif avec 173 millions d'actions échangées. Le nombre de valeurs en hausse a légèrement dépassé celui des baisses: 753 contre 736; 514 titres étant échangés.

LONDRES, 23 mai ↓

Baisse après le déficit commercial

L'annonce d'une réduction plus faible que prévue du déficit commercial de la Grande-Bretagne en avril a mis fin mercredi à une semaine d'euphorie des milieux financiers sur les chances de rétablissement rapide de l'économie britannique et provoqué un spectaculaire renversement de tendance au Stock Exchange. Le déficit commercial est tombé de 2,09 milliards de livres (19,8 milliards de francs) en mars à 1,78 milliard de livres en avril, mais cette amélioration a déçu les économistes de la City, qui tablaient sur un chiffre de 1,5 milliard de livres. Le Stock Exchange a immédiatement exprimé sa déception en transformant une progression de 21 points, mesurée sur l'indice Footsie des cent grandes valeurs en fin de matinée, en une baisse de 23,9 points en fin d'après-midi. Le Footsie perdait 1,03% revenant à 2287,4.

Le Monde

AFFAIRES

Le blues d'une librairie de quartier

Sa propriétaire y passe quatre-vingt-dix heures par semaine et la boutique ne désemplit pas. Elle risque pourtant de faire partie des 60 % de librairies traditionnelles qui disparaîtront avant dix ans.

C'EST une librairie bleue accrochée à la Butte. Une petite échoppe couleur pétrole, tout au bout de la rue Yvonne-Le-Tac, entre la longue rue des Martyrs et la rieuse place des Abbesses. La maison est discrète, un rien surréaliste – elle s'appelle La vie verte, – raffinée, aussi, à l'image de sa propriétaire, qui porte toque et yeux clairs, et nourrit pour les mots un amour vigilant. *« Dix fois par jour »*, un inconnu pousse la porte pour lui dire combien sa librairie est belle. Pourtant, Marie Bouchoux a le blues.

Elle est arrivée là en février 1976. Elle avait *« déjà »* trente-deux ans. Des malheurs familiaux lui avaient fait fuir la Suisse, et elle avait gagné Paris, avec *« deux petites valises et zéro franc en poche »*. Dans ce quartier qu'à l'époque les gens respectables tenaient en quarantaine *« parce qu'il était trop près de Pigalle et ressemblait à un dortoir pour vieux »*, son père fait une affaire : il achète les murs de la future librairie pour 130 000 F. C'était une rue de garages et de hangars, se souvient Mme Bouchoux. *A posteriori*, ce mauvais terreau la rend fière et un rien Pygmalion. *« C'est Brecht qui l'a dit : la terre appartient à celui qui la fait fructifier. »*

Aujourd'hui, et c'est une chance pour elle, le quartier a beaucoup changé. Il se rajeunit. Il devient plus chic. Le XVIIIe n'est pas le VIe, bien sûr – la seule maison d'édition du quartier, Sindbad, rue Feutrier, fait plutôt piètre vitrine, – mais c'est devenu un quartier qui bouge au rythme des radios libres, puis privées, qui ont fleuri sur les flancs de Montmartre.

« Je suis une vraie librairie de quartier », confirme Marie Bouchoux. Les trois quarts de ses clients sont montmartrois, estime-t-elle. La rue Yvonne-Le-Tac est assez passante, et la librairie a la chance de se trouver en face de la poste et à quelques mètres de la bouche du métro. Les touristes, qui commencent à défiler par grappes dès le mois d'avril, ne sont pour leur part ni ses meilleurs clients ni sa tasse de thé. *« Les provinciaux m'achètent des livres pour enfants ; les autres envahissent le magasin et ressortent, déconfits, avec un pauvre plan de Paris. »*

Car la jolie librairie de Mme Bouchoux n'offre pas seulement les best-sellers d'une grande surface ou d'un hall de gare. Ses vitrines, d'abord, *« ne donnent jamais dans l'« Apostrophes »*, qu'elle fait rimer, d'ailleurs, avec *« catastrophe »*. *« Il suffit que je mise – commercialement – sur un livre pour que celui-ci ne se vende pas. »* Elle décore son pas de porte suivant ses goûts, ses humeurs, les lunes et les saisons. Le printemps naissant et la Journée de la Terre, le 22 avril, lui ont donné le goût des arbres et de l'écologie. Elle a sorti *« le Michel Serres »*, bien sûr, mais aussi Truman Capote et, pour les enfants, quelques livres de « La Découverte Benjamin », comme *Des animaux en danger*.

La boutique est petite – 50 mètres carrés, réserves comprises, – mais Mme la libraire a réussi à y organiser des « coins ». Des petits coins poche, un grand coin enfants, ou, ce jour-là, un coin Doris Lessing, au troisième étage d'une étagère. Au fond de la pièce, derrière le petit bureau-caisse, un mannequin ancien est déguisé en chatte mondaine, style Anglaise et peines de cœur. C'est une manière *« de se faire plaisir »* et de faire, *« gratuitement »*, de la *« promo »* pour un livre qu'elle adore : *la Chatte blanche*, un album pour enfants de Frédéric Clément.

Pour ses vitrines, pour son intérieur, Mme Bouchoux n'épargne ni son temps ni sa peine. Elle consacre à ses arrangements un cinquième de son temps de travail, qui se confond d'ailleurs presque exactement avec celui de sa vie. Mme Bouchoux travaille en effet quatre-vingt-dix heures par semaine... moins, bien sûr, les heures de lecture. Parce qu'elle a le *« bonheur »* d'être insomniaque, elle peut, juge-t-elle, prétendre au titre de *« bon libraire »*. Dans son petit sac, elle enfouit chaque soir cinq livres. Elle dévore les uns, parcourt les premières lignes des autres. *« Il suffit par exemple de quelques pages pour se rendre compte qu'avec* les Samouraïs, *Julia Kristeva n'a pas fait un grand bouquin »*, juge la professionnelle.

Les remises des maisons d'édition

La librairie est ouverte du lundi au samedi. Le dimanche, *« pour faire plaisir à ses clients »*, Marie Bouchoux arrive vers midi ; pendant toute l'heure du déjeuner, la petite pièce ne désemplit pas. Sa propriétaire passe du groupe en groupe pour conseiller chaque client et, au fil des années, se surprend à user de plus en plus du *« cinéma comme référence »*. C'est l'époque qui le veut. Tout à l'heure, on l'entendait vendre *la Déclaration*, de Lydie Salvayre avec les images de *la Vie à l'envers*, d'Alain Jessua. On se penche sur *la Femme à venir* – le dernier livre de Christian Bobin – et la voilà qui vous glisse comme une ombre : *« Relisez plutôt* la Part manquante. *Le deuxième n'est pas bon, on dirait du Lelouch. »*

Chaque jour, à pleins poumons, La vie verte inspire et expire ses clients. Pour le visiteur-lecteur, c'est de toute évidence une librairie qui tourne. Mais tout cela n'est qu'apparence. Si elle n'enregistre pas de pertes, La vie verte n'est pas, loin s'en faut, une entreprise prospère. Côté dépenses, pourtant, les charges sont réduites. Voilà quelques années déjà que Mme Bouchoux ne paie plus de loyer à son père. Mme Bouchoux employait jusqu'il y a peu un coursier, en commun avec d'autres librairies de quartier (2 500 francs par mois) ; un comptable, pour la « seconde comptabilité » (2 500 francs par mois), et une vendeuse. A force d'efforts, elle était parvenue à réaliser un modeste chiffre d'affaires de 1,5 million de francs, qu'elle a réussi à faire grimper, l'an passé, jusque 2,4 millions de francs, mais en embauchant un apprenti.

« Mes salaires sont plutôt supérieurs à ceux de la profession, si du moins j'en crois le rapport Colin-Vannereau (1), explique-t-elle. *Je préfère donner 30 % de plus que la norme à mon apprenti, et renoncer à pratiquer ces « 5 % à la caisse » qui, à mon sens, dévalorisent de toute façon le livre. »*

Comme toutes les libraires de tradition, La vie verte souffre, avant toute chose, de la politique de remises pratiquées par les maisons d'édition. *« A chaque étape de notre croissance, nous sommes pénalisés*, récapitule Mme Bouchoux. *Débutante, je n'obtenais que 30 % de remise moyenne sur les livres, ce qui me permettait à peine de vivre. J'ai dû payer mes premières commandes comptant. J'ai acquis mon stock en vendant des soldes, et lorsque la première année j'ai dû faire face – malgré toute ma bonne volonté – à un découvert de 1 000 francs, le Crédit lyonnais ne me l'a pas autorisé. Aujourd'hui, je file vers les 36 % de marge, mais c'est la récompense de quatorze ans d'ancienneté. »*

D'après le rapport dressé par l'ALIFRA, et rendu public lors du dernier Salon du livre (2), *« sans une marge brute de 38 %, une librairie ne peut actuellement vivre et dégager le financement qui lui permettrait de s'adapter aux nouvelles techniques de gestion et de communication d'un commerce qui se voudrait performant »*.

De fait, Mme Bouchoux n'a jamais envisagé d'informatiser son stock, mais c'est autant, semble-t-il, question de fonds que de mentalité. *« Les bouquins, je ne sais pas combien j'en ai*, avoue-t-elle sans complexes. *Bien sûr, je n'ai pas le premier sou des 300 000 francs que nécessite l'installation d'un système et d'un logiciel adapté. Mais je me refuse à penser que pourraient entrer dans mon magasin des livres que je n'aurais pas touchés. »*

5 % de démarque

Trop réduit *« à son goût »* mais trop important *« pour sa rentabilité »*, son stock est, comme dans toute librairie traditionnelle, de rotation lente. Son réassortiment à l'unité entraîne, outre des pertes de temps considérables et *« un certain énervement chronique »*, des frais d'approche assez lourds qui, s'ajoutant aux frais de stockage, amputent considérablement la marge.

Ajoutez à cela les vols – froidement enregistrés au titre de démarque inconnue – qui peuvent représenter jusqu'à 5 % et qui l'empêchent désormais de vendre BD et livres d'art et vous comprendrez que Mme Bouchoux n'en peut plus, mais elle ne semble ni choquée ni surprise de découvrir qu'elle fait sans doute partie de ces *« 60 % de librairies qui, si l'édition maintient sa politique de remise »* et si *« la profession ne promeut pas de jeunes professionnels qualifiés »*, disparaîtront dans les dix années à venir.

« Je souhaite seulement que ma librairie ne devienne pas un Félix Potin, soupire-t-elle. *Trouvez-moi un couple de jeunes amoureux des livres et enthousiastes et je m'en vais sur mon petit vélo. »*

ARIANE CHEMIN

(1) D'après le rapport établi par Jean-Pierre Colin (conseiller de Jack Lang depuis 1981) et de l'écrivain Norbert Vennereau, un employé ne gagne en moyenne, avant ses trente ans, que 6 000 francs brut.

(2) Voir *le Monde* du vendredi 2 mars. On peut se procurer le rapport de l'Association des libraires de France (ALIFRA) en écrivant à son siège provisoire, 28, avenue Henri-Barbusse, 92600 Asnières.

Del Duca, la belle italienne

Le hasard a parfois de courtoises attentions. Marc Stinat, aujourd'hui encore amoureux d'un pays que ses parents ont quitté dans les années 30 pour fuir l'inquisition mussolinienne, est à la fois l'heureux responsable de la maison fondée par Del Duca et un locataire, parmi d'autres, du boulevard des Italiens à Paris. De cette figure célèbre de la presse du cœur, auprès duquel Bernard Tapie n'est, dit-il, qu'*« un petit patron »*, Marc Stinat a gardé un souvenir ému. La Grande Librairie, aujourd'hui fille unique des Editions mondiales, en a, elle, conservé le nom.

Par manque d'espace et souci de rentabilité, on a depuis longtemps abandonné, chez Del Duca, ce petit salon aristocratiquement ceint d'une chaîne dont se souviennent les plus vieux Parisiens. Très vite à l'étroit, la librairie rachète, en 1985, la parfumerie qui fait l'angle avec la rue des Italiens, double du même coup ses mètres carrés (elle en possédait 50), puis en gagne 30 autres en faisant installer une mezzanine. Aujourd'hui, les 130 mètres carrés sont disposés sur quatre niveaux ; la réserve s'étend à elle seule sur deux sous-sols. Les livres soldés envahissent également la chaussée, grâce au droit à l'étal loué à la Ville de Paris. M. Stinat, *lui*, a modestement sacrifié au prestige et enfoui son bureau sous la terre, dans un antre mystérieux où, de temps à autre, une goulotte déglutit des livres.

Il y a vingt-cinq ans, Del Duca était la plus petite librairie du quartier. On comptait, entre l'avenue de l'Opéra et le carrefour Richelieu-Drouot, cinq librairies dites « traditionnelles ». Aujourd'hui, trois d'entre elles ont disparu, et le multistore de la place de l'Opéra, *qui ne totalisait – initialement –* pas moins de 400 m² de presse-librairie, doit bientôt fermer ses portes. La concurrence des grands magasins (le Printemps et les Galeries Lafayette), tout proches, est toujours très vive. Pourtant, la librairie Del Duca, qui travaille à 85 % avec une clientèle d'habitués – le tertiaire du midi-deux heures, comme en témoignent les résultats du samedi, son *« plus mauvais jour »* – sort son épingle du jeu. La librairie aurait réalisé, l'an passé, un chiffre d'affaires de 24 millions de francs.

Ce succès tient sans doute à la conception que M. Stinat se fait d'une librairie « traditionnelle ». Il y voit d'abord celle qui, *« avec une conception moderne du travail, continue à faire du conseil et de l'accueil »*. L'ordre des mots a de l'importance. Le ballet des huit vendeuses – qu'il veut *« sérieuses, motivées, mais surtout pas bibliothécaires ou documentalistes »* – obéit à l'urgence des arrivages, des requêtes, des entrées en masse. *« Il faut absolument*, dit le patron avec un sens commercial certain, *trouver les priorités et savoir se consacrer à plusieurs clients. »* Un système d'interphone permet de joindre les réserves sans tarder.

Parce qu'elle a de bons clients réguliers – Del Duca réalise entre 8 et 10 % de son chiffre d'affaires en *« marché indirect »*, c'est-à-dire en fournissant les centres de formation des banques avoisinantes –, la librairie obtient souvent plus de 38 % de remise auprès des éditeurs. En 1989, elle a informatisé son stock. Près de 400 000 titres sont ainsi entrés sur matériel Bull grâce au système Tite-Live.

Les bénéfices enregistrés pendant les années écoulées ont permis d'autofinancer cette opération – un peu plus de 300 000 francs – sans aucun recours au leasing ou à l'emprunt. Del Duca est une librairie de quartier. C'est aussi une librairie moderne.

Ar. Ch.

PORTRAIT

La conversion européenne d'un syndicaliste danois

Lorsque, en 1972, le Parti social-démocrate appelle les Danois à rejoindre le Marché commun, Georg Poulsen est membre depuis 1959 de la Fédération de la métallurgie, la plus puissante organisation syndicale du royaume. Avec elle, il bataille contre l'adhésion. Autant il sait que le Danemark est trop petit pour faire cavalier seul, autant il doute que ce soit en s'unissant aux puissances du Sud que le royaume s'en sortira. Il croit d'abord à un regroupement des pays nordiques.

Bien qu'il ait abandonné le Parti socialiste populaire (1) pour le Parti social-démocrate depuis 1971, il n'a pas complètement rompu avec l'idée selon laquelle Marché commun et Europe du capital sont comme bonnet blanc et blanc bonnet.

Quand le Parti social-démocrate et la plupart des autres syndicats appellent les Danois à voter, en 1985, contre la ratification de l'Acte unique, Georg Poulsen prend pourtant le risque d'avoir raison contre son parti. Persuadé que le mouvement ouvrier danois se fourvoie, il demande très clairement à ses concitoyens qui l'écoutent de ratifier l'Acte. Depuis 1978, il est membre de la direction du Parti social-démocrate. Porté à la présidence du syndicat des métallos en 1978, il est élu vice-président de la Fédération européenne de la métallurgie et président de la Fédération nordique de la métallurgie depuis 1987.

Plusieurs raisons expliquent la conversion de Georg Poulsen. Ses responsabilités l'ont conduit à visiter d'autres contrées et à s'ouvrir à des hommes nouveaux. A force de voir les cataclysmes que devait entraîner l'adhésion ne pas se produire, il s'interroge, réfléchit, doute. Constatant les progrès engendrés par le Marché commun pour les entreprises et les habitants de son pays, il se convainc que ces derniers sont à leur place dans la Communauté. Comme ils ne se sont ralliés à la Communauté qu'à contrecœur, il redoute que le rejet de l'Acte unique ne débouche sur une remise en cause de leur appartenance communautaire.

Au programme de l'école des cadres

Cette remise en cause, Georg Poulsen en veut d'autant moins qu'il s'est depuis quelques années beaucoup dépensé pour gagner ses troupes à l'idée européenne. A l'école des cadres de sa fédération, il a fait inscrire la CEE au programme. Devant des auditoires y rechignant parfois, il a convié les meilleurs experts à s'exprimer sur le sujet. En 1982, au terme de la présidence danoise du conseil des ministres, il s'enhardit à recevoir les ambassadeurs des Douze, très impressionnés par les installations de l'école, le niveau des enseignements et l'élévation de leur hôte.

Dire que l'impression produite par sa prise de position pro-européenne est forte serait peu dire. Personne ne doute qu'elle ait, peu ou prou, favorisé la ratification. Dans la période qui suit, Georg Poulsen ne relâche d'ailleurs pas son effort. Bien que son parti sorte affaibli de la confrontation, il ménage ses concurrents au pouvoir lorsque nécessaire. Sa pression est telle qu'il ne faut pas quatre ans au Parti social-démocrate pour renouer avec son européanisme d'antan.

Pour ses anciens amis du Parti socialiste populaire et une partie de la social-démocratie, Georg Poulsen se sert du syndicat au lieu de le servir. Malgré l'austérité, ne répète-t-il pas que l'action syndicale ne se résume pas à revendiquer et obtenir des augmentations de salaires ? N'est-il pas loué par le patronat, qui souhaiterait que tous ses pairs fussent, comme lui, repentis ? Ne siège-t-il pas à côté des plus grands managers dans certains comités de réflexion internationaux ?

Pour les adversaires de Georg Poulsen, le problème est que, contesté ou pas, il est à cinquante-neuf ans l'un des hommes les plus respectés de son pays. Sur sa capacité de redonner une crédibilité à la social-démocratie, son parti ne se trompe pas. Avant sa prise de position européenne, un maroquin lui est offert ; plus tard, c'est carrément le poste de président du Parti social-démocrate. Il refuse la première fois parce qu'il vient d'être nommé président du syndicat ; la seconde, parce qu'il a compris qu'il lui serait moins facile d'agir à la tête du gouvernement que de son syndicat.



D.R.

Georg Poulsen a pris le risque d'avoir raison contre ses amis.

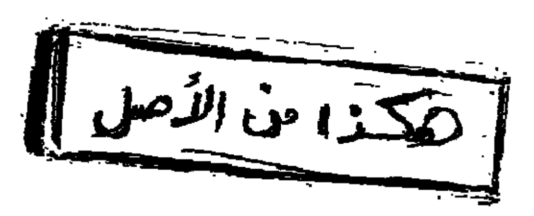
Trois tâches avant la retraite

Même au terme de son dernier mandat syndical, on ne le fera pas goûter aux délices et poisons du jeu parlementaire. En attendant la retraite et les fonctions qu'il devait prendre à la tête de quelque caisse sociale, il entend bien mener trois tâches : négocier en 1991 le meilleur accord social ; faire comprendre à ses pairs norvégiens, suédois et finlandais que la Communauté européenne est aussi la leur. Entre de trop rares séances de footing, Georg Poulsen compte aussi trouver le temps de s'adonner à l'art d'être grand-père...

Qu'il comprenne ou non la légende qui le précède, l'homme paraît vouloir la décevoir. Sans son regard doux, attentif et pourtant ailleurs, Georg Poulsen serait aussi lisse que son expression sobre et ses réponses pragmatiques. La différence entre ses positions et celles des libéraux ? Peu importe s'il ne peut la définir : cette différence existe, puisque, au moment de négocier avec le patronat, d'emblée leurs positions divergent. Clairsemés depuis les événements de l'Est, c'est à voix de plus en plus basse que ses opposants développent des critiques de moins en moins argumentées. La politique de Georg Poulsen est au demeurant moins innocente qu'on ne le croit. S'il déclare que le rôle d'un syndicat ne se réduit pas à solliciter des hausses de salaire, c'est parce qu'il lui faut se battre pour la diminution du temps de travail et l'amélioration des pensions. Or, en temps de crise, on ne saurait tout obtenir.

JEAN-PIERRE AIRUT

(1) Né d'une scission du Parti communiste danois en 1958.



هكذا من الأصل

Le Monde

GABON : après la mort suspecte d'un opposant

Un couvre-feu est décrété pour faire face à la reprise de l'agitation

Un couvre-feu a été décrété, mercredi 23 mai, sur l'ensemble du territoire gabonais, durant la nuit, après des incidents provoqués par l'annonce de la mort suspecte d'un responsable de l'opposition. Pendant plus d'une demi-journée, le consul général de France à Port Gentil, M. Jean Duffau, a été séquestré par des manifestants qui voulaient marquer leur opposition au régime du président Omar Bongo. L'armée a été chargée du maintien de l'ordre. Un appel à la grève générale a été lancé pour le jeudi 24 mai.

Ces mesures ont été prises en raison de *« la tournure regrettable et dangereuse »* prise par les événements, a souligné le ministre de l'administration du territoire, M. Antoine Mboumbou Mikayou, qui a regretté qu'*« une situation de deuil soit exploitée à des fins politiques »*. La découverte, dans un hôtel de Libreville, dans la nuit du mardi 22 au mercredi 23 mai, du corps de M. Joseph Rendjambe, secrétaire général du Parti gabonais du progrès, est à l'origine des troubles. Selon les premiers éléments de l'enquête révélés par M. José Joseph Amiar-Nganga, ministre de l'administration du territoire, Rendjambe aurait été attiré dans un traquenard par une jeune femme.

Celle-ci, inscrite à l'hôtel sous l'identité de Jeanne Canonne, de nationalité ivoirienne, n'a pas été retrouvée. C'est dans sa chambre que le chauffeur de M. Rendjambe a retrouvé le corps à l'aube. Des traces de piqures auraient été relevées sur son abdomen. Ces informations semblent accréditer la thèse de l'assassinat politique, que les manifestants avaient immédiatement avancée. A Libreville, plusieurs centaines d'entre eux ont tenté de se rendre devant le palais présidentiel pour clamer leur colère. Ils en ont été empêchés, mais ont réussi à incendier l'hôtel Dowe, où avait été découvert le corps. Un cinéma voisin a aussi été partiellement détruit par le feu.

A Port-Gentil, capitale économique d'où était originaire Joseph Rendjambe, les troubles ont été plus importants. Plusieurs bâtiments officiels ont été totalement brûlés. Le consulat de France a été touché par les flammes. M. Duffau, consul général, a été emmené mercredi en fin d'après-midi, sans violence, selon des témoins. Ses ravisseurs auraient demandé l'intervention de la France pour obtenir le départ du président Omar Bongo, mais cette revendication n'a pas été confirmée officiellement. Le diplomate français a finalement été libéré, jeudi matin, a annoncé le Quai d'Orsay.

Pour rétablir l'ordre, le gouvernement gabonais a donc décrété le couvre-feu et fait appel à l'armée, dont la garde présidentielle, unité d'élite encadrée par des Francais contractuels du gouvernement gabonais. Les ravisseurs de M. Duffau accusent le président Bongo d'être à l'origine de la mort de M. Joseph Rendjambe, qui était par ailleurs un homme d'affaire connu à Libreville.

Cette affaire intervient alors que la situation politique du Gabon tendait à s'apaiser après l'adoption officielle, lundi 21 mai, du multipartisme et l'élection d'un nouveau secrétaire général de l'ex-parti unique, le Parti démocratique gabonais (PDG). Un ancien ministre, M. Jean Adiahenot, a été choisi pour conduire le renouveau du PDG et surtout préparer l'échéance électorale de septembre prochain. – *(AFP.)*

L'affaire de la succession Canson

Me Paul Lombard et M. Pierre Rosenberg bénéficient d'un non-lieu

M. Benjamin Rajbaut, doyen des juges d'instruction de Toulon, chargé du dossier Canson, a rendu, le mercredi 23 mai, une ordonnance de non-lieu au profit de l'avocat marseillais Paul Lombard, de son ancienne collaboratrice, Me Marie-France Pestel-Debord, et du directeur du département des peintures au Musée du Louvre, M. Pierre Rosenberg. Cette décision fait suite aux réquisitions prises par le parquet de Toulon, le 11 mai dernier (*le Monde* du 13 mai), qui allaient dans le même sens.

MARSEILLE

de notre correspondant régional

Dans l'affaire de la succession Canson, le magistrat a retenu des charges suffisantes contre quatre inculpés dont Mme Joëlle Pesnel, ancienne dame de compagnie de Mme de Canson et personnage central de l'affaire. Au terme de son instruction, il a maintenu, contre Mme Pesnel, les inculpations de séquestration arbitraire, abus de confiance, faux et usage de faux en écritures privées et extorsion de signatures. Me Boissonnet est poursuivi pour complicité d'abus de confiance, faux et usage de faux et non assistance à personne à danger. Me Alain Jourdan devra répondre de l'accusation de complicité d'extorsion de signatures, et, enfin, M. Dominique Laffarge, ami, chauffeur et garde du corps de Joëlle Pesnel, qui a bénéficié d'un non-lieu partiel, comparaîtra pour non-assistance à personne en danger.

C'est une instruction fleuve de près de deux ans que M. Benjamin Rajbault, successeur, depuis janvier 1989, de M. Pierre Bernard, a bouclé. L'information judiciaire avait été ouverte à la suite d'une plainte déposée, dans le courant de 1988, par Mme Jeanne Deschamps, sœur de Mme Suzanne de Canson, qui jugeait suspect le décès de celle-ci, à l'âge de soixante-treize ans, au domicile de Mme Pesnel, le 16 septembre 1986. L'enquête devait révéler que Mme Pesnel avait réservé les pires traitements à la vieille dame, propriétaire d'une collection de tableaux de maitres estimée à 300 millions de francs. Mme Pesnel, une ancienne tenancière de bar, s'était, d'autre part, proclamée héritière en fabriquant trois faux testaments avec diverses complicités dont celles d'un notaire de La Garde, près de Toulon, Me Alain Jourdan et d'un avocat toulonnais, Me Robert Boissonnet.

Les investigations approfondies et les confrontations successives entre inculpés n'ont pas permis d'établir la responsabilité pénale de Me Paul Lombard. L'avocat marseillais était intervenu, essentiellement, comme conseil de Mme Pesnel, pour faciliter la vente au Musée du Louvre, en novembre 1985, au prix de 5 millions de francs, d'une toile de Murillo, *le Gentilhomme sévillan*. La question était de savoir si Me Lombard et sa collaboratrice de l'époque, Me Pestel-Debord, inculpés, respectivement, en décembre 1988, de recel, complicité, usage de faux en écritures privées et complicité de vol et de faux, ainsi que M. Rosenberg, poursuivi, à la même date, pour recel, avaient eu conscience ou non de l'origine douteuse de la propriété de ce tableau. Lors d'une confrontation, en janvier 1989, Mme Pesnel avait gravement mis en cause Me Lombard, auquel elle imputait le montage de toute l'opération successorale qui lui avait permis de s'approprier les biens de Mme de Canson. Une note manuscrite, décrivant le mécanisme, complexe, de la succession et pouvant étayer ces assertions avait été saisie au cabinet de l'avocat mais elle avait été écartée du dossier d'instruction au nom du secret professionnel.

La transaction concernant le Murillo a été entourée, au demeurant, de certaines bizarreries. Le Musée du Louvre ne s'était pas ému, notamment, d'acheter le tableau, en 1985, à Joëlle Pesnel, qui affirmait en avoir hérité, en 1979, de sa grand-mère, alors qu'il avait tenté d'acquérir la même œuvre, en 1981, à Mme de Canson.

GUY PORTE

L'ESSENTIEL

La télématique du *Monde* :
3615 LEMONDE
3615 LM

Le numéro du « Monde » daté 24 mai 1990 a été tiré à 377 589 exemplaires.

A nos lecteurs

Des arrêts de travail parmi les cadres et employés du *Monde* ont entraîné, mercredi 23 mai, des perturbations dans la sortie du journal daté du 24. Nous prions les lecteurs qui auront été privés de leur quotidien de bien vouloir nous en excuser.

Ouverture du congrès du Syndicat de la magistrature

Au bord de l'éclatement

Le congrès extraordinaire du Syndicat de la magistrature devait s'ouvrir le 24 mai pour quatre jours à Paris dans une ambiance très tendue. Eprouvé depuis plusieurs mois par des dissensions internes qui ont conduit à des démissions spectaculaires – notamment celles du secrétaire général puis du président, – le Syndicat de la magistrature est au bord de l'éclatement.

Le magistrat est tout seul sur sa barque. Sa toque, qui porte un grand S comme Syndicat, est tombée à l'eau. On repêche ou on coule ? L'affiche du congrès extraordinaire du Syndicat de la magistrature est un bon résumé de la situation, et le magistrat paraît bien seul dans son petit bateau. S'il se penche, il tombe, personne ne lui tendra la main.

C'est peu dire que le congrès extraordinaire, organisé au bout de longs mois de confusion, ressemble à une session de rattrapage. Faute de réussir une synthèse ou l'élimination d'un clan par un autre, il ne restera plus grand-chose de ce qui fut pendant vingt ans l'aiguillon de toute une génération de magistrats.

La crise s'était dessinée au dernier congrès (*le Monde* du 5 décembre 1989) : alors que le bureau sortant s'en prenait à la politique du gouvernement Rocard, et particulièrement à celle de son ministre de la justice, dénonçant l'*« année des renoncements »*, une jeune garde avait commencé à distribuer des coups de griffes. Issus de la base, ces jeunes juges, souvent tout juste sortis de l'école, trouvaient leurs aînés un peu trop tièdes dans leurs critiques et trop proches du pouvoir. Ils étaient inquiets de tout, et même du succès du syndicat aux dernières élections professionnelles (36,05 % des voix dans les cours et tribunaux) qui leur faisait craindre de rejoindre le camp des notables.

Rupture amoureuse

Deux semaines après ce congrès en demi-teinte, la crise éclata véritablement autour de la personnalité controversée de M. Frédéric N'Guyen, juge d'instruction à Paris, qui briguait le poste de secrétaire général. (*le Monde* du 19 décembre 1989). Fallait-il faire part au conseil syndical avant l'élection du bureau des deux rapports déplaisants de l'instruction judiciaire qui avaient été versés à son dossier lors de son examen par la commission d'avancement ? Ce fut là le choix de la présidente sortante, Mme Adeline Hazan, qui pensait que son syndicat devait être mis au courant. Le psychodrame une fois déclenché n'a pas cessé depuis. Jusque-là amis, souvent complices, les membres du conseil se sont déchirés : les lettres de démission ressemblent à des lettres de rupture amoureuse. Parachuté, un président-surprise, M. Bernard Brunet, démissionna trois mois après avoir été élu (*le Monde* du 22 mars). On n'hésita alors devant aucun coup bas : écoutes téléphoniques (entre magistrats !), rumeurs sur la vie privée des membres du camp « adverse » ...

Toute tentative de médiation ayant échoué, on finit par décider de la tenue d'un congrès extraordinaire qui devrait désigner de nouveaux dirigeants. Pour la première fois dans l'histoire du syndicat, deux listes sont en présence. L'une réunie autour de M. N'Guyen et de son fidèle lieutenant Christophe Seys (juge à Lyon), l'autre autour de M. Maurice Zavaro, maître de conférences à l'Ecole nationale de la magistrature à Bordeaux. Si, de part et d'autre, on affirme vouloir remettre le Syndicat de la magistrature sur pied, les méthodes ne sont pas les mêmes. Les premiers entendent éliminer les « gardiens du temple », anges tutélaires pesants du syndicat auquel ils appartiennent depuis des années, et qui, entrés dans des cabinets ministériels ou occupant des postes dans des organismes para-gouvernementaux, sont accusés de jouer à des fins personnelles de leur double casquette. Les autres, moins tranchants, moins sectaires, en appellent à la « raison » contre le « dogme » et tentent de retrouver le chemin de la « loyauté » et du « respect mutuel ».

Problèmes de personnes ou différence de conception du syndicalisme ? Analyse véritablement divergente de la crise de l'institution judiciaire, ou lutte acharnée pour la conquête du pouvoir à la tête d'une organisation syndicale en perdition ? C'est une base imprévisible qui tranchera entre ces deux camps.

AGATHE LOGEART

□ **RECTIFICATIF.** – Contrairement à ce qu'une erreur technique nous faisait écrire dans *le Monde* du 24 mai dans l'article consacré à la crise de la magistrature, le garde des sceaux n'est pas ministre d'Etat.

A Clichy-sous-Bois

Sapho et les Garçons bouchers contre l'extrême droite

On a déjà entendu des concerts « pour la paix » ou « contre l'apartheid » voire au profit de la lutte contre le cancer. Mais c'est la première fois, sauf erreur, que la musique rock était officiellement engagée « contre le Front national ». C'était en effet le titre du concert organisé mercredi soir 23 mai par la municipalité communiste de Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis) dans la salle de l'Espace 93 Victor-Hugo. La grande banderole suspendue au-dessus de la scène était explicite : « Contre le Front national, avec leur maire Christian Chapuis et l'équipe municipale, les jeunes disent non au racisme. »

Cette soirée qui s'est déroulée sans incident était prévue depuis un mois, c'est-à-dire avant la profanation dans le cimetière de la ville de trente-deux tombes du carré juif (*le Monde* du 16 mai). Elle n'en a eu que plus de signification auprès d'un public de jeunes – beaucoup d'enfants et d'adolescents en majorité immigrés venus des cités HLM avoisinantes – qui avait envahi la salle de huit cents places, certes pour entendre d'abord des chanteurs et des groupes de rock (Sapho, Arkham, les Garçons bouchers, Gamine, Bill Deraime, etc.), mais aussi pour faire un triomphe aux propos du maire *« contre le milliardaire Le Pen, contre le racisme et l'antisémitisme, contre la xénophobie et l'intolérance »*.

« Le Front national ne fera pas main basse sur notre ville », a assuré M. Chapuis en appelant à une *« mobilisation fraternelle »* dans une cité qui compte 35 % d'immigrés et où le parti de M. Le Pen a obtenu 30 % des voix au deuxième tour de l'élection municipale partielle du 27 mars dernier. Les partisans du leader de l'extrême droite ne se sont manifestés à aucun titre mercredi soir. La sécurité était assurée par des maîtres-chiens et une soixantaine de membres du service d'ordre.

Ce concert a été aussi l'occasion pour M. Chapuis de se démarquer encore un peu plus, selon son propre sentiment, de l'ancien maire communiste de Clichy-sous-Bois, M. André Déchamps, qui a perdu son fauteuil pour avoir tenu des propos racistes désavoués par le PCF (*le Monde* du 3 avril).

Seule fausse note dans ce concert gratuit où les artistes, comme il est de coutume lorsqu'il s'agit de « grandes causes », n'ont pas réclamé leur cachet habituel : Sapho n'a interprété qu'une chanson, privée qu'elle était de musiciens trop gourmands ou pas assez motivés.

MICHEL CASTAING

□ **M. Jules Monnerot (FN) exclu de l'Association des amis de Roger Caillois.** – M. Jules Monnerot, écrivain et sociologue, président du conseil scientifique du Front national, vient d'être exclu de l'Association des amis de Roger Caillois qui compte, parmi ses membres, Mme Jacqueline de Romilly et M. Jean d'Ormesson, membres de l'Académie française. Dans une lettre adressée à M. Monnerot, le président de cette association, M. Jean-Clarence Lambert, indique notamment : *« Vos prises de position politiques, la présidence d'un prétendu comité scientifique inspirant un parti animé par de bas instincts et répandant la falsification de la vérité, vous excluent automatiquement d'une société comme la nôtre attachée à ses valeurs morales et intellectuelles. »* Pour *« ceux qui ont lu et apprécié votre grand œuvre, votre attitude actuelle paraît inexplicablement aberrante »*, ajoute-t-il.

□ **FOOTBALL : Le Milan AC remporte la coupe d'Europe des clubs champions.** – L'équipe italienne du Milan AC a remporté la coupe d'Europe des clubs champions de football, pour la deuxième année consécutive et la quatrième fois de son histoire, en s'imposant face aux Portugais de Benfica Lisbonne (1-0), mercredi 23 mai, à Vienne (Autriche).

Cette victoire, acquise devant 60 000 spectateurs, confirme la suprématie des clubs italiens, qui réalisent un triplé historique dans les trois compétitions européennes puisque la Juventus de Turin avait déjà remporté la coupe de l'UEFA devant la Fiorentina, autre club du Calcio, et la Sampdoria Gênes, la coupe des coupes, contre les Belges d'Anderlecht.

Le Club Méditerranée et le gouvernement bulgare signent un accord de coopération

M. Gilbert Trigano, président du Club Méditerranée, et M. Stoyan Zhulev, ministre du tourisme bulgare, devaient signer, le jeudi 24 mai, un protocole d'accord prévoyant une coopération accrue entre eux. A l'heure actuelle, le Club exploite un village familial et saisonnier de neuf cents lits à Roussalka.

La coopération portera sur cinq points. Le Club et l'agence d'Etat Balkantourist créeront une société commune qui prendra en gestion une ancienne et luxueuse résidence de la Nomenklatura bulgare, situé sur la mer Noire, à Varna. Les six cents lits de cette unité seront destinés, l'été, à un tourisme familial haut de gamme et, l'hiver, à des congressistes.

En deuxième lieu, le Club prendra une participation dans la société propriétaire de son village de Roussalka qui sera rénové. Une société commune sera créée entre le Club et Balkantourist pour la construction et l'exploitation d'un golf de dix huit trous, non loin de la Riviera bulgare. Une société commune sera créée pour la construction et l'exploitation de bateaux de croisière sur le Danube.

A Avignon

Une adolescente tondue à cause de la couleur de sa peau

Une jeune fille noire a été tondue par quatre agresseurs en pleine rue, à Avignon (Vaucluse), le 16 mai dernier en fin d'après-midi.

Agée de seize ans, d'origine africaine et adoptée par un couple de Français domiciliés dans le Gard, Anne M. se promenait dans une ruelle quand elle a croisé quatre jeunes gens casqués, en vélomoteur. Sous les insultes – *« On n'aime pas les Noirs »* – et sous la menace d'un rasoir, la jeune fille a eu la nuque tondue par les quatre inconnus.

Ses parents ont déposé plainte au commissariat de police d'Avignon le 18 mai. Une enquête a été ouverte.

